PQ
2081
A1
1911
t.1

Babouc 1746
Zadig 1747
Memnon 1750

Micromégas 1752

Scarmentado 1756

Candide 1759.

x : 10 FRANCS
L. L.

VOLTAIRE

ROMANS

TOME I

Dessin de Monnet. Grav. de Dambrun.

ELLE TENAIT EN MAIN UNE PETITE BAGUETTE AVEC LAQUELLE ELLE TRAÇAIT DES CARACTÈRES SUR UN SABLE FIN (p. 103).

VOLTAIRE

ROMANS

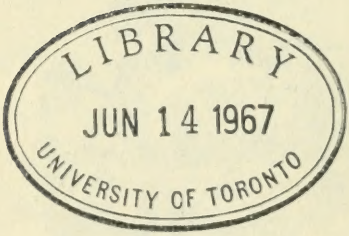
Notices et annotations
par H. LEGRAND
Agrégé de l'Université

TOME I

UNE GRAVURE HORS TEXTE

Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montparnasse — PARIS

PQ
2081
A1
1911
t.1



ROMANS

VOLTAIRE (1694-1778)

La vie et l'œuvre de Voltaire sont intimement mêlées l'une à l'autre : chez lui un écrit est presque toujours un acte ; on ne saurait donc séparer ici la biographie de l'étude littéraire.

Voltaire est né à Paris, le 21 novembre 1694. De son véritable nom il s'appelait François-Marie Arouet ; il était de famille bourgeoise : son père était notaire au Châtelet. L'enfant fit ses études chez les jésuites du collège Louis-le-Grand, où il fut un élève très brillant. Cette éducation le marqua fortement ; il y acquit le culte du pur goût classique. Le jeune Arouet, au sortir du collège, était un garçon déjà plein de feu et d'esprit ; il avait eu l'habileté de cultiver quelques utiles relations parmi ses camarades : les d'Argenson et le fameux duc de Richelieu, qui devint bientôt le plus courageux et le plus débauché des Français ; par eux il s'introduisit dans la société des grands

seigneurs. En même temps son parrain, l'abbé de Châteauneuf, le faisait pénétrer dans le monde libertin, chez le grand prieur de Vendôme, à l'hôtel du Temple. Il y avait là une petite compagnie de gens de lettres et de gais viveurs qui maltraitaient fort la morale, mais qui cultivaient l'esprit et la poésie.

Arouet faisait donc des vers, mais son père rêvait pour lui une situation plus lucrative ; pour l'arracher à ce milieu trop littéraire, il l'envoya en 1713 à la Haye comme page du marquis de Châteauneuf, ambassadeur auprès des Etats Généraux. Là-bas Voltaire fortifia son irréligion à la lecture du grand *Dictionnaire historique* de Bayle, et il ébaucha une intrigue d'amour avec une jolie jeune fille qui s'appelait Pimpette. Le père fut averti, il rappela son fils à Paris et le fit entrer comme clerc chez un procureur. Arouet apprit là assez de chicane pour se rendre redoutable plus tard à qui lui chercherait noise ; il ne cessa cependant pas de faire des vers. Sa première tragédie, *Œdipe*, fut bientôt achevée, mais les comédiens la refusèrent, parce qu'elle ne contenait pas d'intrigue amoureuse, chose indispensable au goût de l'époque.

Là-dessus survint une méchante affaire ; des vers satiriques à l'adresse du régent couraient un peu partout, on les attribua non sans raison au jeune Arouet, qui reçut l'ordre de s'exiler à Sully. Il rentra vite en grâce, mais une nouvelle pièce coupable, dont il n'était d'ailleurs pas l'auteur, le fit mettre à la Bastille, où il resta onze mois. Il en profita pour commencer un grand poème épique, la *Henriade*.

Rendu à la liberté, il parvint à faire représenter *Œdipe* le 18 novembre 1718. Ce fut un succès éclatant. Le poète entrait dans la célébrité. C'est vers cette époque qu'il changea son nom d'Arouet en celui de Voltaire moins compromettant et plus sonore. Le mot *Voltaire* n'est autre chose que l'anagramme de : *Arouet l*(e) *j*(eune).

Les années qui suivent sont surtout occupées par la *Henriade,* à laquelle Voltaire travaille avec ardeur. En même temps, il court la province, il lit partout des morceaux de son poème et prépare le succès. Jean-Baptiste Rousseau était alors réputé grand poète ; pour se le concilier, Voltaire court le joindre à Bruxelles, mais bientôt la bisbille se glisse entre eux : l'irréligion de Voltaire choque Rousseau bref, ils se séparent avec aigreur. Désormais ils allaient être ennemis; Voltaire devait poursuivre de ses sarcasmes le pauvre Jean-Baptiste même au delà de la tombe.

Quoique Voltaire fût pensionné par le régent et le roi, la *Henriade* dut être imprimée clandestinement à Rouen. Elle parut avec un succès inespéré en 1723. Dès lors Voltaire fut consacré dans l'opinion comme le grand poète épique français. L'œuvre nous semble pourtant aujourd'hui poétiquement faible. Elle est alertement versifiée, il y a de place en place des portraits brillants, mais le merveilleux allégorique est bien froid. Il faut dire que le XVIIIe siècle n'était guère propice à la production d'un poème épique ; on pensait trop alors et l'on ne sentait pas d'une façon assez forte ni assez simple.

La gloire fit entrer Voltaire à la cour, il reçut une nouvelle pension de la jeune reine Marie Leczinska ; mais ce n'était pas assez au gré du poète. Il voulait être riche pour aller de pair avec les grands ; il s'intéressa à de grosses entreprises financières et fit même une fois un coup de bourse qu'en bon français nous appellerions une escroquerie. Voltaire établit ainsi solidement sa fortune. N'empêche qu'on l'entend sans cesse crier misère ; il gémit aussi sur sa santé ; mais elle valait sa fortune, elle était fort bonne ; Voltaire était en apparence de complexion délicate, mais l'expérience devait prouver qu'il était solide.

Un nouvel incident vint encore à la traverse de cette prospérité. Un jour, à l'Opéra, Voltaire, qui ne craignait pas d'être impertinent avec les grands seigneurs, dit un mot dur au chevalier de Rohan : « Mon nom, je le commence ; vous finissez le vôtre. » Pour se venger, le chevalier fit bâtonner le poète. Voltaire provoqua en duel son insulteur, qui dédaigna le cartel et en fit mettre l'auteur à la Bastille (1725). Décidément c'était là que finissait toute aventure. Cette fois, la détention fut courte ; on relâcha le poète à condition qu'il partirait aussitôt pour l'Angleterre. Il ne se fit pas prier, il s'embarqua, renonçant aux pensions de la cour, le cœur plein de colère contre le gouvernement (1726).

Le séjour en Angleterre exerça sur Voltaire une influence considérable. Ce fut pour lui une occasion de compléter son instruction : il découvrit la littérature anglaise, presque complètement ignorée des Français, il goûta Shakespeare et Milton ; il se nourrit de la philosophie empiriste de Locke. Surtout il se donna une forte culture scientifique. La métaphysique le rebuta, car il n'aimait que les choses claires, mais il se mit à la physique avec passion. En même temps, à vivre dans un pays où l'on pouvait en fait tout dire sans être inquiété, il sentait s'affermir en lui l'amour de la liberté. Enfin la diversité des sectes l'amusa et aiguisa son ironie antireligieuse.

Au bout de trois ans l'exil de Voltaire prend fin. Le poète rentre en France avec sa tragédie de *Brutus* et l'*Histoire de Charles XII*, le premier ouvrage de ce genre qui soit sérieusement documenté et en même temps d'une lecture agréable. Voltaire déploie une extrême activité. Coup sur coup paraissent la tragédie de *Zaïre*, qui fut l'occasion d'un nouveau triomphe, et les *Lettres philosophiques*. Ces *Lettres* sont bien curieuses : elles renferment déjà tout le voltairianisme, elles sont philosophiques, irréligieuses,

littéraires, encyclopédiques, et tout cela est enveloppé d'une grâce légère et railleuse.

L'apparition des *Lettres* provoque une nouvelle tempête. Elles sont condamnées. Voltaire fuit précipitamment en Lorraine, mais, rassuré officieusement, il revient s'établir en Champagne, à Cirey (1734). C'était un endroit commode pour lui, il pouvait de temps en temps pousser jusqu'à Paris ou gagner la frontière en cas d'alerte, et puis il y avait là Mme du Châtelet. La « Belle Emilie », comme on l'appelait, avait à la fois une âme passionnée et un esprit remarquable. Elle aimait les sciences et particulièrement la physique. Le château de Cirey fut transformé en laboratoire, et, surveillé par son amie, qui l'empêchait par prudence de faire trop de littérature, Voltaire se remit à étudier Newton ; tous deux, ils concoururent à l'Académie des sciences. Mais la poésie est un démon tenace, Voltaire y revient sans cesse. Il fait des pièces de théâtre qu'il joue lui-même au château. Par moments il est pris d'un véritable délire dramatique : dans une seule journée, on joua et répéta sous sa direction trente-trois actes ! Voltaire travaille à la *Pucelle*, l'épopée burlesque et licencieuse que Mme du Châtelet tenait enfermée par crainte des foudres gouvernementales. La satire du *Mondain* avait obligé Voltaire à fuir un moment en Hollande, mais il put, quelques années après, faire jouer *Mahomet* en plein Paris. *Mahomet* est un poème anticlérical plutôt qu'une tragédie à la manière classique. Sous prétexte d'entrer en guerre contre le fanatisme musulman, Voltaire flagellait âprement le catholicisme. Il fit plus, il joua au pape Benoît XIV le bon tour de lui dédier sa nouvelle tragédie. Le pape, spirituellement, accepta l'hommage et envoya sa bénédiction à Voltaire. Avec un tel patronage, le poète ne pouvait manquer de rentrer en faveur à la cour.

Au reste Voltaire commençait à mener l'opinion publique.

Il fallait désormais compter avec lui. Le succès de sa tragédie de *Mérope*, en 1743, le rappela à l'attention du roi, qui l'envoya en mission diplomatique auprès de Frédéric II. A son retour, un divertissement qu'il compose pour le mariage du dauphin le fait nommer gentilhomme de la Chambre du roi, historiographe de France. Mme de Pompadour le protège et il entre à l'Académie en 1746.

Cependant Voltaire ne se tint pas en repos ; son ardeur combative trouva un adversaire dans le vieux poète Crébillon, il entreprit de refaire toutes ses pièces. C'est ainsi qu'il donna *Sémiramis*, *Oreste* et, plus tard, *Catilina*. Il y avait de belles cabales pour l'un ou pour l'autre. Voltaire lui-même menait la bataille en plein théâtre ; à la première représentation d'*Oreste*, il s'écriait dans son enthousiasme, non sans quelque exagération : « Courage, Athéniens, voilà du Sophocle ! »

En 1749, Voltaire avait perdu son amie, Mme du Châtelet. Dès lors, comme il était à nouveau brouillé avec la cour, il songea à accepter les offres du roi de Prusse, qui depuis longtemps l'invitait à venir trouver auprès de lui l'amitié d'un roi philosophe et, sans compter les honneurs, la liberté de tout écrire.

Le 10 juillet 1750, Voltaire arrivait à Postdam. Il reçut dès l'abord une pension annuelle de 20.000 livres, le cordon de l'ordre du roi, la clef de chambellan et un logement au palais, tout cela moyennant la seule obligation de corriger les vers de Frédéric. Voltaire était enthousiaste. Ce qui le charmait particulièrement, c'étaient les délicieux soupers où il se rencontrait à la table du roi, avec Maupertuis, La Mettrie, Algarotti et d'Argens, tous joyeux convives. Voltaire et Frédéric y luttaient d'esprit, et l'on tenait force propos impies. Cet enchantement ne dura pas. Le poète et le roi étaient tous deux trop malicieux pour s'entendre longtemps. Ils laissèrent échapper l'un sur l'autre

des mots méchants qui ne manquèrent pas de leur être rapportés. Cette petite guerre sourde, à coups d'épingles, dura quelque temps. Une affaire avec Maupertuis brouilla tout. Voltaire, jaloux de lui, avait saisi l'occasion d'une médiocre dispute pour lancer la *Diatribe du docteur Akakia*, chef-d'œuvre de malice qui a pour toujours ridiculisé Maupertuis. Dans cette aventure, le roi prit parti pour Maupertuis, qui était président de l'Académie de Berlin, et il fit brûler la *Diatribe*. Voltaire voulut rompre. Le 1er janvier 1753 il renvoya au roi, en guise d'étrennes, la clef de chambellan, le cordon de son ordre et le brevet de pension. Frédéric tenait encore à garder Voltaire ; il y eut une réconciliation, mais elle fut courte : le 26 mars, Voltaire partait. A Francfort il fut arrêté par un agent du roi de Prusse qui lui reprit « l'Œuvre de Poéshie » de Frédéric ; Voltaire l'avait malicieusement emportée, se réservant de dauber sur les méchants vers du monarque.

Le séjour qu'il avait fait en Prusse n'avait pas été stérile. Au milieu de l'agitation et des querelles de la cour, il avait travaillé ; en 1751 avait paru à Berlin le *Siècle de Louis XIV*. C'est une grande œuvre historique et philosophique tout ensemble. Voltaire s'était donné pour but d'écrire l'histoire, non d'un roi, mais d'un peuple ; il rompit avec l'usage qui consistait à parler seulement des guerres et des faits de la cour, il voulut montrer aussi la grandeur économique, littéraire et artistique du XVIIe siècle. Une idée domine tout, c'est que la Providence n'est pour rien dans la conduite des choses humaines, qu'elles arrivent seulement par le jeu nécessaire des événements et par la volonté de ceux qui gouvernent ; ce qui a manqué au grand siècle, c'est un roi philosophe : les passions religieuses de Louis XIV assombrissent la beauté de son règne. Par cette œuvre, Voltaire se rangeait définitivement dans le parti philosophique.

Après son retour de Berlin, il erra quelque temps en Alsace et en Lorraine. La Suisse lui sembla un asile sûr, il acheta près de Genève une belle propriété qu'il appela les Délices, et il s'y installa aussitôt (1755). L'établissement de Voltaire aux Délices marque le début d'une nouvelle période de sa vie. Il avait mené jusqu'alors une existence tumultueuse, très mondaine, mêlée de fuites et d'exils, occupé principalement par la pure littérature. Désormais il ne bouge plus de la campagne où il s'est retiré, et il entame ardemment la lutte philosophique. C'est à 61 ans que commence l'époque la plus féconde de sa vie ; il va prolonger jusqu'à un âge extrême une vieillesse énergique et batailleuse. Il ne sera plus le poète unanimement admiré, mais, pour les uns, le Voltaire impie, abhorré de l'Eglise, pour les autres, le « patriarche » vénéré, celui qui « ôte aux nations le bandeau de l'erreur ».

En 1756 paraît l'*Essai sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations depuis Charlemagne jusqu'à nos jours.* Cette œuvre représente un effort immense, mais elle est souvent faussée par l'esprit de parti : l'idée antireligieuse domine tout. Voltaire apporte sur l'Inde et sur la Chine des études nouvelles ; elles ont surtout pour but de faire apparaître la fausseté des religions qui se ressemblent toutes en se contredisant.

Bientôt les Genevois se montrèrent inquiets du voisinage de Voltaire. Pour se mettre à l'abri de leurs tracasseries, le philosophe acheta en France, juste sur la frontière, les deux terres de Tournay et de Ferney, où il établit son domicile ordinaire en 1760. Ainsi il se trouvait protégé des deux côtés ; à la première alerte, il était en sûreté. Tranquillisé, il se remit à écrire de plus belle. C'est alors que se noue sa grande amitié avec d'Alembert ; tous deux s'entendaient pour « écraser l'Infâme » en compères espiègles et sarcastiques.

Une si active propagande ne pouvait manquer de susciter bien des adversaires. Or, pour Voltaire, tout contradicteur devenait un ennemi mortel ; on conçoit que cette époque ait été celle de ses grandes haines. Nul n'y échappe. Le poète Le Franc de Pompignan s'était attaqué aux encyclopédistes. Voltaire se fit un malin plaisir de le persécuter : pendant plusieurs années tomba sur lui une pluie d'épigrammes, d'écrits satiriques et même outrageux. Un autre fut encore plus maltraité. Ce fut le journaliste Fréron ; celui-là fut ridiculisé, injurié et calomnié sans relâche. Voltaire écrivit même tout exprès contre lui une comédie : l'*Ecossaise*. Que d'autres victimes ne fit-il pas, Trublet, Desfontaines, Nonnotte, Patouillet... ? Jean-Jacques Rousseau lui-même ne fut pas épargné. Les deux philosophes étaient de tempéraments opposés ; l'optimisme de Rousseau agaçait Voltaire, qui le contrecarra dans le *Poème sur le désastre de Lisbonne* (1756) et le roman de *Candide* (1759). Ils finirent par se brouiller tout à fait ; Voltaire en vint aux pires violences, il alla jusqu'à publier un odieux libelle, le *Sentiment des citoyens*, où il demandait contre Rousseau la peine capitale.

Ce ne sont là que les petits côtés de l'activité de Voltaire ; en vérité, c'est l'Eglise qui l'occupe. Contre elle il emploie les mêmes méthodes que contre ses ennemis personnels : il lâche quantité de petits écrits ironiques, cinglants; il utilise les faits du jour, rebondit sur une anecdote. Par moments il frappe plus fort et lance de plus grandes œuvres : le *Dictionnaire philosophique* (1764), l'*Ingénu* (1767), les *Questions sur l'Encyclopédie* (1770-72).

En même temps il met en pratique d'une façon directe sa philosophie humanitaire. Il prend en main la cause des Calas. Le protestant Calas avait été « roué » en 1762, à Toulouse, comme assassin de son fils, qui en réalité s'était pendu. Ses accusateurs prétendaient qu'il avait commis ce

crime pour empêcher son fils de se convertir au catholicisme. Voltaire publie les pièces originales du procès, il protège la famille de la victime et lutte jusqu'à ce qu'il ait obtenu la réhabilitation. Il bataille ensuite en faveur du protestant Sirven, il proteste avec éclat contre le supplice immérité du chevalier de La Barre. Enfin il s'efforce de faire reconnaître l'innocence du général Lally, injustement condamné et exécuté ; à son lit de mort, il écrivit un dernier billet pour féliciter le fils de la victime de la réhabilitation qu'il venait d'apprendre.

Le prestige de Voltaire, auquel s'ajoute le respect dû à son étonnante vieillesse, grandit chaque jour. Voltaire règne sur l'opinion. Il est en correspondance avec les penseurs et les princes de l'Europe, il a renoué des relations avec le roi de Prusse, Catherine II lui écrit ; à Ferney, c'est un continuel défilé d'admirateurs.

En même temps Voltaire se complaît dans son rôle de seigneur de campagne, il bâtit une église, développe les cultures, accroît les ressources du pays. Grâce à lui l'horlogerie devient florissante, et il s'emploie à placer partout les montres de Ferney. Il fait le bien autour de lui ; il s'intéresse à Mlle Corneille, une arrière-petite-nièce du grand poète, et il la dote avec le produit du *Commentaire sur le Théâtre de Corneille* (1764).

Voltaire ne cesse pas d'écrire : en 1768 il publie le roman de *l'Homme aux quarante écus*, où il attaque certaines théories économiques en vogue, puis il donne toute une série de tragédies philosophiques, entre autres *les Lois de Minos* (1772) sur la suppression des parlements. L'âge décharnait, usait le corps de Voltaire, mais l'esprit gardait toujours la même ardeur. Jamais peut-être le poète n'écrivit avec plus de grâce et de vivacité que dans ses dernières années. L'*Epître à Boileau* et surtout l'*Epître à Horace* (1772) sont d'exquises causeries enjouées.

En 1778 il espéra que le nouveau roi, Louis XVI, ne lui interdirait pas l'entrée de Paris, il y fit son dernier voyage. On le reçut comme un triomphateur. L'Académie, la Comédie, les grands seigneurs, tous venaient lui rendre hommage. La représentation de sa tragédie *Irène* fut une apothéose ; on lui mit sur la tête une couronne de laurier. Franklin lui amena son petit-fils pour qu'il le bénît. Voltaire voulait encore travailler ; il avait fait adopter par l'Académie le projet d'un Dictionnaire historique de la langue française et avait pris sa part de la tâche. Mais tant de fatigues, tant d'émotions le brisèrent ; il mourut le 30 mai dans la nuit.

La sépulture religieuse lui fut refusée. On transporta hâtivement son corps à l'abbaye de Scellières en Champagne. L'Assemblée nationale, en 1791, vota le transfert de ses cendres au Panthéon. Après une promenade triomphale à travers Paris, la dépouille de Voltaire fut descendue dans les caveaux glorieux. Contrairement à une légende assez répandue, cette sépulture ne fut jamais violée ; le corps de Voltaire repose toujours au Panthéon.

Voilà une vie riche d'écrits et d'actes. C'est à travers une extrême complexité de faits qu'il faut s'éclairer et se diriger pour juger l'homme. Quel fut réellement le caractère de Voltaire ? L'impression d'ensemble est assez mêlée. Au fond il y a une certaine médiocrité ; l'égoïsme domine. A cet égoïsme de Voltaire se rattachent son avidité de jouissances, son amour du luxe et de toutes les commodités bourgeoises. Pour s'enrichir vite, il se livra quelquefois à de louches combinaisons ; pour garder la faveur des puissants, il exagéra souvent la flatterie, sans souci de sa dignité. Il rusait volontiers ; le mensonge ne lui répugnait jamais. On ne peut lui reprocher de ne pas avoir signé tous ses écrits (et cependant J.-J. Rousseau signa bien les siens), mais il mettait parfois à les désavouer une ardeur qui

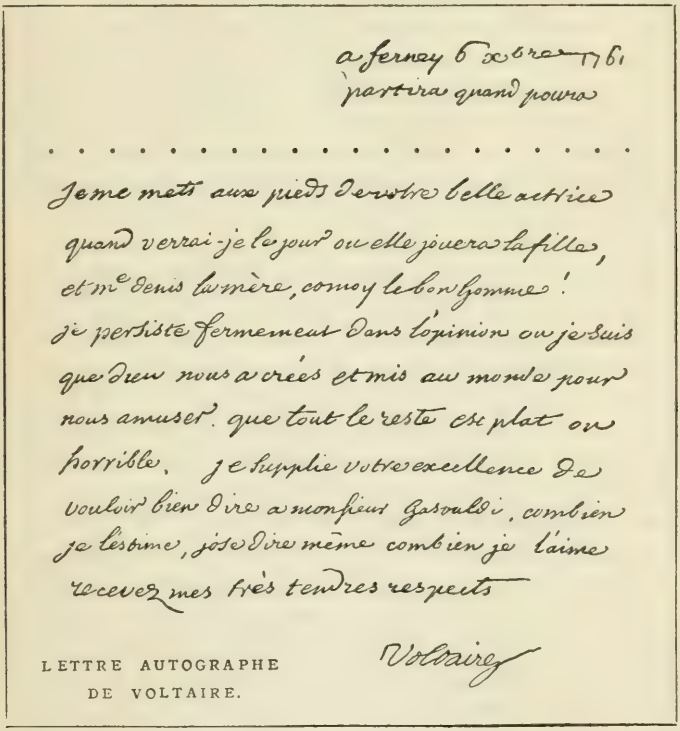
semble lui coûter trop peu. Si un de ses libelles est condamné, il crie très haut qu'il n'en est pas l'auteur, bien plus il le déclare abominable. Qu'on joigne à cela un amour-propre extrêmement irritable : Voltaire n'a pas le dédain des basses injures ; dès qu'on aboye après lui, il mord, il s'acharne sur ses ennemis avec férocité et mauvaise foi. Voilà qui est assez méprisable. Mais il y a de beaux côtés au caractère de cet homme. Il a aimé ses amis avec fidélité, il était généreux pour les pauvres gens, les miséreux de la littérature l'exploitaient facilement. Surtout Voltaire se fit le défenseur désintéressé de la justice, il ne pouvait supporter lui-même la souffrance, et il avait par sympathie l'horreur du mal physique chez les autres.

Son esprit, comme son caractère, apparaît grand à certains égards, mais par ailleurs limité. Voltaire est peu profond, il n'aime pas la métaphysique, il ne conçoit pas que l'on se préoccupe beaucoup de l'au delà des phénomènes. De là souvent une médiocrité de pensée qui l'empêche de saisir ce qu'il y a d'essentiel dans les choses : il ridiculisera de grandes idées comme celle de Buffon affirmant que les coquilles fossiles attestent le séjour préhistorique des mers dans les montagnes, il ne comprend pas ce qui dépasse trop l'expérience immédiate ; c'est un réaliste.

En revanche Voltaire a une intelligence étendue et lucide, il voit avec promptitude, et il promène partout une curiosité inlassable ; il a fait de tout avec une aptitude égale : il n'est pas un des genres littéraires consacrés qu'il n'ait pratiqué, et il est peu de sciences qu'il n'ait étudiées. Son imagination n'est pas colorée, mais il a un esprit étincelant, souple et d'une richesse extrême : Voltaire jette les traits sans compter, il n'éprouve jamais le besoin de développer une plaisanterie, il n'en a pas le temps, sa pensée court devant la plume. Lorsqu'à la fantaisie il joint l'ironie, il donne une impression étrange de puissance ; et

quand il devient âpre, il a le sarcasme accablant. Tous ces dons sont multipliés par une ardeur intense à agir; le repos est impossible à Voltaire ; jusqu'à la dernière heure il aura la fièvre du travail.

En somme, on reconnaîtra que Voltaire était doué intel-



a ferney 6 xbre 1761
partira quand pourra

. . . . . .

Je me mets aux pieds de votre belle actrice
quand verrai-je le jour ou elle jouera la fille,
et mde Denis la mère, comoy le bon homme !
je persiste fermement dans l'opinion ou je suis
que dieu nous a crées et mis au monde pour
nous amuser. que tout le reste est plat ou
horrible. je supplie votre excellence de
vouloir bien dire a monsieur Gasoldi, combien
je l'estime, jose dire même combien je l'aime
recevez mes très tendres respects

Voltaire

LETTRE AUTOGRAPHE
DE VOLTAIRE.

lectuellement de qualités non pas supérieures, mais extraordinairement variées et qui, par leur action multiple et simultanée, s'amplifiaient au point de créer le génie.

Cette abondance et cette diversité parfois inharmoniques se révèlent particulièrement dans les idées que Voltaire a

émises à propos des grandes questions discutées à son époque.

En littérature, ses théories sont dans l'ensemble très dix-septième siècle : il développe les principes de Boileau, il aime la pureté classique, il veut une langue châtiée et noble. Cependant il a connu Shakespeare, il a senti qu'il y avait une force singulière chez ce « barbare », et il a conçu l'idée d'une littérature plus vigoureuse renouvelée par la vision directe de la vie ; mais, en vieillissant, il s'attacha de plus en plus aux dogmes littéraires du siècle passé, il atténua ses audaces et finit presque par détester Shakespeare.

Philosophe, Voltaire combat la religion à cause du fanatisme qu'elle engendre, mais il est déiste, et il estime que les prêtres remplissent un rôle utile, en contenant par leur influence les excès populaires.

Son idéal moral est épicurien ; il déteste l'ascétisme, les privations sous toutes leurs formes, et il est peu enclin au sacrifice ; il conçoit pour les hommes une vie facile et même relâchée à condition qu'elle soit honnête.

En politique, Voltaire fait la guerre au régime despotique, à tout gouvernement qui ne respecte pas la liberté personnelle et qui enchaîne le droit de penser et d'écrire. Cependant il n'est pas révolutionnaire, il ne veut pas changer les bases de la société, il est partisan d'une méthode opportuniste de réformes. Il croit que le progrès social est possible et nécessaire, mais il reste franchement royaliste.

Ainsi les idées de Voltaire apparaissent comme un assemblage de principes différents et même opposés qui s'arrêtent à mi-chemin de leurs conséquences. On a pu dire avec vérité de lui qu'il était un « chaos d'idées claires ».

Voltaire a prodigieusement écrit, mais on ne lit plus aujourd'hui son œuvre tout entière ; beaucoup de choses sont mortes littérairement. C'est que Voltaire a touché à tout, sans rien approfondir. Et puis il n'a pas travaillé avec assez de désintéressement artistique, il n'a pas su sortir de

lui-même : au théâtre, il s'est révélé incapable de créer des caractères vivant réellement. La tragédie, la poésie, l'histoire n'ont été pour lui, la plupart du temps, que des moyens de propager ses idées philosophiques. Si l'art y perd, la pensée y gagne. Voltaire a ramassé et exprimé à peu près tout l'effort intellectuel de son siècle. Il a fait une œuvre de synthèse claire pour la propagande.

Son action sociale a été puissante. D'abord il a créé le journalisme moderne ; les libelles, les feuilles qu'il lança par centaines à propos de menus événements, en passionnant l'opinion publique, ont montré la force de l'« article ». Ceci n'est rien ; Voltaire a brisé le passé. Il a porté à l'Eglise les plus rudes coups qu'elle ait reçus. Avant lui, il y avait eu des hérétiques et des libertins ; à partir de lui, il y a un formidable courant d'anticléricalisme, anticléricalisme étroit, qui méconnaît les bienfaits et la beauté intime des religions, mais qui en souligne férocement les tares. Voltaire a aussi démoli le pouvoir absolu et arbitraire de la royauté, en attaquant l'irrégularité odieuse des procédures simplifiées, les erreurs judiciaires, les lettres de cachet, les embastillements, la liberté partout bâillonnée. Les résultats ont même dépassé son intention : il ne voulait tuer que le fanatisme et il a atteint la religion, il ne voulait détruire que le despotisme, et il a frappé à mort la monarchie ; il aurait haï la Révolution qu'il a préparée.

Il a laissé des ruines, sur lesquelles il n'a rien construit ; car il manquait de force pour créer, il n'en avait que pour le sarcasme. Lorsque les révolutionnaires ont bâti, c'est de Montesquieu et de Rousseau qu'ils se sont inspirés. Toutefois c'était déjà faire beaucoup que de répudier des traditions absurdes ou iniques : Voltaire a proclamé la souveraineté de la raison ; en cela, il a préparé notre civilisation positive et libérale.

Au total, Voltaire a réuni en lui les qualités et les dé-

fauts essentiels de notre race : il fut intelligent, peu artiste, curieux, novateur en même temps que routinier, spirituel et batailleur. Il a rayonné par tout cela, et tout cela se résume en la clarté et l'audace du génie français. Voltaire, qu'on a adoré comme un dieu, ne nous semble plus tel ; nous l'avons aujourd'hui dépassé, mais il est grand par tout ce que, durant plus d'un demi-siècle, il a semé d'idées, et d'idées fécondes en actes.

HENRI LEGRAND.

BIBLIOGRAPHIE

PRINCIPALES ÉDITIONS PREMIÈRES[1]

THÉATRE. — *Œdipe*, 1719, in-8, Paris, Ribou. — *L'Indiscret*, 1725, in-8, Paris, Pissot et Flahault. — *Brutus*, 1731, in-8, Paris, Josse. — *Zayre*, 1733, in-8, Paris, Bauche. — *Alzire*, 1736, in-8, Paris, Bauche. — *Mahomet*, 1742, in-8, Bruxelles. Première édition authentique : *le Fanatisme ou Mahomet le Prophète*, 1743, in-8, Amsterdam, Ledet. — *La Mérope française*, 1744, in-8, Paris, Prault. — *La Tragédie de Sémiramis*, 1749, in-12, Paris, Lemercier. — *Nanine*, 1749, in-12, Paris, Lemercier. — *L'Orphelin de la Chine*, 1755, in-12, Paris, Michel Lambert. — *Le Caffé ou l'Ecossaise*, 1760, in-12, Londres (Genève). — *Tancrède*, 1761, in-8, Paris, Prault, Première édition authentique : (1761), in-8 (Genève, Cramer).

POÉSIES. — *La Ligue ou Henri le Grand*, 1723, in-8, Genève, Mokpap (Rouen, Viret). — *Le Temple du Goust*, 1733, in-8 (Rouen, Jore). Edition véritable, de l'auteur : 1733, in-8, Amsterdam, Ledet. — *Le Mondain* (1736), in-12. — *Epîtres sur le Bonheur* (trois premiers *Discours sur l'Homme*), 1738, in-8, Paris, Prault. — *Epître de la Modération en tout* (quatrième *Discours sur l'Homme*), 1738, in-8. Les autres *Discours sur l'Homme* ont paru dans l'édition des Œuvres de Voltaire, de Dresde, en 1752. — *La Bataille de Fontenoy*, 1745, in-4, Paris, Prault. — *La Pucelle d'Orléans*, en 15 livres : 1755, in-8 et in-12, Louvain. — *La Religion naturelle*, 1756, in-12, Genève (Paris). — *Poème sur la Destruction de Lisbonne* (1756), in-12. — *Le Pauvre Diable*, 1758 (1760), in-4. — *Ce qui plaît aux dames, conte*, 1764, in-8. — *La Guerre civile de Genève ou les Amours de Robert Covelle*, 1768, in-8, Besançon, Nicolas Grandvel (Genève). — *Epître à Boileau*, 1769, in-8. — *Epître à Horace*, 1772, in-8.

ROMANS. — *Zadig ou la Destinée*, 1748, in-12 (Nancy, Leseure). Déjà paru, en partie, sous le titre de *Memnon*, 1747, in-8, Londres (Paris). — *Micromégas* (1752), in-12, Londres. — *Candide ou l'Optimisme*, 1759, in-12 (Genève, Cramer). — *L'Ingénu*, 1767, in-8, Utrecht (Genève). — *L'Homme aux quarante écus*, 1768, in-8 (Genève). — *La Princesse de Babylone*, 1768, in-8 (Genève, Cramer). — *Les Lettres d'Amabed* (1769), in-8 (Genève). — *Le Taureau blanc*, 1774, in-8, Memphis (Genève). — *Histoire de Jenni ou le Sage et l'Athée*, 1775, in-8, Londres (Genève).

HISTOIRE. — *Histoire de Charles XII, roi de Suède*, 1731, 2 vol. in-12,

---

(1) Il faudrait de nombreuses pages pour citer toutes les premières éditions de Voltaire. Nous nous bornons à rapporter les principales ; pour les autres, nous renvoyons à l'ouvrage de Bengesco : *Voltaire, Bibliographie de ses œuvres* (1882-1890, 4 vol. in-8, Paris, Perrin), essentiel à consulter pour toutes les éditions partielles ou complètes de Voltaire.

Basle, Revis (Rouen, Jore). — *Le Siècle de Louis XIV*, 1751, 2 vol. in-12, Berlin, Henning. — *Annales de l'Empire depuis Charlemagne*, 1753-54, 2 vol. in-12, Bâle, Decker. — *Essay sur l'Histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations depuis Charlemagne jusqu'à nos jours*, 1756, 7 vol. in-8 (Genève, Cramer). — *Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand*, tome I, 1759, in-8 (Genève); tome II, 1763, in-8 (Genève). — *Histoire du Parlement de Paris*, 1769, 2 vol. in-8, Amsterdam.

Philosophie et Mélanges. — *Lettres philosophiques* (1), 1734, in-8, Amsterdam, Lucas (Rouen, Jore). — *Éléments de la Philosophie de Newton*, 1738, in-8, Amsterdam, Ledet. Ouvrage complété par la *Métaphysique de Newton*, 1740, in-8, Amsterdam, Desbordes. — *Diatribe du Docteur Akakia*. 1753, in-8, Rome (Leyde). — *Les Quand* (1760), in-8. — *Lettres sur la Nouvelle Héloïse*, 1761, in-8. — *Testament de Jean Meslier* (1761), in-8 (Genève). — *Pièces originales concernant la mort des sieurs Calas et le jugement rendu à Toulouse* (1762), in-8 (Genève). — *Traité sur la Tolérance*, 1763, in-8 (Genève). — *Commentaires sur le théâtre de P. Corneille*, 1764, 3 vol. in-12. — *Dictionnaire philosophique*, 1764, in-8, Londres (Genève). — *Questions sur les Miracles* (seize lettres éditées séparément) [1765], in-8 (Genève). Première collection complète des vingt lettres : *Collection des lettres sur les Miracles*, 1765, in-8, Neuchâtel (Genève). — *Appel au public sur les parricides imputés aux Calas et aux Sirven* (1766), in-8 (Genève). — *L'Examen important de Milord Bolingbroke*, paru dans le *Recueil nécessaire*, 1765 (1766), in-8, Leipsik (Genève). — *Commentaire sur le livre des délits et des peines*, 1766, in-8 (Genève). — *La Défense de mon oncle*, 1767, in-8 (Genève). — *L'A, B, C*, 1762 (1768), in-8, Londres (Genève). — *Les Singularités de la nature*, 1768 (1769), in-8, Basle (Genève). — *Dieu et les Hommes*, 1769, in-8, Berlin (Genève). — *Questions sur l'Encyclopédie* (2), 1770-72, 9 vol. in-8 (Genève). — *Fragments sur l'Inde, sur le général Lalli et sur le comte de Morangiès*, 1773, in-8 (Genève). — *Le Cri du sang innocent*, 1775, in-8 (Genève). — *Lettres Chinoises, Indiennes et Tartares*, 1776, in-8, Paris (Genève). — *La Bible enfin expliquée par plusieurs aumôniers de S. M. L. R. D. P.*, 1776, 2 vol. in-8, Londres (Genève). — *Un Chrétien contre six Juifs*, 1777, in-8, la Haye (Genève). — *Prix de la Justice et de l'Humanité*, 1778, in-8, Ferney (Genève). — *Commentaire sur l'Esprit des Lois*, 1778, in-8 (Genève). — *Eloge et Pensées de Pascal*, 1778, in-8, Paris (Genève). — *Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire, écrits par lui-même*, 1784, in-8, Genève.

PRINCIPAUX RECUEILS

Œuvres complètes. — Gosse et Néaulme, la Haye, 1728, in-12. — Ledet ou Desbordes, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-8. — Ledet, Amsterdam, 1738-39, 4 vol. in-8. — Walther, Dresde, 1748-54, 10 vol. in-8. — Wal-

(1) Les *Lettres philosophiques* parurent d'abord en anglais, à Londres (1733).

(2) Les *Questions sur l'Encyclopédie* ont été fondues plus tard dans le *Dictionnaire philosophique* (édition de Kehl).

ther, Dresde, 1752-70, 10 vol. in-12. — (Cramer, Genève), 1756, 17 vol. in-8. Edition portée à 51 vol. en 1774 et plus tard à 58 vol. — (Cramer et Bardin, Genève), 1775, 40 vol. in-8. C'est l'*édition encadrée*, la dernière que Voltaire ait revue (presque en entier). — Société littéraire typographique, *Kehl*, 1784-89, 70 vol. in-8 ou 92 vol. in-8 et in-12, suivis plus tard d'une Table en 2 vol. — Desoer, Paris et Liége, 1817 et ann. suiv., 13 vol. in-8. — Lequien, Paris, 1820 et ann. suiv., 70 vol. in-8. — Dalibon-Delangle, Paris, 1824 et ann. suiv., 97 vol. in-8. — Lefèvre, F. Didot, Werdet et Lequien, Paris, 1828 et ann. suiv., 70 vol. in-8, plus une table (Beuchot, Lefèvre, André), 1840, 2 vol. in-8 (*édition Beuchot*). — Hachette, Paris, 1866-67, 46 vol. in-18 ; édition bien des fois réimprimée. — Bureaux du *Siècle*, Paris, 1867 et ann. suiv., 8 vol. in-4 (*édition Avenel*). — Garnier, Paris, 1877-83, 50 vol. in-8, plus 2 vol. in-8 contenant la table (*édition Moland*).

Théâtre. — Grasset, Lausanne, 1772, 8 vol. in-8. — Didot, Paris, An IX (1801 et 1813), 12 vol. in-18. — Laplace, Paris, 1873, in-8.

Poésies. — Didot, Paris, 1823, 5 vol. in-8.

Romans. — Didot, Paris, An VIII (1800), 3 vol. in-18 et in-12. — Lemerre, Paris, 1877-79, 3 vol. petit in-12. — Jouaust, Paris, 1878, 5 vol. in-16.

Correspondance. — *Choix moral de lettres*, par Victor M. Hugo, Boulland, Paris, 1824, 4 vol. in-18. — *Lettres choisies*, par Louis Moland, Garnier, Paris, 1872, in-8 et 1874, 2 vol. in-12.

Œuvres inédites. — *Mélanges*, 3 vol. in-8 ; *Correspondance*, 6 vol. in-8 (Publiées par Fernand Caussy depuis 1914.) Champion, Paris.

OUVRAGES RELATIFS A VOLTAIRE

Abbé Desfontaines, *la Voltairomanie*, 1738. — (Poniatowski), *Remarques d'un seigneur polonais sur l'histoire de Charles XII*, la Haye, 1741. — J.-J. Rousseau, *Lettre sur le poème sur la destruction de Lisbonne*, 1756. — Abbé Nonnotte, *les Erreurs de Voltaire*, Avignon, 1762, 2 vol. — Abbé Mayeul Chaudon, *Dictionnaire antiphilosophique*, Avignon, 1767. — Larcher, *Supplément à la philosophie de l'histoire*, Amsterdam, 1767. — Abbé Guenée, *Lettres de quelques Juifs à M. de Voltaire*, Lisbonne (Paris), 1769. — Le Roy, *Réflexions sur la jalousie*, Amsterdam, 1772. — Abbé Nonnotte, *Dictionnaire philosophique de la religion*, Avignon, 1772, 4 vol. — La Beaumelle et Fréron, *Commentaire sur la Henriade*, Berlin (Paris), 1775. — La Harpe, *Eloge de Voltaire*, Paris, 1780. — Luchet, *Histoire littéraire de Voltaire*, Cassel (Paris), 1782, 6 vol. — Condorcet, *Vie de Voltaire*, Genève, 1787, 2 vol. — Palissot, *le Génie de Voltaire*, Paris, 1806. — Colini, *Mon Séjour auprès de Voltaire*, 1807. — Bernardin de Saint-Pierre, *Parallèle de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau* (tome XII de l'édition Aimé Martin), 1818-20. — Mme de Graffigny, *Vie privée de Voltaire et de Mme du Châtelet*, Paris, 1820. — Mazure, *Vie de Voltaire*, Paris, 1821. — Longchamp et Wagnière, *Mémoires sur Voltaire et ses ouvrages*, 1825, 2 vol. — Villemain, *Tableau de la littérature française au XVIIIe siècle*, 1828, 4 vol.

— Johanneau, *Rhétorique et poétique de Voltaire*, 1828. — Bersot, *la Philosophie de Voltaire*, 1848. — Nisard, *les Ennemis de Voltaire*, 1853. — L. Martin, *l'Esprit de Voltaire*, 1855. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi* (tomes II et XIII), 1857-62. — Foisset, *Voltaire et le président de Brosses*, 1858. — Coquerel, *Jean Calas et sa famille*, 1858. — Bavoux, *Voltaire à Ferney*, 1860. — Pierron, *Voltaire et ses maîtres*, 1866. — Beaune, *Voltaire au collège*, 1867. — Desnoiresterres, *Voltaire et la société française au XVIIIe siècle*, 1867-76, 8 vol. — Maynard, *Voltaire, sa vie et ses œuvres*, 1867, 2 vol. — Léouzon-le-Duc, *Voltaire et la police*, 1867. — Strauss, *Voltaire*, traduit de l'allemand par Narval, 1876. — E. Asse, *Lettres de Mme de Graffigny... sur leur séjour auprès de Voltaire*, 1879 ; *Lettres de Mme du Châtelet*, 1882. — Brunetière, *Etudes critiques* (tomes I, III, IV), 1880-99. — G. Renard, *Vie de Voltaire*, 1883. — Perey et Maugras, *Voltaire aux Délices et à Ferney*, 1885. — Maugras, *Voltaire et J.-J. Rousseau*, 1886. — E. Deschanel, *le Théâtre de Voltaire*, 1886. — Vernier, *Voltaire grammairien*, 1889. — E. Faguet, *XVIIIe siècle*, 1890 ; *Voltaire*, 1895 ; *la Politique comparée de Montesquieu, Rousseau et Voltaire*, 1902. — Campardon, *Documents inédits sur Voltaire*, 1893. — Ballantyne, *Voltaire, son séjour en Angleterre*, 1894. — Taponier, *Voltaire et Frédéric le Grand*, 1895. — *Nourrisson, Voltaire et le Voltairianisme*, 1896. — Lion, *les Tragédies et les Théories dramatiques de Voltaire*, 1896, — E. Champion, *Voltaire, études critiques*, 1897. — Duc de Broglie, *Voltaire avant et après la guerre de Sept Ans*, 1898. — P. Carles, *Voltaire et J.-J. Rousseau*, 1898. — E. Bouvy, *Voltaire et l'Italie*, 1898. — Crouslé, *la Vie et les Œuvres de Voltaire*, 1899, 2 vol. — Olivier, *Voltaire et les Comédiens interprètes de son théâtre*, 1900. — F. Hémon, *Cours de littérature*, tome VI, 1900. — Calmettes, *Choiseul et Voltaire*, 1902. — A. Bourgeois, *Voltaire et Adrienne Le Couvreur*, 1902. — L. Robert, *Voltaire et l'Intolérance religieuse*, 1904. — A. Gazier, *Voltaire et l'abbé de Prades*, 1904. — G. Lanson, *Voltaire*, 1906. — Charbonnaud, *les Idées économiques de Voltaire*, 1907. — Pellissier, *Voltaire philosophe*, 1908. — H. Sée, *les Idées politiques de Voltaire*, 1908, — Guy Chardonchamp, *la Famille de Voltaire*, 1911. — F. Caussy, *Voltaire seigneur du village*, 1912 ; *Inventaire des Manuscrits de la bibliothèque de Voltaire*, conservée à la bibliothèque impériale publique de Saint-Pétersbourg, 1913.

ICONOGRAPHIE

Portrait peint par N. de Largillière (1718), gravé par A. Tardieu, Dumantort, Jeannin ; — par La Tour (1731), gravé par Fiquet en 1762, Langlois en 1784, Dumantort, Baléchon ; — par La Tour (1736), gravé par L. Petit en 1818 ; — par Lenoir (1764) ; — par Boufflers (1764), dessiné par P. Dauzel, gravé par A. Rein ; — par Barat (1775), gravé par Henriquez en 1778.

Dessin de Vivant-Denon (1775) ; — Voltaire peint d'après nature à Ferney par Huber ; — dessin d'Huber en 1790.

Médaille par G. Waechter en 1770 ; — par Wagnière en 1778.

Statue par Pigalle (Voltaire est représenté presque entièrement nu), à la bibliothèque de l'Institut ; — par Houdon (Voltaire est assis dans un fauteuil) en 1781, au foyer de la Comédie française ; — par Espercieux (1814) ; — par Caillé (1885), au quai Malaquais ; — par Emile Lambert, dans la cour de la mairie du IXe arrondissement, Paris.

Note de l'Editeur. — Le texte des ouvrages de Voltaire est établi par l'édition de Kehl ; cette édition, faite d'après l'édition encadrée de 1775, dont 31 volumes sur 40 ont été corrigés en entier de la main de Voltaire, est la base de l'édition Beuchot et de l'édition Moland. Nous avons suivi généralement le texte de cette dernière et nous avons indiqué en note les variantes principales.

LE MONDE COMME IL VA

Vision de Babouc

LE MONDE COMME IL VA

Vision de Babouc

(1746)

PARMI les génies qui président aux empires du monde, Ituriel tient un des premiers rangs, et il a le département de la haute Asie. Il descendit un matin dans la demeure du Scythe Babouc, sur les rivages de l'Oxus[1], et lui dit : « Babouc, les folies et les excès des Perses ont attiré notre colère : il s'est tenu hier une assemblée des génies de la haute Asie pour savoir si on châtierait Persépolis[2], ou si on la détruirait. Va dans cette ville, examine tout ; tu reviendras m'en rendre un compte fidèle, et je me déterminerai sur ton rapport à corriger la ville, ou a l'exterminer. — Mais, Seigneur, dit Babouc, je n'ai jamais été en Perse ; je n'y connais personne. — Tant mieux, dit l'ange, tu ne seras point partial ; tu as reçu du ciel le discernement[3], et j'y ajoute le don d'inspirer la confiance ; marche, regarde, écoute, observe, et ne crains rien ; tu seras partout bien reçu. »

Babouc monta sur son chameau, et partit avec ses serviteurs. Au bout de quelques journées, il rencontra vers les plaines de Sennaar[4] l'armée persane, qui allait combattre l'armée indienne.

(1) C'est l'Amou-Daria, qui se jette dans la mer d'Aral.
(2) En parlant de Persépolis, Voltaire va peindre Paris.
(3) *Variante.* L'édition de 1750 porte de plus ces mots. « C'est un assez beau present. »
(4) C'est la plaine de Babylone, où les Hébreux plaçaient la tour de Babel.

Il s'adressa d'abord à un soldat qu'il trouva écarté. Il lui parla, et lui demanda quel était le sujet de la guerre. « Par tous les dieux, dit le soldat, je n'en sais rien ; ce n'est pas mon affaire ; mon métier est de tuer et d'être tué pour gagner ma vie ; il m'importe qui je serve. Je pourrais bien même dès demain passer dans le camp des Indiens ; car on dit qu'ils donnent près d'une demi-drachme de cuivre par jour à leurs soldats de plus que nous n'en avons dans ce maudit service de Perse. Si vous voulez savoir pourquoi on se bat, parlez à mon capitaine. »

Babouc, ayant fait un petit présent au soldat, entra dans le camp.

Il fit bientôt connaissance avec le capitaine et lui demanda le sujet de la guerre. « Comment voulez-vous que je le sache ? dit le capitaine, et que m'importe ce beau sujet ? J'habite à deux cents lieues de Persépolis ; j'entends dire que la guerre est déclarée ; j'abandonne aussitôt ma famille, et je vais chercher, selon notre coutume, la fortune ou la mort, attendu que je n'ai rien à faire. — Mais vos camarades, dit Babouc, ne sont-ils pas un peu plus instruits que vous ? — Non, dit l'officier ; il n'y a guère que nos principaux satrapes qui savent bien précisément pourquoi on s'égorge. »

Babouc étonné s'introduisit chez les généraux ; il entra dans leur familiarité. L'un d'eux lui dit enfin : « La cause de cette guerre, qui désole depuis vingt ans l'Asie, vient originairement d'une querelle entre un eunuque d'une femme du grand roi de Perse, et un commis du bureau du grand roi des Indes. Il s'agissait d'un droit qui revenait à peu près à la trentième partie d'une darique[1]. Le premier ministre des Indes et le nôtre soutinrent dignement les droits de leurs maîtres. La querelle s'échauffa. On mit de part et d'autre en campagne une armée d'un million de soldats. Il faut recruter cette armée tous les ans de plus de quatre cent mille hommes. Les meurtres, les incendies, les ruines, les dévastations se multiplient, l'univers souffre, et l'acharnement continue. Notre premier ministre et celui des Indes protestent souvent qu'ils n'agissent que pour le bonheur du genre humain ;

(1) La valeur d'une darique est d'environ vingt-quatre francs.

et, à chaque protestation, il y a toujours quelques villes détruites et quelque province ravagée. »

Le lendemain, sur un bruit qui se répandait que la paix allait être conclue, le général persan et le général indien s'empressèrent de donner bataille ; elle fut sanglante. Babouc en vit toutes les fautes et toutes les abominations ; il fut témoin des manœuvres des principaux satrapes, qui firent ce qu'ils purent pour faire battre leur chef. Il vit des officiers tués par leurs propres troupes ; il vit des soldats qui achevaient d'égorger leurs camarades expirants, pour leur arracher quelques lambeaux sanglants, déchirés et couverts de fange. Il entra dans les hôpitaux où l'on transportait les blessés, dont la plupart expiraient par la négligence inhumaine de ceux mêmes que le roi de Perse payait chèrement pour les secourir. « Sont-ce là des hommes, s'écria Babouc, ou des bêtes féroces ? Ah ! je vois bien que Persépolis sera détruite. »

Occupé de cette pensée, il passa dans le camp des Indiens ; il y fut aussi bien reçu que dans celui des Perses, selon ce qui lui avait été prédit, mais il y vit tous les mêmes excès qui l'avaient saisi d'horreur. « Oh, oh ! dit-il en lui-même, si l'ange Ituriel veut exterminer les Persans, il faut donc que l'ange des Indes détruise aussi les Indiens. » S'étant ensuite informé plus en détail de ce qui s'était passé dans l'une et l'autre armée, il apprit des actions de générosité, de grandeur d'âme, d'humanité, qui l'étonnèrent et le ravirent. « Inexplicables humains, s'écria-t-il, comment pouvez-vous réunir tant de bassesse et de grandeur, tant de vertus et de crimes ? »

Cependant la paix fut déclarée. Les chefs des deux armées, dont aucun n'avait remporté la victoire, mais qui, pour leur seul intérêt, avaient fait verser le sang de tant d'hommes, leurs semblables, allèrent briguer dans leurs cours des récompenses. On célébra la paix dans des écrits publics, qui n'annonçaient que le retour de la vertu et de la félicité sur la terre. Dieu soit loué ! dit Babouc ; Persépolis sera le séjour de l'innocence épurée ; elle ne sera point détruite, comme le voulaient ces vilains génies : courons sans tarder dans cette capitale de l'Asie. »

II

IL arriva dans cette ville immense par l'ancienne entrée, qui était toute barbare, et dont la rusticité dégoûtante offensait les yeux [1]. Toute cette partie de la ville se ressentait du temps où elle avait été bâtie ; car, malgré l'opiniâtreté des hommes à louer l'antique aux dépens du moderne, il faut avouer qu'en tout genre les premiers essais sont toujours grossiers.

Babouc se mêla dans la foule d'un peuple composé de ce qu'il y avait de plus sale et de plus laid dans les deux sexes. Cette foule se précipitait d'un air hébété dans un enclos vaste et sombre. Au bourdonnement continuel, au mouvement qu'il remarqua, à l'argent que quelques personnes donnaient à d'autres pour avoir droit de s'asseoir, il crut être dans un marché où l'on vendait des chaises de paille ; mais bientôt, voyant que plusieurs femmes se mettaient à genoux, en faisant semblant de regarder fixement devant elles, et en regardant les hommes de côté, il s'aperçut qu'il était dans un temple. Des voix aigres, rauques, sauvages, discordantes, faisaient retentir la voûte de sons mal articulés, qui faisaient le même effet que les voix des onagres quand elles répondent, dans les plaines des Pictaves [2], au cornet à bouquin [3] qui les appelle. Il se bouchait les oreilles ; mais il fut près de se boucher encore les yeux et le nez, quand il vit entrer dans ce temple des ouvriers avec des pinces et des pelles. Ils remuèrent une large pierre, et jetèrent à droite et à gauche une terre dont s'exhalait une odeur empestée ; ensuite on vint poser un mort dans cette ouverture, et on remit la pierre par-dessus. « Quoi ! s'écria Babouc, ces peuples enterrent leurs morts dans les mêmes lieux où ils adorent la Divinité ! Quoi ! leurs temples sont pavés de cadavres ! Je ne m'étonne plus de ces maladies pestilentielles qui désolent souvent Persépolis. La pourriture des morts, et celle de tant de vivants rassemblés et pressés dans le même lieu, est capable d'empoisonner le globe terrestre. Ah ! la

---

(1) C'est l'entrée du faubourg Saint-Marceau.

(2) Les onagres sont les ânes ; les Pictaves, les Poitevins.

(3) Trompe recourbée faite avec une corne de *bouc*.

vilaine ville que Persépolis ! Apparemment que les anges veulent la détruire pour en rebâtir une plus belle, et la peupler d'habitants moins malpropres, et qui chantent mieux. La Providence peut avoir ses raisons ; laissons-la faire. »

III

CEPENDANT le soleil approchait du haut de sa carrière. Babouc devait aller dîner à l'autre bout de la ville, chez une dame pour laquelle son mari, officier de l'armée, lui avait donné des lettres. Il fit d'abord plusieurs tours dans Persépolis ; il vit d'autres temples mieux bâtis et mieux ornés, remplis d'un peuple poli, et retentissant d'une musique harmonieuse ; il remarqua des fontaines publiques, lesquelles, quoique mal placées[1], frappaient les yeux par leur beauté ; des places où semblaient respirer en bronze les meilleurs rois qui avaient gouverné la Perse ; d'autres places où il entendait le peuple s'écrier : « Quand verrons-nous ici le maître que nous chérissons ? » Il admira les ponts magnifiques élevés sur le fleuve, les quais superbes et commodes, les palais bâtis à droite et à gauche, une maison immense[2], où des milliers de vieux soldats, blessés et vainqueurs, rendaient chaque jour grâces au Dieu des armées. Il entra enfin chez la dame, qui l'attendait à dîner avec une compagnie d'honnêtes gens. La maison était propre et ornée, le repas délicieux, la dame jeune, belle, spirituelle, engageante, la compagnie digne d'elle ; et Babouc disait en lui-même à tout moment : « L'ange Ituriel se moque du monde de vouloir détruire une ville si charmante. »

IV

CEPENDANT il s'aperçut que la dame, qui avait commencé par lui demander tendrement des nouvelles de son mari, parlait plus tendrement encore, sur la fin du repas, à un jeune mage. Il vit un magistrat qui, en présence de sa femme, pressait avec vi-

(1) Il s'agit de la fontaine de la rue de Grenelle, et de la fontaine des Innocents, au coin de la rue Saint-Denis.
(2) L'hôtel des Invalides.

vacité une veuve ; et cette veuve indulgente[1] avait une main passée autour du cou du magistrat, tandis qu'elle tendait l'autre à un jeune citoyen très beau et très modeste. La femme du magistrat se leva de table la première, pour aller entretenir dans un cabinet voisin son directeur qui arrivait trop tard, et qu'on avait attendu à dîner ; et le directeur, homme éloquent, lui parla dans ce cabinet avec tant de véhémence et d'onction que la dame avait, quand elle revint, les yeux humides, les joues enflammées, la démarche mal assurée, la parole tremblante.

Alors Babouc commença à craindre que le génie Ituriel n'eût raison. Le talent qu'il avait d'attirer la confiance le mit dès le jour même dans les secrets de la dame : elle lui confia son goût pour le jeune mage, l'assura que dans toutes les maisons de Persépolis il trouverait l'équivalent de ce qu'il avait vu dans la sienne. Babouc conclut qu'une telle société ne pouvait subsister ; que la jalousie, la discorde, la vengeance, devaient désoler toutes les maisons ; que les larmes et le sang devaient couler tous les jours ; que certainement les maris tueraient les galants de leurs femmes, ou en seraient tués ; et qu'enfin Ituriel ferait fort bien de détruire tout d'un coup une ville abandonnée à de continuels désordres.

V

IL était plongé dans ces idées funestes, quand il se présenta à la porte un homme grave, en manteau noir, qui demanda humblement à parler au jeune magistrat. Celui-ci, sans se lever, sans le regarder, lui donna fièrement, et d'un air distrait, quelques papiers, et le congédia. Babouc demanda quel était cet homme. La maîtresse de la maison lui dit tout bas : « C'est un des meilleurs avocats de la ville ; il y a cinquante ans qu'il étudie les lois. Monsieur, qui n'a que vingt-cinq ans, et qui est satrape de loi[2] depuis deux jours, lui donne à faire l'extrait d'un procès qu'il

---

(1) *Variante.* Edition de 1750 : « ..... cette veuve indulgente lorgnait vivement le magistrat tandis qu'elle tendait la main à un jeune citoyen.....»

(2) C'est-à-dire conseiller au parlement.

doit juger demain, et qu'il n'a pas encore examiné. — Ce jeune étourdi fait sagement, dit Babouc, de demander conseil à un vieillard ; mais pourquoi n'est-ce pas ce vieillard qui est juge ? — Vous vous moquez, lui dit-on ; jamais ceux qui ont vieilli dans les emplois laborieux et subalternes ne parviennent aux dignités. Ce jeune homme a une grande charge, parce que son père est riche, et qu'ici le droit de rendre la justice s'achète comme une métairie. — O mœurs ! ô malheureuse ville ! s'écria Babouc ; voilà le comble du désordre ; sans doute ceux qui ont acheté le droit de juger vendent leurs jugements : je ne vois ici que des abîmes d'iniquité. »

Comme il marquait ainsi sa douleur et sa surprise, un jeune guerrier qui était revenu ce jour même de l'armée lui dit : « Pourquoi ne voulez-vous pas qu'on achète les emplois de la robe ? j'ai bien acheté, moi, le droit d'affronter la mort à la tête de deux mille hommes que je commande ; il m'en a coûté quarante mille dariques d'or cette année, pour coucher sur la terre trente nuits de suite en habit rouge, et pour recevoir deux bons coups de flèche dont je me sens encore. Si je me ruine pour servir l'empereur persan que je n'ai jamais vu, M. le satrape de robe peut bien payer quelque chose pour avoir le plaisir de donner audience à des plaideurs. » Babouc indigné ne put s'empêcher de condamner dans son cœur un pays où l'on mettait à l'encan les dignités de la paix et de la guerre ; il conclut précipitamment que l'on y devait ignorer absolument la guerre et les lois, et que, quand même Ituriel n'exterminerait pas ces peuples, ils périraient par leur détestable administration.

Sa mauvaise opinion augmenta encore à l'arrivée d'un gros homme, qui, ayant salué très familièrement toute la compagnie, s'approcha du jeune officier, et lui dit : « Je ne peux vous prêter que cinquante mille dariques d'or ; car, en vérité, les douanes de l'empire ne m'en ont rapporté que trois cent mille cette année. » Babouc s'informa quel était cet homme qui se plaignait de gagner si peu ; il apprit qu'il y avait dans Persépolis quarante rois plébéiens[1] qui tenaient à bail l'empire de Perse, et qui en rendaient quelque chose au monarque.

---

(1) Les fermiers généraux qui levaient l'impôt sous l'ancien régime.

VI

APRÈS dîner, il alla dans un des plus superbes temples de la ville ; il s'assit au milieu d'une troupe de femmes et d'hommes qui étaient venus là pour passer le temps. Un mage parut dans une machine élevée, qui parla longtemps du vice et de la vertu. Ce mage divisa en plusieurs parties ce qui n'avait pas besoin d'être divisé ; il prouva méthodiquement tout ce qui était clair ; il enseigna tout ce qu'on savait. Il se passionna froidement, et sortit suant et hors d'haleine. Toute l'assemblée alors se réveilla, et crut avoir assisté à une instruction. Babouc dit : « Voilà un homme qui a fait de son mieux pour ennuyer deux ou trois cents de ses concitoyens ; mais son intention était bonne : il n'y a pas là de quoi détruire Persépolis. »

Au sortir de cette assemblée, on le mena voir une fête publique qu'on donnait tous les jours de l'année ; c'était dans une espèce de basilique, au fond de laquelle on voyait un palais. Les plus belles citoyennes de Persépolis, les plus considérables satrapes rangés avec ordre formaient un spectacle si beau que Babouc crut d'abord que c'était là toute la fête. Deux ou trois personnes, qui paraissaient des rois et des reines, parurent bientôt dans le vestibule de ce palais ; leur langage était très différent de celui du peuple ; il était mesuré, harmonieux et sublime. Personne ne dormait, on écoutait dans un profond silence, qui n'était interrompu que par les témoignages de la sensibilité et de l'admiration publique. Le devoir des rois, l'amour de la vertu, les dangers des passions étaient exprimés par des traits si vifs et si touchants que Babouc versa des larmes. Il ne douta pas que ces héros et ces héroïnes, ces rois et ces reines qu'il venait d'entendre, ne fussent les prédicateurs de l'empire. Il se proposa même d'engager Ituriel à les venir entendre, bien sûr qu'un tel spectacle le réconcilierait pour jamais avec la ville.

Dès que cette fête fut finie, il voulut voir la principale reine qui avait débité dans ce beau palais une morale si noble et si pure ; il se fit introduire chez Sa Majesté ; on le mena par un petit escalier, au second étage, dans un appartement mal meublé, où il trouva une femme mal vêtue, qui lui dit d'un air noble et

pathétique : « Ce métier-ci ne me donne pas de quoi vivre ; un des princes que vous avez vus m'a fait un enfant ; j'accoucherai bientôt ; je manque d'argent, et sans argent on n'accouche point. » Babouc lui donna cent dariques d'or, en disant : « S'il n'y avait que ce mal-là dans la ville, Ituriel aurait tort de tant se fâcher. »

De là il alla passer sa soirée chez des marchands de magnificences inutiles. Un homme intelligent, avec lequel il avait fait connaissance, l'y mena ; il acheta ce qui lui plut, et on le lui vendit avec politesse beaucoup plus qu'il ne valait. Son ami, de retour chez lui, lui fit voir combien on le trompait. Babouc mit sur ses tablettes le nom du marchand, pour le faire distinguer par Ituriel au jour de la punition de la ville. Comme il écrivait, on frappa à sa porte ; c'était le marchand lui-même qui venait lui rapporter sa bourse que Babouc avait laissée par mégarde sur son comptoir. « Comment se fait-il, s'écria Babouc, que vous soyez si fidèle et si généreux, après n'avoir pas eu honte de me vendre des colifichets quatre fois au-dessus de leur valeur ? — Il n'y a aucun négociant un peu connu dans cette ville, lui répondit le marchand, qui ne fût venu vous rapporter votre bourse ; mais on vous a trompé quand on vous a dit que je vous avais vendu ce que vous avez pris chez moi quatre fois plus qu'il ne vaut ; je vous l'ai vendu dix fois davantage : et cela est si vrai que, si dans un mois vous voulez le revendre, vous n'en aurez pas même ce dixième. Mais rien n'est plus juste ; c'est la fantaisie passagère des hommes qui met le prix à ces choses frivoles ; c'est cette fantaisie qui fait vivre cent ouvriers que j'emploie ; c'est elle qui me donne une belle maison, un char commode, des chevaux ; c'est elle qui excite l'industrie, qui entretient le goût, la circulation et l'abondance. Je vends aux nations voisines les mêmes bagatelles plus chèrement qu'à vous, et par là je suis utile à l'empire. »

Babouc, après avoir un peu rêvé, le raya de ses tablettes [car enfin, disait-il, les arts du luxe ne sont en grand nombre dans un empire que quand tous les arts nécessaires sont exercés, et que la nation est nombreuse et opulente. Ituriel me paraît un peu sévère [1].]

---

(1) *Variante.* Ces dernières lignes entre crochets sont ajoutées dans l'édition de 1750.

VII

BABOUC, fort incertain sur ce qu'il devait penser de Persépolis, résolut de voir les mages et les lettrés ; car les uns étudient la sagesse, et les autres la religion ; et il se flatta que ceux-là obtiendraient grâce pour le reste du peuple. Dès le lendemain matin il se transporta dans un collège de mages. L'archimandrite lui avoua qu'il avait cent mille écus de rente pour avoir fait vœu de pauvreté, et qu'il exerçait un empire assez étendu en vertu de son vœu d'humilité ; après quoi il laissa Babouc entre les mains d'un petit frère qui lui fit les honneurs.

Tandis que ce frère lui montrait les magnificences de cette maison de pénitence, un bruit se répandit qu'il était venu pour réformer toutes ces maisons. Aussitôt il reçut des mémoires de chacune d'elles ; et les mémoires disaient tous en substance : « Conservez-nous, et détruisez toutes les autres. » A entendre leurs apologies, ces sociétés étaient toutes nécessaires ; à entendre leurs accusations réciproques, elles méritaient toutes d'être anéanties. Il admirait comme il n'y avait aucune d'elles qui, pour édifier l'univers, ne voulût en avoir l'empire. Alors il se présenta un petit homme qui était un demi-mage [1], et qui lui dit : « Je vois bien que l'œuvre va s'accomplir ; car Zerdust [2] est revenu sur la terre ; les petites filles prophétisent, en se faisant donner des coups de pincettes par devant et le fouet par derrière [3]. Il est évident que le monde va finir : ne pourriez-vous point, avant cette belle époque, nous protéger contre le grand lama ? — Quel galimatias ! dit Babouc ; contre le grand lama ? contre ce pontife-roi qui réside au Thibet ? — Oui, dit le petit demi-mage avec un air opiniâtre, contre lui-même. — Vous lui faites donc la guerre, vous avez donc des armées ? dit Babouc. — Non, dit l'autre,

---

(1) Voltaire veut dire : un janséniste.

(2) Zerdust, nom persan de Zoroastre, l'antique réformateur de la religion perse.

(3) *Variante*. Le texte de toutes les éditions sauf celle de 1750 est le suivant : « ... le fouet par derrière. Ainsi nous vous demandons votre protection contre le grand lama. — Comment, dit Babouc, contre ce pontife roi qui réside au Thibet ? — Contre lui-même. — Vous lui faites donc la guerre, et vous levez contre lui des armées ? — Non, mais il dit que l'homme est libre, et nous n'en croyons rien ; nous écrivons contre lui de petits livres qu'il ne lit pas, à peine a-t-il entendu... »

mais nous avons écrit contre lui trois ou quatre mille gros livres qu'on ne lit point, et autant de brochures, que nous faisons lire par des femmes : à peine a-t-il entendu parler de nous, il nous a seulement fait condamner, comme un maître ordonne qu'on échenille les arbres de ses jardins. » Babouc frémit de la folie de ces hommes qui faisaient profession de sagesse, des intrigues de ceux qui avaient renoncé au monde, de l'ambition et de la convoitise orgueilleuse de ceux qui enseignaient l'humilité et le désintéressement ; il conclut qu'Ituriel avait de bonnes raisons pour détruire toute cette engeance.

VIII

RETIRÉ chez lui, il envoya chercher des livres nouveaux pour adoucir son chagrin, et il pria quelques lettrés à dîner pour se réjouir. Il en vint deux fois plus qu'il n'en avait demandé, comme les guêpes que le miel attire. Ces parasites se pressaient de manger et de parler ; ils louaient deux sortes de personnes, les morts et eux-mêmes, et jamais leurs contemporains, excepté le maître de la maison. Si quelqu'un disait un bon mot, les autres baissaient les yeux et se mordaient les lèvres de douleur de ne l'avoir pas dit. Ils avaient moins de dissimulation que les mages, parce qu'ils n'avaient pas de si grands objets d'ambition. Chacun d'eux briguait une place de valet et une réputation de grand homme ; ils se disaient en face des choses insultantes, qu'ils croyaient des traits d'esprit [1]. Ils avaient eu quelque connaissance de la mission de Babouc. L'un d'eux le pria tout bas d'exterminer un auteur qui ne l'avait pas assez loué il y avait cinq ans ; un autre demanda la perte d'un citoyen qui n'avait jamais ri à ses comédies ; un troisième demanda l'extinction de l'Académie, parce qu'il n'avait jamais pu parvenir à y être admis. Le repas fini, chacun d'eux s'en alla seul, car il n'y avait pas dans toute la troupe deux hommes qui pussent se souffrir, ni même se parler ailleurs que chez les riches qui les invitaient à leur table.

---

(1) *Variante.* Les deux phrases suivantes manquent dans les éditions de 1748 et de 1750 ; elles ont été ajoutées en 1756.

Babouc jugea qu'il n'y aurait pas grand mal quand cette vermine périrait dans la destruction générale.

IX

DÈS qu'il se fut défait d'eux, il se mit à lire quelques livres nouveaux. Il y reconnut l'esprit de ses convives. Il vit surtout avec indignation ces gazettes de la médisance, ces archives du mauvais goût, que l'envie, la bassesse et la faim ont dictées ; ces lâches satires où l'on ménage le vautour, et où l'on déchire la colombe ; ces romans dénués d'imagination où l'on voit tant de portraits de femmes que l'auteur ne connaît pas.

Il jeta au feu tous ces détestables écrits, et sortit pour aller le soir à la promenade. On le présenta à un vieux lettré qui n'était point venu grossir le nombre de ses parasites. Ce lettré fuyait toujours la foule, connaissait les hommes, en faisait usage, et se communiquait avec discrétion. Babouc lui parla avec douleur de ce qu'il avait lu et de ce qu'il avait vu.

« Vous avez lu des choses bien méprisables, lui dit le sage lettré ; mais dans tous les temps, dans tous les pays et dans tous les genres, le mauvais fourmille et le bon est rare. Vous avez reçu chez vous le rebut de la pédanterie, parce que, dans toutes les professions, ce qu'il y a de plus indigne de paraître est toujours ce qui se présente avec le plus d'impudence. Les véritables sages vivent entre eux retirés et tranquilles ; il y a encore parmi nous des hommes et des livres dignes de votre attention. Dans le temps qu'il parlait ainsi, un autre lettré les joignit ; leurs discours furent si agréables et si instructifs, si élevés au-dessus des préjugés et si conformes à la vertu que Babouc avoua n'avoir jamais rien entendu de pareil. « Voilà des hommes, disait-il tout bas, à qui l'ange Ituriel n'osera toucher, ou il sera bien impitoyable. »

Raccommodé avec les lettrés, il était toujours en colère contre le reste de la nation. « Vous êtes étranger, lui dit l'homme judicieux qui lui parlait ; les abus se présentent à vos yeux en foule, et le bien qui est caché, et qui résulte quelquefois de ces

abus mêmes, vous échappe[1]. » Alors il apprit que parmi les lettrés il y en avait quelques-uns qui n'étaient pas envieux, et que parmi les mages même il y en avait de vertueux. Il conçut à la fin que ces grands corps, qui semblaient en se choquant préparer leurs communes ruines, étaient au fond des institutions salutaires ; que chaque société de mages était un frein à ses rivales ; que si ces émules différaient dans quelques opinions, ils enseignaient tous la même morale, qu'ils instruisaient le peuple, et qu'ils vivaient soumis aux lois ; semblables aux précepteurs qui veillent sur le fils de la maison tandis que le maître veille sur eux-mêmes. Il en pratiqua plusieurs, et vit des âmes célestes. Il apprit même que parmi les fous qui prétendaient faire la guerre au grand lama, il y avait eu de très grands hommes. Il soupçonna enfin qu'il pourrait bien en être des mœurs de Persépolis comme des édifices, dont les uns lui avaient paru dignes de pitié, et les autres l'avaient ravi en admiration.

X

IL dit à son lettré : « Je conçois très bien que ces mages, que j'avais cru si dangereux, sont en effet très utiles, surtout quand un gouvernement sage les empêche de se rendre trop nécessaires ; mais vous m'avouerez au moins que vos jeunes magistrats, qui achètent une charge de juge dès qu'ils ont appris à monter à cheval, doivent étaler dans les tribunaux tout ce que l'impertinence a de plus ridicule, et tout ce que l'iniquité a de plus pervers ; il vaudrait mieux sans doute donner ces places gratuitement à ces vieux jurisconsultes qui ont passé toute leur vie à peser le pour et le contre. »

Le lettré lui répliqua : « Vous avez vu notre armée avant

---

(1) *Variante.* Éditions de 1748 et de 1750 : « ...échappe. Alors ils le menèrent chez le principal mage qu'on appelait le surveillant. Babouc vit dans ce mage un homme digne d'être à la tête des justes ; il sut qu'il y en avait beaucoup qui lui ressemblaient. Il conçut même que ces grand corps... »

Le surveillant dont parle Voltaire désigne l'évêque. C'est le sens du mot grec *episcopos*, origine du mot évêque.

d'arriver à Persépolis ; vous savez que nos jeunes officiers se battent très bien, quoiqu'ils aient acheté leurs charges : peut-être verrez-vous que nos jeunes magistrats ne jugent pas mal, quoiqu'ils aient payé pour juger. »

Il le mena le lendemain au grand tribunal, où l'on devait rendre un arrêt important. La cause était connue de tout le monde. Tous ces vieux avocats qui en parlaient étaient flottants dans leurs opinions ; ils alléguaient cent lois, dont aucune n'était applicable au fond de la question ; ils regardaient l'affaire par cent côtés, dont aucun n'était dans son vrai jour : les juges décidèrent plus vite que les avocats ne doutèrent. Leur jugement fut presque unanime ; ils jugèrent bien, parce qu'ils suivaient les lumières de la raison ; et les autres avaient opiné mal, parce qu'ils n'avaient consulté que leurs livres.

Babouc conclut qu'il y avait souvent de très bonnes choses dans les abus. Il vit dès le jour même que les richesses des financiers, qui l'avaient tant révolté, pouvaient produire un effet excellent, car l'empereur ayant eu besoin d'argent, il trouva en une heure, par leur moyen, ce qu'il n'aurait pas eu en six mois par les voies ordinaires ; il vit que ces gros nuages, enflés de la rosée de la terre, lui rendaient en pluie ce qu'ils en recevaient. D'ailleurs les enfants de ces hommes nouveaux, souvent mieux élevés que ceux des familles plus anciennes, valaient quelquefois beaucoup mieux ; car rien n'empêche qu'on ne soit un bon juge, un brave guerrier, un homme d'Etat habile, quand on a eu un père bon calculateur.

XI

INSENSIBLEMENT Babouc faisait grâce à l'avidité du financier, qui n'est pas au fond plus avide que les autres hommes, et qui est nécessaire. Il excusait la folie de se ruiner pour juger et pour se battre, folie qui produit de grands magistrats et des héros. Il pardonnait à l'envie des lettrés, parmi lesquels il se trouvait des hommes qui éclairaient le monde ; il se réconciliait avec les mages ambitieux et intrigants, chez lesquels il y avait plus de grandes vertus que de petits vices ; mais il lui

restait bien des griefs, et surtout les galanteries des dames ; et les désolations qui en devaient être la suite le remplissaient d'inquiétude et d'effroi.

Comme il voulait pénétrer dans toutes les conditions humaines, il se fit mener chez un ministre ; mais il tremblait toujours en chemin que quelque femme ne fût assassinée en sa présence par son mari. Arrivé chez l'homme d'Etat, il resta deux heures dans l'antichambre sans être annoncé, et deux heures encore après l'avoir été. Il se promettait bien dans cet intervalle de recommander à l'ange Ituriel et le ministre et ses insolents huissiers. L'antichambre était remplie de dames de tout étage, de mages de toutes couleurs, de juges, de marchands, d'officiers, de pédants ; tous se plaignaient du ministre. L'avare et l'usurier disaient : « Sans doute, cet homme-là pille les provinces ; » le capricieux lui reprochait d'être bizarre ; le voluptueux disait : « Il ne songe qu'à ses plaisirs ; » l'intrigant se flattait de le voir bientôt perdu par cabale ; les femmes espéraient qu'on leur donnerait bientôt un ministre plus jeune.

Babouc entendait leurs discours ; il ne put s'empêcher de dire : « Voilà un homme bien heureux, il a tous ses ennemis dans son antichambre ; il écrase de son pouvoir ceux qui l'envient ; il voit à ses pieds ceux qui le détestent. » Il entra enfin ; il vit un petit vieillard courbé sous le poids des années et des affaires, mais encore vif et plein d'esprit [1].

Babouc lui plut, et il parut à Babouc un homme estimable. La conversation devint intéressante. Le ministre lui avoua qu'il était un homme très malheureux, qu'il passait pour riche, et qu'il était pauvre ; qu'on le croyait tout-puissant, et qu'il était toujours contredit ; qu'il n'avait guère obligé que des ingrats, et que dans un travail continuel de quarante années il avait eu à peine un moment de consolation. Babouc en fut touché et pensa que, si cet homme avait fait des fautes, et si l'ange Ituriel voulait le punir, il ne fallait pas l'exterminer, mais seulement lui laisser sa place.

---

(1) C'est le cardinal Fleury, dont Voltaire a fait plus d'une fois l'éloge.

XII

TANDIS qu'il parlait au ministre, entre brusquement la belle dame chez qui Babouc avait dîné ; on voyait dans ses yeux et sur son front les symptômes de la douleur et de la colère. Elle éclata en reproches contre l'homme d'Etat, elle versa des larmes ; elle se plaignit avec amertume de ce qu'on avait refusé à son mari une place où sa naissance lui permettait d'aspirer, et que ses services et ses blessures méritaient ; elle s'exprima avec tant de force, elle mit tant de grâce dans ses plaintes, elle détruisit les objections avec tant d'adresse, elle fit valoir les raisons avec tant d'éloquence qu'elle ne sortit point de la chambre sans avoir fait la fortune de son mari.

Babouc lui donna la main : « Est-il possible, madame, lui dit-il, que vous vous soyez donné toute cette peine pour un homme que vous n'aimez point, et dont vous avez tout à craindre ? — Un homme que je n'aime point ! s'écria-t-elle : sachez que mon mari est le meilleur ami que j'aie au monde, qu'il n'y a rien que je ne lui sacrifie, hors mon amant ; et qu'il ferait tout pour moi, hors de quitter sa maîtresse. Je veux vous la faire connaître ; c'est une femme charmante, pleine d'esprit, et du meilleur caractère du monde ; nous soupons ensemble ce soir avec mon mari et mon petit mage ; venez partager notre joie. »

La dame mena Babouc chez elle. Le mari, qui était enfin arrivé plongé dans la douleur, revit sa femme avec des transports d'allégresse et de reconnaissance : il embrassait tour à tour sa femme, sa maîtresse, le petit mage et Babouc. L'union, la gaieté l'esprit et les grâces, furent l'âme de ce repas. « Apprenez, lui dit la belle dame chez laquelle il soupait, que celles qu'on appelle quelquefois malhonnêtes femmes ont presque toujours le mérite d'un très honnête homme, et pour vous en convaincre, venez demain dîner avec moi chez la belle Téone [1]. Il y a quelques vieilles vestales qui la déchirent ; mais elle fait plus de bien qu'elles toutes ensemble. Elle ne commettrait pas une légère injustice pour le plus grand intérêt ; elle ne donne à son

(1) Voltaire veut probablement désigner ici la marquise de Pompadour.

amant que des conseils généreux, elle n'est occupée que de sa gloire : il rougirait devant elle, s'il avait laissé échapper une occasion de faire du bien ; car rien n'encourage plus aux actions vertueuses que d'avoir pour témoin et pour juge de sa conduite une maîtresse dont on veut mériter l'estime. »

Babouc ne manqua pas au rendez-vous. Il vit une maison où régnaient tous les plaisirs. Téone régnait sur eux ; elle savait parler à chacun son langage. Son esprit naturel mettait à son aise celui des autres ; elle plaisait sans presque le vouloir ; elle était aussi aimable que bienfaisante ; et, ce qui augmentait le prix de toutes ses bonnes qualités, elle était belle.

Babouc, tout Scythe et tout envoyé qu'il était d'un génie, s'aperçut que, s'il restait encore à Persépolis, il oublierait Ituriel pour Téone. Il s'affectionnait à la ville, dont le peuple était poli, doux et bienfaisant, quoique léger, médisant et plein de vanité. Il craignait que Persépolis ne fût condamnée ; il craignait même le compte qu'il allait rendre.

Voici comme il s'y prit pour rendre ce compte. Il fit faire par le meilleur fondeur de la ville une petite statue composée de tous les métaux, des terres et des pierres les plus précieuses et les plus viles ; il la porta à Ituriel : « Casserez-vous, dit-il, cette jolie statue, parce que tout n'y est pas or et diamants ? » Ituriel entendit à demi-mot ; il résolut de ne pas même songer à corriger Persépolis, et de laisser aller *le monde comme il va* : « car, dit-il, *si tout n'est pas bien, tout est passable* [1]. » On laissa donc subsister Persépolis, et Babouc fut bien loin de se plaindre, comme Jonas, qui se fâcha de ce qu'on ne détruisait pas Ninive[2]. Mais quand on a été trois jours dans le ventre d'une baleine, on n'est pas de si bonne humeur que quand on a été à l'Opéra, à la comédie, et qu'on a soupé en bonne compagnie.

(1) *Variante.* Les phrases suivantes manquent dans l'édition de 1748 et dans celle de 1750.

(2) Après être sorti du ventre de la baleine, Jonas se rendit à Ninive, sur l'ordre de Dieu, afin d'annoncer aux habitants la ruine prochaine de leur ville. Quand il eut accompli sa mission, les Ninivites firent pénitence et Dieu leur pardonna. Jonas en fut affligé, mais le Seigneur lui montra l'injustice de ses plaintes.

ZADIG
OU LA DESTINÉE

Histoire orientale

– 1747 –

ZADIG OU LA DESTINÉE[1]

Histoire orientale

- 1747 -

APPROBATION[2]. — Je soussigné, qui me suis fait passer pour savant, et même pour homme d'esprit, ai lu ce manuscrit que j'ai trouvé, malgré moi, curieux, amusant, moral, philosophique, digne de plaire à ceux même qui haïssent les romans. Ainsi je l'ai décrié, et j'ai assuré M. le cadilesquier[3] que c'est un ouvrage détestable.

ÉPITRE DÉDICATOIRE DE ZADIG A LA SULTANE SHERAA[4], PARSADI.

Le 10 du mois de schewal, l'an 837 de l'hégire.

CHARME des prunelles, tourment des cœurs, lumière de l'es-

---

(1) Dans ce roman, œuvre de fantaisie et de philosophie, Voltaire a voulu démontrer que la Providence nous conduit où elle veut, par des voies dont le secret lui appartient. Le héros, Zadig, homme vertueux, religieux sans préjugés, très instruit, le type du sage, tel que pouvait se le figurer Voltaire, traverse toutes sortes de vicissitudes ou éclatent sa philosophie, son expérience et aussi un scepticisme railleur bien dix-huitième siècle. Voltaire a voulu se peindre lui-même sous les traits de Zadig. Les calomnies, les méchancetés des courtisans, la disgrâce du héros ne sont que des allégories. Voltaire tirait ainsi de ses ennemis de spirituelles et savoureuses vengeances. Ajoutons que plusieurs parties de ce roman sont imitées d'ouvrages connus, par exemple le *Roland furieux* et les *Mille et un jours ;* mais cette imitation revêt toujours un caractère très personnel.

(2) Cette approbation est une parodie des approbations exigées à cette époque pour la publication des livres.

(3) Le cadi-lesquier était chez les Turcs un chef de justice. Voltaire veut désigner ici le garde des sceaux.

(4) C'est madame de Pompadour.

prit, je ne baise point la poussière de vos pieds, parce que vous ne marchez guère, ou que vous marchez sur des roses. Je vous offre la traduction d'un livre d'un ancien sage qui, ayant le bonheur de n'avoir rien à faire, eut celui de s'amuser à écrire l'histoire de Zadig, ouvrage qui dit plus qu'il ne semble dire. Je vous prie de le lire et d'en juger ; car, quoique vous soyez dans le printemps de votre vie, quoique tous les plaisirs vous cherchent, quoique vous soyez belle, et que vos talents[1] ajoutent à votre beauté ; quoiqu'on vous loue du soir au matin, et que, par toutes ces raisons, vous soyez en droit de n'avoir pas le sens commun, cependant vous avez l'esprit très sage et le goût très fin, et je vous ai entendue raisonner mieux que de vieux derviches à longue barbe et à bonnet pointu. Vous êtes discrète et vous n'êtes point défiante ; vous êtes douce sans être faible ; vous êtes bienveillante avec discernement ; vous aimez vos amis, et vous ne vous faites point d'ennemis. Votre esprit n'emprunte jamais ses agréments des traits de la médisance ; vous ne dites de mal ni n'en faites, malgré la prodigieuse facilité que vous y auriez. Enfin votre âme m'a toujours paru pure comme votre beauté. Vous avez même un petit fonds de philosophie qui m'a fait croire que vous prendriez plus de goût qu'une autre à cet ouvrage d'un sage.

Il fut écrit d'abord en ancien chaldéen, que ni vous ni moi n'entendons. On le traduisit en arabe, pour amuser le célèbre sultan Ouloug beb. C'était du temps où les Arabes et les Persans commençaient à écrire des *Mille et une nuits*, des *Mille et un jours*, etc. Ouloug aimait mieux la lecture de *Zadig* ; mais les sultanes aimaient mieux les *Mille et un*. « Comment pouvez-vous préférer, leur disait le sage Ouloug, des contes qui sont sans raison, et qui ne signifient rien ? C'est précisément pour cela que nous les aimons, répondaient les sultanes. »

Je me flatte que vous ne leur ressemblerez pas, et que vous serez un vrai Ouloug. J'espère même que, quand vous serez lasse des conversations générales, qui ressemblent assez aux *Mille et un*, à cela près qu'elles sont moins amusantes, je pour-

(1) Madame de Pompadour savait chanter et même graver de jolie façon.

rai trouver une minute pour avoir l'honneur de vous parler raison. Si vous aviez été Thalestris du temps de Scander, fils de Philippe ; si vous aviez été la reine de Sabée du temps de Soleiman, c'eussent été ces rois qui auraient fait le voyage.

Je prie les vertus célestes que vos plaisirs soient sans mélange, votre beauté durable, et votre bonheur sans fin.

SADI.

CHAPITRE PREMIER

Le borgne.

DU temps du roi Moabdar, il y avait à Babylone un jeune homme nommé Zadig, né avec un beau naturel fortifié par l'éducation. Quoique riche et jeune, il savait modérer ses passions ; il n'affectait rien ; il ne voulait point toujours avoir raison, et savait respecter la faiblesse des hommes. On était étonné de voir qu'avec beaucoup d'esprit il n'insultât jamais par des railleries à ces propos si vagues, si rompus, si tumultueux, à ces médisances téméraires, à ces décisions ignorantes, à ces turlupinades grossières, à ce vain bruit de paroles qu'on appelait *conversation* dans Babylone. Il avait appris, dans le premier livre de Zoroastre[1], que l'amour-propre est un ballon gonflé de vent, dont il sort des tempêtes quand on lui a fait une piqûre. Zadig surtout ne se vantait pas de mépriser les femmes et de les subjuguer. Il était généreux ; il ne craignait point d'obliger des ingrats, suivant ce grand précepte de Zoroastre : *Quand tu manges, donne à manger aux chiens, dussent-ils te mordre.* Il était aussi sage qu'on peut l'être ; car il cherchait à vivre avec des sages. Instruit dans les sciences des anciens Chaldéens, il n'ignorait pas les principes physiques de la nature, tel qu'on les connaissait alors, et savait de la métaphysique ce qu'on en a su dans tous les âges, c'est-à-dire fort peu de chose. Il était fermement persuadé que l'année était de trois cent soixante et cinq jours et un quart, malgré la nouvelle philosophie de son temps, et que le soleil était au centre du monde ; et quand les principaux mages lui disaient, avec une hauteur insultante, qu'il avait de mauvais sentiments, et que c'était être ennemi de l'Etat que de croire que le soleil tournait sur

---

(1) Il s'agit du Zend-Avesta, le livre sacré des Guèbres et des Perses. La cosmogonie qui y est développée se ramène à deux principes : l'un, celui du bien, Ormuzd, a pour symbole la lumière ; l'autre, celui du mal, Ahriman, a pour symbole les ténèbres. Au-dessus est un principe suprême, l'infini éternel, le Zervane-Akéréné. Ormuzd lutte contre Ahrimann qu'il finira par vaincre.

lui-même, et que l'année avait douze mois, il se taisait sans colère et sans dédain.

Zadig, avec de grandes richesses, et par conséquent avec des amis, ayant de la santé, une figure aimable, un esprit juste et modéré, un cœur sincère et noble, crut qu'il pouvait être heureux. Il devait se marier à Sémire, que sa beauté, sa naissance et sa fortune rendaient le premier parti de Babylone. Il avait pour elle un attachement solide et vertueux, et Sémire l'aimait avec passion. Ils touchaient au moment fortuné qui allait les unir, lorsque, se promenant ensemble vers une porte de Babylone, sous les palmiers qui ornaient le rivage de l'Euphrate, ils virent venir à eux des hommes armés de sabres et de flèches. C'étaient les satellites du jeune Orcan, neveu d'un ministre, à qui les courtisans de son oncle avaient fait accroire que tout lui était permis. Il n'avait aucune des grâces ni des vertus de Zadig; mais, croyant valoir beaucoup mieux, il était désespéré de n'être pas préféré. Cette jalousie, qui ne venait que de sa vanité, lui fit penser qu'il aimait éperdument Sémire. Il voulait l'enlever. Les ravisseurs la saisirent, et dans les emportements de leur violence ils la blessèrent, et firent couler le sang d'une personne dont la vue aurait attendri les tigres du mont Imaüs. Elle perçait le ciel de ses plaintes. Elle s'écriait : « Mon cher époux ! on m'arrache à ce que j'adore. » Elle n'était point occupée de son danger ; elle ne pensait qu'à son cher Zadig. Celui-ci, dans le même temps, la défendait avec toute la force que donnent la valeur et l'amour. Aidé seulement de deux esclaves, il mit les ravisseurs en fuite, et ramena chez elle Sémire évanouie et sanglante, qui en ouvrant les yeux vit son libérateur. Elle lui dit : « O Zadig ! je vous aimais comme mon époux, je vous aime comme celui à qui je dois l'honneur et la vie. » Jamais il n'y eut un cœur plus pénétré que celui de Sémire ; jamais bouche plus ravissante n'exprima des sentiments plus touchants par ces paroles de feu qu'inspirent le sentiment du plus grand des bienfaits et le transport le plus tendre de l'amour le plus légitime. Sa blessure était légère ; elle guérit bientôt. Zadig était blessé plus dangereusement ; un coup de flèche reçu près de l'œil lui avait fait une plaie profonde. Sémire ne demandait aux dieux que la guérison de son amant. Ses yeux étaient nuit et jour bai-

gnés de larmes : elle attendait le moment où ceux de Zadig pourraient jouir de ses regards ; mais un abcès survenu à l'œil blessé fit tout craindre. On envoya jusqu'à Memphis chercher le grand médecin Hermès, qui vint avec un nombreux cortège. Il visita le malade et déclara qu'il perdrait l'œil; il prédit même le jour et l'heure où ce funeste accident devait arriver. « Si c'eut été l'œil droit, dit-il, je l'aurais guéri; mais les plaies de l'œil gauche sont incurables. » Tout Babylone, en plaignant la destinée de Zadig, admira la profondeur de la science d'Hermès. Deux jours après, l'abcès perça de lui-même ; Zadig fut guéri parfaitement. Hermès écrivit un livre où il lui prouva qu'il n'avait pas dû guérir. Zadig ne le lut point ; mais dès qu'il put sortir, il se prépara à rendre visite à celle qui faisait l'espérance du bonheur de sa vie, et pour qui seule il voulait avoir des yeux. Sémire était à la campagne pour trois jours. Il apprit en chemin que cette belle dame, ayant déclaré hautement qu'elle avait une aversion insurmontable pour les borgnes, venait de se marier à Orcan la nuit même. A cette nouvelle, il tomba sans connaissance ; sa douleur le mit au bord du tombeau ; il fut longtemps malade, mais enfin la raison l'emporta sur son affliction ; et l'atrocité de ce qu'il éprouvait servit même à le consoler.

« Puisque j'ai essuyé, dit-il, un si cruel caprice d'une fille élevée à la cour, il faut que j'épouse une citoyenne. » Il choisit Azora, la plus sage et la mieux née de la ville ; il l'épousa et vécut un mois avec elle dans les douceurs de l'union la plus tendre. Seulement il remarquait en elle un peu de légèreté, et beaucoup de penchant à trouver toujours que les jeunes gens les mieux faits étaient ceux qui avaient le plus d'esprit et de vertu.

CHAPITRE II

Le nez.

UN jour Azora revint d'une promenade tout en colère, et faisant de grandes exclamations. « Qu'avez-vous, lui dit-il, ma chère épouse ? qui vous peut mettre ainsi hors de vous-même ? — Hélas ! dit-elle, vous seriez indigné comme moi, si vous aviez vu le spectacle dont je viens d'être témoin. J'ai été consoler la

jeune veuve Cosrou, qui vient d'élever, depuis deux jours, un tombeau à son jeune époux auprès du ruisseau qui borde cette prairie. Elle a promis aux dieux, dans sa douleur, de demeurer auprès de ce tombeau tant que l'eau de ce ruisseau coulerait auprès. — Eh bien ! dit Zadig, voilà une femme estimable qui aimait véritablement son mari ! — Ah ! reprit Azora, si vous saviez à quoi elle s'occupait quand je lui ai rendu visite ! — A quoi donc, belle Azora ? — Elle faisait détourner le ruisseau.» Azora se répandit en des invectives si longues, éclata en reproches si violents contre la jeune veuve que ce faste de vertu ne plut pas à Zadig.

Il avait un ami, nommé Cador, qui était un de ces jeunes gens à qui sa femme trouvait plus de probité et de mérite qu'aux autres : il le mit dans sa confidence, et s'assura, autant qu'il le pouvait, de sa fidélité par un présent considérable. Azora, ayant passé deux jours chez une de ses amies à la campagne, revint le troisième jour à la maison. Des domestiques en pleurs lui annoncèrent que son mari était mort subitement, la nuit même, qu'on n'avait pas osé lui porter cette funeste nouvelle, et qu'on venait d'ensevelir Zadig dans le tombeau de ses pères, au bout du jardin. Elle pleura, s'arracha les cheveux, et jura de mourir. Le soir, Cador lui demanda la permission de lui parler, et ils pleurèrent tous deux. Le lendemain ils pleurèrent moins, et dînèrent ensemble. Cador lui confia que son ami lui avait laissé la plus grande partie de son bien, et lui fit entendre qu'il mettrait son bonheur à partager sa fortune avec elle. La dame pleura, se fâcha, s'adoucit ; le souper fut plus long que le dîner ; on se parla avec plus de confiance. Azora fit l'éloge du défunt ; mais elle avoua qu'il avait des défauts dont Cador était exempt.

Au milieu du souper, Cador se plaignit d'un mal de rate violent ; la dame, inquiète et empressée, fit apporter toutes les essences dont elle se parfumait, pour essayer s'il n'y en avait pas quelqu'une qui fût bonne pour le mal de rate ; elle regretta beaucoup que le grand Hermès ne fût pas encore à Babylone ; elle daigna même toucher le côté où Cador sentait de si vives douleurs. « Êtes-vous sujet à cette cruelle maladie ? lui dit-elle avec compassion. — Elle me met quelquefois au bord du tombeau, lui répondit Cador, et il n'y a qu'un seul remède qui puisse me

soulager : c'est de m'appliquer sur le côté le nez d'un homme qui soit mort la veille. — Voilà un étrange remède, dit Azora. — Pas plus étrange, répondit-il, que les sachets du sieur Arnoult [1] contre l'apoplexie. » Cette raison, jointe à l'extrême mérite du jeune homme, détermina enfin la dame. « Après tout, dit-elle, quand mon mari passera du monde d'hier dans le monde du lendemain sur le pont Tchinavar [2], l'ange Asrael lui accordera-t-il moins le passage parce que son nez sera un peu moins long dans la seconde vie que dans la première? » Elle prit donc un rasoir ; elle alla au tombeau de son époux, l'arrosa de ses larmes et s'approcha pour couper le nez à Zadig, qu'elle trouva tout étendu dans la tombe. Zadig se relève en tenant son nez d'une main, et arrêtant le rasoir de l'autre. « Madame, lui dit-il, ne criez plus tant contre la jeune Cosrou ; le projet de me couper le nez vaut bien celui de détourner un ruisseau. »

CHAPITRE III

Le chien et le cheval.

ZADIG éprouva que le premier mois du mariage, comme il est écrit dans le livre du Zend, est la lune du miel, et que le second est la lune de l'absinthe. Il fut quelque temps après obligé de répudier Azora, qui était devenue trop difficile à vivre, et il chercha son bonheur dans l'étude de la nature. « Rien n'est plus heureux, disait-il, qu'un philosophe qui lit dans ce grand livre que Dieu a mis sous nos yeux. Les vérités qu'il découvre sont à lui : il nourrit et il élève son âme, il vit tranquille ; il ne craint rien des hommes, et sa tendre épouse ne vient point lui couper le nez. »

Plein de ces idées, il se retira dans une maison de campagne

---

(1) Il y avait dans ce temps un Babylonien, nommé Arnoult, qui guérissait et prévenait toutes les apoplexies, dans les gazettes, avec un sachet pendu au cou. (*Note de Voltaire.*)

(2) Dans la doctrine de Zoroastre, les âmes après la mort passaient sur le pont Tchinévad où elles étaient jugées. Si elles étaient coupables, elles étaient précipitées dans l'abîme des ténèbres ; si elles étaient justes elles passaient le pont.

sur les bords de l'Euphrate. Là, il ne s'occupait pas à calculer combien de pouces d'eau coulaient en une seconde sous les arches d'un pont, ou s'il tombait une ligne cube de pluie dans le mois de la souris plus que dans le mois du mouton. Il n'imaginait point de faire de la soie avec des toiles d'araignée, ni de la porcelaine avec des bouteilles cassées[1] ; mais il étudia surtout les propriétés des animaux et des plantes, et il acquit bientôt une sagacité qui lui découvrait mille différences où les autres hommes ne voient rien que d'uniforme.

Un jour, se promenant auprès d'un petit bois, il vit accourir à lui un eunuque de la reine, suivi de plusieurs officiers qui paraissaient dans la plus grande inquiétude, et qui couraient çà et là comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. « Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vu le chien de la reine ? » Zadig répondit modestement : « C'est une chienne, et non pas un chien. — Vous avez raison, répondit le premier eunuque. — C'est une épagneule très petite, ajouta Zadig ; elle a fait depuis peu des chiens ; elle boite du pied gauche de devant, et elle a les oreilles très longues. — Vous l'avez donc vue ? dit le premier eunuque tout essoufflé. — Non, répondit Zadig, je ne l'ai jamais vue, et je n'ai jamais su si la reine avait une chienne. »

Précisément dans le même temps, par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échappé des mains d'un palefrenier dans les plaines de Babylone. Le grand veneur et tous les autres officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand veneur s'adressa à Zadig, et lui demanda s'il n'avait point vu passer le cheval du roi. « C'est, répondit Zadig, le cheval qui galope le mieux ; il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit ; il porte une queue de trois pieds et demi de long ; les bossettes de son mors sont d'or à vingt-trois carats ; ses fers sont d'argent à onze deniers. — Quel chemin a-t-il pris ? où est-il ? demanda le grand veneur. — Je ne l'ai point vu, répondit Zadig, et je n'en ai jamais entendu parler. »

---

(1) Voltaire raille ici le physicien Réaumur qui avait fait un rapport sur la soie des araignées et inventé le verre opaque.

Le grand veneur et le premier eunuque ne doutèrent pas que Zadig n'eût volé le cheval du roi et la chienne de la reine ; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand Desterham, qui le condamna au knout et à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne. Les juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt ; mais ils condamnèrent Zadig à payer quatre cents onces d'or, pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu. Il fallut d'abord payer cette amende ; après quoi, il fut permis à Zadig de plaider sa cause au conseil du grand Desterham ; il parla en ces termes :

« Etoiles de justice, abîmes de science, miroirs de vérité qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant, et beaucoup d'affinité avec l'or, puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous jure par Orosmade[1], que je n'ai jamais vu la chienne respectable de la reine, ni le cheval sacré du roi des rois. Voici ce qui m'est arrivé : Je me promenais vers le petit bois où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque et le très illustre grand veneur. J'ai vu sur le sable les traces d'un animal, et j'ai jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien. Des sillons légers et longs, imprimés sur de petites éminences de sable entre les traces des pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes et qu'ainsi elle avait fait des petits il y a peu de jours. D'autres traces en un sens différent, qui paraissaient toujours avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elle avait les oreilles très longues ; et comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguste reine était un peu boiteuse, si je l'ose dire.

« A l'égard du cheval du roi des rois, vous saurez que, me promenant dans les routes de ce bois, j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval ; elles étaient toutes à égale distance. « Voi-« là, ai-je dit, un cheval qui a un galop parfait. » La poussière des arbres, dans une route étroite qui n'a que sept pieds de large,

---

(1) Autre nom d'Ormuzd.

était un peu enlevée, à droite et à gauche, à trois pieds et demi du milieu de la route. « Ce cheval, ai-je dit, a une queue de trois « pieds et demi, qui, par ses mouvements de droite et de gauche, « a balayé cette poussière. » J'ai vu sous les arbres qui formaient un berceau de cinq pieds de haut les feuilles des branches nouvellement tombées ; et j'ai connu que ce cheval y avait touché, et qu'ainsi il avait cinq pieds de haut. Quant à son mors, il doit être d'or à vingt-trois carats ; car il en a frotté les bossettes contre une pierre de touche, et dont j'ai fait l'essai. J'ai jugé enfin par les marques que ses fers ont laissées sur des cailloux d'une autre espèce qu'il était ferré d'argent à onze deniers de fin. »

Tous les juges admirèrent le profond et subtil discernement de Zadig ; la nouvelle en vint jusqu'au roi et à la reine. On ne parlait que de Zadig dans les antichambres, dans la chambre et dans le cabinet ; et quoique plusieurs mages opinassent qu'on devait le brûler comme sorcier, le roi ordonna qu'on lui rendît l'amende des quatre cents onces d'or à laquelle il avait été condamné. Le greffier, les huissiers, les procureurs vinrent chez lui en grand appareil lui rapporter ses quatre cents onces ; ils en retinrent seulement trois cent quatre-vingt-dix-huit pour les frais de justice, et leurs valets demandèrent des honoraires.

Zadig vit combien il était dangereux quelquefois d'être trop savant, et se promit bien, à la première occasion, de ne point dire ce qu'il avait vu.

Cette occasion se trouva bientôt. Un prisonnier d'Etat s'échappa ; il passa sous les fenêtres de sa maison. On interrogea Zadig, il ne répondit rien ; mais on lui prouva qu'il avait regardé par la fenêtre. Il fut condamné pour ce crime à cinq cents onces d'or, et il remercia ses juges de leur indulgence, selon la coutume de Babylone.

« Grand Dieu ! dit-il en lui-même, qu'on est à plaindre quand on se promène dans un bois où la chienne de la reine et le cheval du roi ont passé ! qu'il est dangereux de se mettre à la fenêtre ! et qu'il est difficile d'être heureux dans cette vie ! »

CHAPITRE IV

L'Envieux

ZADIG voulut se consoler par la philosophie et par l'amitié des maux que lui avait faits la fortune. Il avait dans un faubourg de Babylone une maison ornée avec goût, où il rassemblait tous les arts et tous les plaisirs dignes d'un honnête homme. Le matin, sa bibliothèque était ouverte à tous les savants ; le soir, sa table l'était à la bonne compagnie ; mais il connut bientôt combien les savants sont dangereux ; il s'éleva une grande dispute sur une loi de Zoroastre, qui défendait de manger du griffon. « Comment défendre le griffon, disaient les uns, si cet animal n'existe pas ? — Il faut bien qu'il existe, disaient les autres, puisque Zoroastre ne veut pas qu'on en mange. » Zadig voulut les accorder en leur disant : « S'il y a des griffons, n'en mangeons point ; s'il n'y en a point, nous en mangerons encore moins ; et par là nous obéirons tous à Zoroastre. »

Un savant qui avait composé treize volumes sur les propriétés du griffon, et qui de plus était grand théurgite[1], se hâta d'aller accuser Zadig devant un archimage nommé Yébor[2], le plus sot des Chaldéens, et partant le plus fanatique. Cet homme aurait fait empaler Zadig pour la plus grande gloire du soleil, et en aurait récité le bréviaire de Zoroastre d'un ton plus satisfait. L'ami Cador (un ami vaut mieux que cent prêtres) alla trouver le vieux Yébor, et lui dit :

« Vivent le soleil et les griffons ! gardez-vous bien de punir

---

(1) La théurgie est une magie qui permet de se mettre en rapport avec les divinités bienfaisantes.

(2) Anagramme de Boyer, théatin, confesseur de dévotes titrées, évêque par leurs intrigues, qui n'avaient pu réussir à le faire supérieur de son couvent ; puis précepteur du dauphin, et enfin ministre de la feuille par le conseil du cardinal de Fleury, qui, comme tous les hommes médiocres, aimait à faire donner des places à des hommes incapables de les remplir, mais aussi incapables de se rendre dangereux. Ce Boyer était un fanatique imbécile qui persécuta M. de Voltaire dans plus d'une occasion. (*Note de l'édition de Kehl.*)

Les théatins étaient les membres d'une congrégation religieuse fondée en 1524, par l'archevêque de Théate (auj. Chieti) en Italie.

Zadig: c'est un saint ; il a des griffons dans sa basse-cour, et il n'en mange point ; et son accusateur est un hérétique qui ose soutenir que les lapins ont le pied fendu, et ne sont point immondes. — Eh bien ! dit Yébor en branlant sa tête chauve, il faut empaler Zadig pour avoir mal pensé des griffons, et l'autre pour avoir mal parlé des lapins. » Cador apaisa l'affaire par le moyen d'une fille d'honneur à laquelle il avait fait un enfant, et qui avait beaucoup de crédit dans le collège des mages. Personne ne fut empalé ; de quoi plusieurs docteurs murmurèrent et en présagèrent la décadence de Babylone. Zadig s'écria : « A quoi tient le bonheur ! tout me persécute dans ce monde, jusqu'aux êtres qui n'existent pas. » Il maudit les savants, et ne voulut plus vivre qu'en bonne compagnie.

Il rassemblait chez lui les plus honnêtes gens de Babylone, et les dames les plus aimables ; il donnait des soupers délicats, souvent précédés de concerts, et animés par des conversations charmantes, dont il avait su bannir l'empressement de montrer de l'esprit, qui est la plus sûre manière de n'en point avoir et de gâter la société la plus brillante. Ni le choix de ses amis, ni celui des mets, n'étaient faits par la vanité : car en tout il préférait l'être au paraître, et par là il s'attirait la considération véritable à laquelle il ne prétendait pas.

Vis-à-vis sa maison demeurait Arimaze, personnage dont la méchante âme était peinte sur sa grossière physionomie. Il était rongé de fiel et bouffi d'orgueil, et, pour comble, c'était un bel esprit ennuyeux. N'ayant jamais pu réussir dans le monde, il se vengeait par en médire. Tout riche qu'il était, il avait de la peine à rassembler chez lui des flatteurs. Le bruit des chars qui entraient le soir chez Zadig l'importunait, le bruit de ses louanges l'irritait davantage. Il allait quelquefois chez Zadig, et se mettait à table sans être prié : il y corrompait toute la joie de la société, comme on dit que les Harpies infectent la viande qu'elles touchent. Il lui arriva un jour de vouloir donner une fête à une dame qui, au lieu de la recevoir, alla souper chez Zadig. Un autre jour, causant avec lui dans le palais, ils abordèrent un ministre qui pria Zadig à souper, et ne pria point Arimaze. Les plus implacables haines n'ont pas souvent des fondements plus importants. Cet homme, qu'on appelait l'*Envieux* dans Baby-

lone, voulut perdre Zadig, parce qu'on l'appelait l'*Heureux*. L'occasion de faire du mal se trouve cent fois par jour, et celle de faire du bien, une fois dans l'année, comme dit Zoroastre.

L'Envieux alla chez Zadig, qui se promenait dans ses jardins avec deux amis et une dame à laquelle il disait souvent des choses galantes, sans autre intention que celle de les dire. La conversation roulait sur une guerre que le roi venait de terminer heureusement contre le prince d'Hyrcanie [1], son vassal. Zadig, qui avait signalé son courage dans cette courte guerre, louait beaucoup le roi, et encore plus la dame. Il prit ses tablettes et écrivit quatre vers, qu'il fit sur-le-champ et qu'il donna à lire à cette belle personne. Ses amis le prièrent de leur en faire part : la modestie, ou plutôt un amour-propre bien entendu, l'en empêcha. Il savait que des vers impromptus ne sont jamais bons que pour celle en l'honneur de qui ils sont faits : il brisa en deux la feuille de tablettes sur laquelle il venait d'écrire, et jeta les deux moitiés dans un buisson de roses, où on les chercha inutilement. Une petite pluie survint ; on regagna la maison. L'Envieux, qui resta dans le jardin, chercha tant qu'il trouva un morceau de la feuille : elle avait été tellement rompue, que chaque moitié de vers qui remplissait la ligne faisait un sens et même un vers d'une plus petite mesure ; mais, par un hasard encore plus étrange, ces petits vers se trouvaient former un sens qui contenait les injures les plus horribles contre le roi : on y lisait :

Par les plus grands forfaits
Sur le trône affermi,
Dans la publique paix
C'est le seul ennemi.

L'Envieux fut heureux pour la première fois de sa vie. Il avait entre les mains de quoi perdre un homme vertueux et aimable. Plein de cette cruelle joie, il fit parvenir jusqu'au roi cette satire écrite de la main de Zadig : on le fit mettre en prison, lui, ses deux amis et la dame. Son procès lui fut bientôt fait, sans qu'on daignât l'entendre. Lorsqu'il vint recevoir sa sentence, l'Envieux se trouva sur son passage, et lui dit tout haut que ses vers ne

(1) Hyrcanie, région de l'Asie ancienne, le long de la côte sud-est de la mer Caspienne.

valaient rien. Zadig ne se piquait pas d'être bon poète ; mais il était au désespoir d'être condamné comme criminel de lèse-majesté, et de voir qu'on retînt en prison une belle dame et deux amis pour un crime qu'ils n'avaient pas fait. On ne lui permit pas de parler, parce que ses tablettes parlaient. Telle était la loi de Babylone. On le fit donc aller au supplice à travers une foule de curieux dont aucun n'osait le plaindre, et qui se précipitaient pour examiner son visage, et pour voir s'il mourrait avec bonne grâce. Ses parents seulement étaient affligés ; car ils n'héritaient pas. Les trois quarts de ses biens étaient confisqués au profit du roi, et l'autre quart au profit de l'Envieux.

Dans le temps qu'il se préparait à la mort, le perroquet du roi s'envola de son balcon et s'abattit, dans le jardin de Zadig, sur un buisson de roses. Une pêche y avait été portée d'un arbre voisin par le vent ; elle était tombée sur un morceau de tablette à écrire, auquel elle s'était collée. L'oiseau enleva la pêche et la tablette, et les porta sur les genoux du monarque. Le prince curieux y lut des mots qui ne formaient aucun sens, et qui paraissaient des fins de vers. Il aimait la poésie, et il y a toujours de la ressource avec les princes qui aiment les vers : l'aventure de son perroquet le fit rêver. La reine, qui se souvenait de ce qui avait été écrit sur une pièce de la tablette de Zadig, se la fit apporter.

On confronta les deux morceaux, qui s'ajustaient ensemble parfaitement ; on lut alors les vers tels que Zadig les avait faits:

Par les plus grands forfaits j'ai vu troubler la terre ;
Sur le trône affermi le roi sait tout dompter.
Dans la publique paix l'amour seul fait la guerre ;
C'est le seul ennemi qui soit à redouter.

Le roi ordonna aussitôt qu'on fît venir Zadig devant lui, et qu'on fît sortir de prison ses deux amis et la belle dame. Zadig se jeta le visage contre terre aux pieds du roi et de la reine ; il leur demanda très humblement pardon d'avoir fait de mauvais vers ; il parla avec tant de grâce, d'esprit et de raison, que le roi et la reine voulurent le revoir. Il revint, et plut encore davantage. On lui donna tous les biens de l'Envieux, qui l'avait injustement accusé ; mais Zadig les rendit tous, et l'Envieux ne fut touché que du plaisir de ne pas perdre son bien. L'estime du roi s'accrut de

jour en jour pour Zadig. Il le mettait à tous ses plaisirs, et le consultait dans toutes ses affaires. La reine le regarda dès lors avec une complaisance qui pouvait devenir dangereuse pour elle, pour le roi son auguste époux, pour Zadig et pour le royaume. Zadig commençait à croire qu'il n'est pas si difficile d'être heureux.

CHAPITRE V

Les généreux.

LE temps arriva où l'on célébrait une grande fête qui revenait tous les cinq ans. C'était la coutume, à Babylone, de déclarer solennellement, au bout de cinq années, celui des citoyens qui avait fait l'action la plus généreuse. Les grands et les mages étaient les juges. Le premier satrape, chargé du soin de la ville, exposait les plus belles actions qui s'étaient passées sous son gouvernement. On allait aux voix : le roi prononçait le jugement. On venait à cette solennité des extrémités de la terre. Le vainqueur recevait des mains du monarque une coupe d'or garnie de pierreries, et le roi lui disait ces paroles : « Recevez ce prix de la générosité, et puissent les dieux me donner beaucoup de sujets qui vous ressemblent ! »

Ce jour mémorable venu, le roi parut sur son trône, environné des grands, des mages et des députés de toutes les nations, qui venaient à ces jeux où la gloire s'acquérait, non par la légèreté des chevaux, non par la force du corps, mais par la vertu. Le premier satrape rapporta à haute voix les actions qui pouvaient mériter à leurs auteurs ce prix inestimable. Il ne parla point de la grandeur d'âme avec laquelle Zadig avait rendu à l'Envieux toute sa fortune : ce n'était pas une action qui méritât de disputer le prix.

Il présenta d'abord un juge qui, ayant fait perdre un procès considérable à un citoyen, par une méprise dont il n'était pas même responsable, lui avait donné tout son bien, qui était la valeur de ce que l'autre avait perdu.

Il produisit ensuite un jeune homme qui, étant éperdument épris d'une fille qu'il allait épouser, l'avait cédée à un ami près

d'expirer d'amour pour elle, et qui avait encore payé la dot en cédant la fille.

Ensuite il fit paraître un soldat qui, dans la guerre d'Hyrcanie, avait donné encore un plus grand exemple de générosité. Des soldats ennemis lui enlevaient sa maîtresse, et il la défendait contre eux ; on vint lui dire que d'autres Hyrcaniens enlevaient sa mère à quelques pas de là ; il quitta en pleurant sa maîtresse, et courut délivrer sa mère ; il retourna ensuite vers celle qu'il aimait, et la trouva expirante. Il voulut se tuer ; sa mère lui remontra qu'elle n'avait que lui pour tout secours, et il eut le courage de souffrir la vie.

Les juges penchaient pour ce soldat. Le roi prit la parole, et dit : « Son action et celle des autres sont belles, mais elles ne m'étonnent point : hier Zadig en a fait une qui m'a étonné. J'avais disgracié, depuis quelques jours, mon ministre et mon favori Coreb. Je me plaignais de lui avec violence, et tous mes courtisans m'assuraient que j'étais trop doux ; c'était à qui me dirait le plus de mal de Coreb. Je demandai à Zadig ce qu'il en pensait, et il osa en dire du bien. J'avoue que j'ai vu, dans nos histoires, des exemples qu'on a payé de son bien une erreur, qu'on a cédé sa maîtresse, qu'on a préféré une mère à l'objet de son amour, mais je n'ai jamais lu qu'un courtisan ait parlé avantageusement d'un ministre disgracié contre qui son souverain était en colère. Je donne vingt mille pièces d'or à chacun de ceux dont on vient de réciter les actions généreuses, mais je donne la coupe à Zadig.

— Sire, lui dit-il, c'est Votre Majesté seule qui mérite la coupe, c'est elle qui a fait l'action la plus inouïe, puisque, étant roi, vous ne vous êtes point fâché contre votre esclave, lorsqu'il contredisait votre passion. » On admira le roi et Zadig. Le juge qui avait donné son bien, l'amant qui avait marié sa maîtresse à son ami, le soldat qui avait préféré le salut de sa mère à celui de sa maîtresse, reçurent les présents du monarque ; ils virent leurs noms écrits dans le livre des généreux ; Zadig eut la coupe. Le roi acquit la réputation d'un bon prince, qu'il ne garda pas longtemps. Ce jour fut consacré par des fêtes plus longues que la loi ne le portait. La mémoire s'en conserve encore dans l'Asie. Zadig disait : « Je suis donc enfin heureux ! » Mais il se trompait

CHAPITRE VI

Le ministre.

LE roi avait perdu son premier ministre. Il choisit Zadig pour remplir cette place. Toutes les belles dames de Babylone applaudirent à ce choix ; car, depuis la fondation de l'empire, il n'y avait jamais eu de ministre si jeune. Tous les courtisans furent fâchés ; l'Envieux en eut un crachement de sang, et le nez lui enfla prodigieusement. Zadig, ayant remercié le roi et la reine, alla remercier aussi le perroquet : « Bel oiseau, lui dit-il, c'est vous qui m'avez sauvé la vie, et qui m'avez fait premier ministre : la chienne et le cheval de Leurs Majestés m'avaient fait beaucoup de mal ; mais vous m'avez fait du bien. Voilà donc de quoi dépendent les destinées des hommes ! Mais, ajouta-t-il, un bonheur si étrange sera peut-être bientôt évanoui. » Le perroquet répondit : « Oui. » Ce mot frappe Zadig ; cependant, comme il était bon physicien, et qu'il ne croyait pas que les perroquets fussent prophètes, il se rassura bientôt ; il se mit à exercer son ministère de son mieux.

Il fit sentir à tout le monde le pouvoir sacré des lois, et ne fit sentir à personne le poids de sa dignité. Il ne gêna point les voix du divan, et chaque vizir pouvait avoir un avis sans lui déplaire. Quand il jugeait une affaire, ce n'était pas lui qui jugeait, c'était la loi ; mais, quand elle était trop sévère, il la tempérait ; et, quand on manquait de lois, son équité en faisait qu'on aurait prises pour celles de Zoroastre.

C'est de lui que les nations tiennent ce grand principe : Qu'il vaut mieux hasarder de sauver un coupable que de condamner un innocent. Il croyait que les lois étaient faites pour secourir les citoyens autant que pour les intimider. Son principal talent était de démêler la vérité, que tous les hommes cherchent à obscurcir. Dès les premiers jours de son administration, il mit ce grand talent en usage. Un fameux négociant de Babylone était mort aux Indes ; il avait fait ses héritiers ses deux fils, par portions égales, après avoir marié leur sœur, et il laissait un présent de trente

mille pièces d'or à celui de ses deux fils qui serait jugé l'aimer davantage. L'aîné lui bâtit un tombeau, le second augmenta d'une partie de son héritage la dot de sa sœur. Chacun disait : « C'est l'aîné qui aime le mieux son père ; le cadet aime mieux sa sœur ; c'est à l'aîné qu'appartiennent les trente mille pièces. »

Zadig les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné : « Votre père n'est point mort ; il est guéri de sa dernière maladie, il revient à Babylone. — Dieu soit loué ! répondit le jeune homme, mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher ! » Zadig dit ensuite la même chose au cadet. « Dieu soit loué ! répondit-il ; je vais rendre à mon père tout ce que j'ai ; mais je voudrais qu'il laissât à ma sœur ce que je lui ai donné. — Vous ne rendrez rien, dit Zadig, et vous aurez les trente mille pièces : c'est vous qui aimez le mieux votre père. »

Une fille fort riche avait fait une promesse de mariage à deux mages, et, après avoir reçu quelques mois des instructions de l'un et de l'autre, elle se trouva grosse. Ils voulaient tous deux l'épouser. « Je prendrai pour mon mari, dit-elle, celui des deux qui m'a mise en état de donner un citoyen à l'empire. — C'est moi qui ai fait cette bonne œuvre, dit l'un. — C'est moi qui ai eu cet avantage, dit l'autre. — Eh bien ! répondit-elle, je reconnais pour père de l'enfant celui des deux qui lui pourra donner la meilleure éducation. » Elle accoucha d'un fils. Chacun des mages veut l'élever. La cause est portée devant Zadig. Il fait venir les deux mages. « Qu'enseigneras-tu à ton pupille ? dit-il au premier. — Je lui apprendrai, dit le docteur, les huit parties d'oraison, la dialectique, l'astrologie, la démonomanie, ce que c'est que la substance et l'accident, l'abstrait et le concret, les monades et l'harmonie préétablie. — Moi, dit le second, je tâcherai de le rendre juste et digne d'avoir des amis. » Zadig prononça : « Que tu sois son père ou non, tu épouseras sa mère[1]. »

Il venait tous les jours des plaintes à la cour contre l'itimadoulet de Médie, nommé *Irax*. C'était un grand seigneur dont le fond n'était pas mauvais, mais qui était corrompu par la vanité et par la volupté. Il souffrait rarement qu'on lui parlât, et

(1) *Variante.* Les éditions antérieures à celle de Kehl ne contiennent pas la fin de ce chapitre.

jamais qu'on l'osât contredire. Les paons se sont pas plus vains, les colombes ne sont pas plus voluptueuses, les tortues ont moins de paresse : il ne respirait que la fausse gloire et les faux plaisirs. Zadig entreprit de le corriger.

Il lui envoya, de la part du roi, un maître de musique avec douze voix et vingt-quatre violons, un maître d'hôtel avec six cuisiniers et quatre chambellans, qui ne devaient pas le quitter. L'ordre du roi portait que l'étiquette suivante serait inviolablement observée, et voici comment les choses se passèrent.

Le premier jour, dès que le voluptueux Irax fut éveillé, le maître de musique entra, suivi des voix et des violons : on chanta une cantate qui dura deux heures, et, de trois en trois minutes, le refrain était :

Que son mérite est extrême !
Que de grâces ! que de grandeur !
Ah ! combien monseigneur
Doit être content de lui-même !

Après l'exécution de la cantate, un chambellan lui fit une harangue de trois quarts d'heure, dans laquelle on le louait expressément de toutes les bonnes qualités qui lui manquaient. La harangue finie, on le conduisit à table au son des instruments. Le dîner dura trois heures; dès qu'il ouvrit la bouche pour parler, le premier chambellan dit : « Il aura raison. » A peine eut-il prononcé quatre paroles, que le second chambellan s'écria : « Il a raison ! » Les deux autres chambellans firent de grands éclats de rire des bons mots qu'Irax avait dits ou qu'il avait dû dire. Après dîner, on lui répéta la cantate.

Cette première journée lui parut délicieuse, il crut que le roi des rois l'honorait selon ses mérites; la seconde lui parut moins agréable, la troisième fut gênante, la quatrième fut insupportable, la cinquième fut un supplice, enfin, outré d'entendre toujours chanter :

Ah ! combien monseigneur
Doit être content de lui-même !

d'entendre toujours dire qu'il avait raison, et d'être harangué chaque jour à la même heure, il écrivit en cour pour supplier le roi qu'il daignât rappeler ses chambellans, ses musiciens, son

maître d'hôtel ; il promit d'être désormais moins vain et plus appliqué ; il se fit moins encenser, eut moins de fêtes, et fut plus heureux; car, comme dit le Sadder[1], toujours du plaisir n'est pas du plaisir.

CHAPITRE VII[2]

Les disputes et les audiences.

C'EST ainsi que Zadig montrait tous les jours la subtilité de son génie et la bonté de son âme ; on l'admirait, et cependant on l'aimait. Il passait pour le plus fortuné de tous les hommes ; tout l'empire était rempli de son nom, toutes les femmes le lorgnaient, tous les citoyens célébraient sa justice ; les savants le regardaient comme leur oracle, les prêtres même avouaient qu'il en savait plus que le vieux archimage Yébor. On était bien loin alors de lui faire des procès sur les griffons ; on ne croyait que ce qui lui semblait croyable.

Il y avait une grande querelle, dans Babylone, qui durait depuis quinze cents années, et qui partageait l'empire en deux sectes opiniâtres : l'une prétendait qu'il ne fallait jamais entrer dans le temple de Mithra que du pied gauche ; l'autre avait cette coutume en abomination, et n'entrait jamais que du pied droit. On attendait le jour de la fête solennelle du feu sacré pour savoir quelle secte serait favorisée par Zadig. L'univers avait les yeux sur ses deux pieds, et toute la ville était en agitation et en suspens. Zadig entra dans le temple en sautant à pieds joints, et il prouva ensuite, par un discours éloquent, que le Dieu du ciel et de la terre, qui n'a acception de personne, ne fait pas plus de cas de la jambe gauche que de la jambe droite. L'Envieux et sa femme prétendirent que, dans son discours, il n'y avait pas assez de figures, qu'il n'avait pas fait assez danser les montagnes et les collines. « Il est sec et sans génie, disaient-ils ; on ne voit chez lui ni la mer s'enfuir, ni les étoiles tomber, ni le soleil se fondre comme de la cire ; il n'a point le bon style oriental. » Zadig se

---

(1) Le Sadder est un extrait du Zend-Avesta.

(2) *Variante.* Ce chapitre n'existe pas dans les éditions antérieures à 1775.

contentait d'avoir le style de la raison. Tout le monde fut pour lui, non pas parce qu'il était dans le bon chemin, non pas parce qu'il était raisonnable, non pas parce qu'il était aimable, mais parce qu'il était premier vizir.

Il termina aussi heureusement le grand procès entre les mages blancs et les mages noirs. Les blancs soutenaient que c'est une impiété de se tourner, en priant Dieu, vers l'orient d'hiver ; les noirs assuraient que Dieu avait en horreur les prières des hommes qui se tournaient vers le couchant d'été. Zadig ordonna qu'on se tournât comme on voudrait.

Il trouva ainsi le secret d'expédier, le matin, les affaires particulières et les générales ; le reste du jour, il s'occupait des embellissements de Babylone : il faisait représenter des tragédies où l'on pleurait, et des comédies où l'on riait ; ce qui était passé de mode depuis longtemps, et ce qu'il fit renaître parce qu'il avait du goût. Il ne prétendait pas en savoir plus que les artistes ; il les récompensait par des bienfaits et des distinctions, et n'était point jaloux en secret de leurs talents. Le soir il amusait beaucoup le roi, et surtout la reine. Le roi disait : « Le grand ministre ! » la reine disait : « L'aimable ministre ! » et tous deux ajoutaient : « C'eût été grand dommage qu'il eût été pendu. »

Jamais homme en place ne fut obligé de donner tant d'audiences aux dames. La plupart venaient lui parler des affaires qu'elles n'avaient point, pour en avoir une avec lui. La femme de l'Envieux s'y présenta des premières ; elle lui jura par Mithra, par le Zenda-Vesta, et par le feu sacré, qu'elle avait détesté la conduite de son mari ; elle lui confia ensuite que ce mari était un jaloux, un brutal ; elle lui fit entendre que les dieux le punissaient en lui refusant les précieux effets de ce feu sacré par lequel seul l'homme est semblable aux immortels : elle finit par laisser tomber sa jarretière ; Zadig la ramassa avec sa politesse ordinaire ; mais il ne la rattacha point au genou de la dame ; et cette petite faute, si c'en est une, fut la cause des plus horribles infortunes. Zadig n'y pensa pas, et la femme de l'Envieux y pensa beaucoup.

D'autres dames se présentaient tous les jours. Les annales secrètes de Babylone prétendent qu'il succomba une fois, mais qu'il fut tout étonné de jouir sans volupté, et d'embrasser son

amante avec distraction. Celle à qui il donna, sans presque s'en apercevoir, des marques de sa protection, était une femme de chambre de la reine Astarté. Cette tendre Babylonienne se disait à elle-même pour se consoler : « Il faut que cet homme-là ait prodigieusement d'affaires dans la tête, puisqu'il y songe encore même en faisant l'amour. » Il échappa à Zadig, dans les instants où plusieurs personnes ne disent mot et où d'autres ne prononcent que des paroles sacrées, de s'écrier tout à coup : « La reine ! » La Babylonienne crut qu'enfin il était revenu à lui dans un bon moment, et qu'il lui disait : « Ma reine. » Mais Zadig, toujours très distrait, prononça le nom d'Astarté. La dame, qui dans ces heureuses circonstances interprétait tout à son avantage, s'imagina que cela voulait dire : « Vous êtes plus belle que la reine Astarté. » Elle sortit du sérail de Zadig avec de très beaux présents. Elle alla conter son aventure à l'Envieuse, qui était son amie intime ; celle-ci fut cruellement piquée de la préférence. « Il n'a pas daigné seulement, dit-elle, me rattacher cette jarretière que voici, et dont je ne veux plus me servir. — Oh, oh ! dit la fortunée à l'Envieuse, vous portez les mêmes jarretières que la reine ! Vous les prenez donc chez la même faiseuse ?» L'Envieuse rêva profondément, ne répondit rien, et alla consulter son mari l'Envieux.

Cependant Zadig s'apercevait qu'il avait toujours des distractions quand il donnait des audiences, et quand il jugeait : il ne savait à quoi les attribuer ; c'était là sa seule peine.

Il eut un songe : il lui semblait qu'il était couché d'abord sur des herbes sèches, parmi lesquelles il y en avait quelques-unes de piquantes qui l'incommodaient et qu'ensuite il reposait mollement sur un lit de roses, dont il sortait un serpent qui le blessait au cœur de sa langue acérée et envenimée. « Hélas ! disait-il, j'ai été longtemps couché sur ces herbes sèches et piquantes, je suis maintenant sur le lit de roses ; mais quel sera le serpent ? »

CHAPITRE VIII

La jalousie.

LE malheur de Zadig vint de son bonheur même, et surtout de son mérite. Il avait tous les jours des entretiens avec le roi et

avec Astarté, son auguste épouse. Les charmes de sa conversation redoublaient encore par cette envie de plaire qui est à l'esprit ce que la parure est à la beauté ; sa jeunesse et ses grâces firent insensiblement sur Astarté une impression dont elle ne s'aperçut pas d'abord. Sa passion croissait dans le sein de l'innocence. Astarté se livrait sans scrupule et sans crainte au plaisir de voir et d'entendre un homme cher à son époux et à l'Etat, elle ne cessait de le vanter au roi ; elle en parlait à ses femmes qui enchérissaient encore sur ses louanges ; tout servait à enfoncer dans son cœur le trait qu'elle ne sentait pas. Elle faisait des présents à Zadig, dans lesquels il entrait plus de galanterie qu'elle ne pensait ; elle croyait ne lui parler qu'en reine contente de ses services, et quelquefois ses expressions étaient d'une femme sensible.

Astarté était beaucoup plus belle que cette Sémire qui haïssait tant les borgnes, et que cette autre femme qui avait voulu couper le nez à son époux. La familiarité d'Astarté, ses discours tendres, dont elle commençait à rougir, ses regards, qu'elle voulait détourner, et qui se fixaient sur les siens, allumèrent dans le cœur de Zadig un feu dont il s'étonna. Il combattit ; il appela à son secours la philosophie qui l'avait toujours secouru; il n'en tira que des lumières, et n'en reçut aucun soulagement. Le devoir, la reconnaissance, la majesté souveraine violée, se présentaient à ses yeux comme des dieux vengeurs ; il combattait, il triomphait ; mais cette victoire, qu'il fallait remporter à tout moment, lui coûtait des gémissements et des larmes. Il n'osait plus parler à la reine avec cette douce liberté qui avait eu tant de charmes pour tous deux : ses yeux se couvraient d'un nuage ; ses discours étaient contraints et sans suite : il baissait la vue ; quand, malgré lui, ses regards se tournaient vers Astarté, ils rencontraient ceux de la reine mouillés de pleurs dont il partait des traits de flamme ; ils semblaient se dire l'un et l'autre : « Nous nous adorons, et nous craignons de nous aimer ; nous brûlons tous deux d'un feu que nous condamnons. »

Zadig sortait d'auprès d'elle égaré, éperdu, le cœur surchargé d'un fardeau qu'il ne pouvait plus porter ; dans la violence de ses agitations, il laissa pénétrer son secret à son ami Cador, comme un homme qui, ayant soutenu longtemps les atteintes

d'une vive douleur, fait enfin connaître son mal par un cri qu'un redoublement aigu lui arrache, et par la sueur froide qui coule sur son front.

Cador lui dit : « J'ai déjà démêlé les sentiments que vous vouliez vous cacher à vous-même ; les passions ont des signes auxquels on ne peut se méprendre. Jugez, mon cher Zadig, puisque j'ai lu dans votre cœur, si le roi n'y découvrira pas un sentiment qui l'offense. Il n'a d'autre défaut que celui d'être le plus jaloux des hommes. Vous résistez à votre passion avec plus de force que la reine ne combat la sienne, parce que vous êtes philosophe, et parce que vous êtes Zadig. Astarté est femme ; elle laisse parler ses regards avec d'autant plus d'imprudence qu'elle ne se croit pas encore coupable. Malheureusement rassurée sur son innocence, elle néglige des dehors nécessaires. Je tremblerai pour elle, tant qu'elle n'aura rien à se reprocher. Si vous étiez d'accord l'un et l'autre, vous sauriez tromper tous les yeux : une passion naissante et combattue éclate ; un amour satisfait sait se cacher. » Zadig frémit à la proposition de trahir le roi, son bienfaiteur ; et jamais il ne fut plus fidèle à son prince que quand il fut coupable envers lui d'un crime involontaire. Cependant la reine prononçait si souvent le nom de Zadig, son front se couvrait de tant de rougeur en le prononçant, elle était tantôt si animée, tantôt si interdite, quand elle lui parlait en présence du roi ; une rêverie si profonde s'emparait d'elle quand il était sorti que le roi fut troublé. Il crut tout ce qu'il voyait, et imagina tout ce qu'il ne voyait point. Il remarqua surtout que les babouches de sa femme étaient bleues et que les babouches de Zadig étaient bleues ; que les rubans de sa femme étaient jaunes, et que le bonnet de Zadig était jaune ; c'étaient là de terribles indices pour un prince délicat. Les soupçons se tournèrent en certitude dans son esprit aigri.

Tous les esclaves des rois et des reines sont autant d'espions de leurs cœurs. On pénétra bientôt qu'Astarté était tendre, et que Moabdar était jaloux. L'Envieux engagea l'Envieuse à envoyer au roi sa jarretière, qui ressemblait à celle de la reine. Pour surcroît de malheur, cette jarretière était bleue. Le monarque ne songea plus qu'à la manière de se venger. Il résolut une nuit d'empoisonner la reine, et de faire mourir Zadig par le cordeau

au point du jour. L'ordre en fut donné à un impitoyable eunuque, exécuteur de ses vengeances. Il y avait alors dans la chambre du roi un petit nain qui était muet, mais qui n'était pas sourd. On le souffrait toujours : il était témoin de ce qui se passait de plus secret, comme un animal domestique. Ce petit muet était très attaché à la reine et à Zadig. Il entendit, avec autant de surprise que d'horreur, donner l'ordre de leur mort. Mais comment faire pour prévenir cet ordre effroyable, qui allait s'exécuter dans peu d'heures ? Il ne savait pas écrire ; mais il avait appris à peindre, et savait surtout faire ressembler. Il passa une partie de la nuit à crayonner ce qu'il voulait faire entendre à la reine. Son dessin représentait le roi agité de fureur, dans un coin du tableau, donnant des ordres à son eunuque ; un cordeau bleu et un vase sur une table, avec des jarretières bleues et des rubans jaunes ; la reine, dans le milieu du tableau, expirante entre les bras de ses femmes, et Zadig étranglé à ses pieds. L'horizon représentait un soleil levant, pour marquer que cet horrible exécution devait se faire aux premiers rayons de l'aurore. Dès qu'il eut fini cet ouvrage, il courut chez une femme d'Astarté, la réveilla, et lui fit entendre qu'il fallait dans l'instant même porter ce tableau à la reine.

Cependant, au milieu de la nuit, on vient frapper à la porte de Zadig ; on le réveille ; on lui donne un billet de la reine ; il doute si c'est un songe ; il ouvre la lettre d'une main tremblante. Quelle fut sa surprise, et qui pourrait exprimer la consternation et le désespoir dont il fut accablé quand il lut ces paroles ; « Fuyez dans l'instant même, ou l'on va vous arracher à la vie ! Fuyez, Zadig ; je vous l'ordonne au nom de notre amour et de mes rubans jaunes. Je n'étais point coupable ; mais je sens que je vais mourir criminelle. »

Zadig eut à peine la force de parler. Il ordonna qu'on fît venir Cador ; et, sans lui rien dire, il lui donna ce billet. Cador le força d'obéir, et de prendre sur-le-champ la route de Memphis. « Si vous osez aller trouver la reine, lui dit-il, vous hâtez sa mort ; si vous parlez au roi, vous la perdez encore. Je me charge de sa destinée ; suivez la vôtre. Je répandrai le bruit que vous avez pris la route des Indes. Je viendrai bientôt vous trouver, et je vous apprendrai ce qui se sera passé à Babylone. »

Cador, dans le moment même, fit placer deux dromadaires des plus légers à la course vers une porte secrète du palais : il y fit monter Zadig, qu'il fallut porter, et qui était près de rendre l'âme. Un seul domestique l'accompagna ; et bientôt Cador, plongé dans l'étonnement et dans la douleur, perdit son ami de vue.

Cet illustre fugitif, arrivé sur le bord d'une colline dont on voyait Babylone, tourna la vue sur le palais de la reine, et s'évanouit ; il ne reprit ses sens que pour verser des larmes, et pour souhaiter la mort. Enfin, après s'être occupé de la destinée déplorable de la plus aimable des femmes et de la première reine du monde, il fit un mouvement de retour[1] sur lui-même, et s'écria : « Qu'est-ce donc que la vie humaine ? O vertu ! à quoi m'avez-vous servi ? Deux femmes m'ont indignement trompé ; la troisième, qui n'est point coupable et qui est plus belle que les autres, va mourir ! Tout ce que j'ai fait de bien a toujours été pour moi une source de malédictions, et je n'ai été élevé au comble de la grandeur que pour tomber dans le plus horrible précipice de l'infortune. Si j'eusse été méchant comme tant d'autres, je serais heureux comme eux. » Accablé de ces réflexions funestes, les yeux chargés du voile de la douleur, la pâleur de la mort sur le visage, et l'âme abîmée dans l'excès d'un sombre désespoir, il continuait son voyage vers l'Egypte.

CHAPITRE IX

La femme battue.

ZADIG dirigeait sa route sur les étoiles. La constellation d'Orion et le brillant astre de Sirius le guidaient vers le port de Canope[2]. Il admirait ces vastes globes de lumières qui ne paraissent que de faibles étincelles à nos yeux, tandis que la terre,

---

(1) *Variante.* Les éditions depuis celle de 1747 jusqu'à celle de Kehl inclusivement portent : « il fit un moment de retour... » Le texte que nous donnons est celui qu'indique l'erratum de l'édition de Kehl.

(2) *Variante.* : « le pôle de Canope. » C'est ce qu'on lit dans toutes les éditions, mais il y a là une erreur évidente. — Canope est une ancienne ville de la Basse Egypte. C'est aujourd'hui Aboukir

qui n'est en effet qu'un point imperceptible dans la nature, paraît à notre cupidité quelque chose de si grand et de si noble. Il se figurait alors les hommes tels qu'ils sont en effet, des insectes se dévorant les uns les autres sur un petit atome de boue. Cette image vraie semblait anéantir ses malheurs, en lui retraçant le néant de son être et celui de Babylone. Son âme s'élançait jusque dans l'infini et contemplait, détachée de ses sens, l'ordre immuable de l'univers. Mais lorsque ensuite, rendu à lui-même et rentrant dans son cœur, il pensait qu'Astarté était peut-être morte pour lui, l'univers disparaissait à ses yeux, et il ne voyait dans la nature entière qu'Astarté mourante et Zadig infortuné. Comme il se livrait à ce flux et à ce reflux de philosophie sublime et de douleur accablante, il avançait vers les frontières de l'Egypte ; et déjà son domestique fidèle était dans la première bourgade, où il lui cherchait un logement. Zadig cependant se promenait vers les jardins qui bordaient ce village. Il vit, non loin du grand chemin, une femme éplorée qui appelait le ciel et la terre à son secours, et un homme furieux qui la suivait. Elle était déjà atteinte par lui, elle embrassait ses genoux. Cet homme l'accablait de coups et de reproches. Il jugea, à la violence de l'Egyptien et aux pardons réitérés que lui demandait la dame, que l'un était un jaloux, et l'autre une infidèle : mais quand il eut considéré cette femme, qui était d'une beauté touchante, et qui même ressemblait un peu à la malheureuse Astarté, il se sentit pénétré de compassion pour elle, et d'horreur pour l'Egyptien. « Secourez-moi, s'écria-t-elle à Zadig avec des sanglots ; tirez-moi des mains du plus barbare des hommes, sauvez-moi la vie ! » A ces cris Zadig courut se jeter entre elle et ce barbare. Il avait quelque connaissance de la langue égyptienne. Il lui dit en cette langue : « Si vous avez quelque humanité, je vous conjure de respecter la beauté et la faiblesse. Pouvez-vous outrager ainsi un chef-d'œuvre de la nature, qui est à vos pieds, et qui n'a pour sa défense que des larmes ? — Ah ! ah ! lui dit cet emporté, tu l'aimes donc aussi ! et c'est de toi qu'il faut que je me venge. » En disant ces paroles, il laisse la dame, qu'il tenait d'une main par les cheveux, et, prenant sa lance, il veut en percer l'étranger. Celui-ci, qui était de sang-froid évita aisément le coup d'un furieux. Il se saisit de la lance près

du fer dont elle est armée. L'un veut la retirer, l'autre l'arracher. Elle se brise entre leurs mains. L'Egyptien tire son épée ; Zadig s'arme de la sienne. Ils s'attaquent l'un et l'autre. Celui-là porte cent coups précipités ; celui-ci les pare avec adresse. La dame, assise sur un gazon, rajuste sa coiffure, et les regarde. L'Egyptien était plus robuste que son adversaire. Zadig était plus adroit. Celui-ci se battait en homme dont la tête conduisait le bras, et celui-là comme un emporté dont une colère aveugle guidait les mouvements au hasard. Zadig passe à lui, et le désarme ; et tandis que l'Egyptien, devenu plus furieux, veut se jeter sur lui, il le saisit, le presse, le fait tomber en lui tenant l'épée sur la poitrine ; il lui offre de lui donner la vie. L'Egyptien hors de lui tire son poignard ; il en blesse Zadig dans le temps même que le vainqueur lui pardonnait. Zadig indigné lui plonge son épée dans le sein. L'Egyptien jette un cri horrible, et meurt en se débattant. Zadig alors s'avança vers la dame, et lui dit d'une voix soumise : « Il m'a forcé de le tuer : je vous ai vengée ; vous êtes délivrée de l'homme le plus violent que j'aie jamais vu. Que voulez-vous maintenant de moi, madame? — Que tu meures, scélérat, lui répondit-elle ; que tu meures ! tu as tué mon amant ; je voudrais pouvoir déchirer ton cœur. — En vérité, madame, vous aviez là un étrange homme pour amant, lui répondit Zadig ; il vous battait de toutes ses forces, et il voulait m'arracher la vie parce que vous m'avez conjuré de vous secourir. — Je voudrais qu'il me battît encore, reprit la dame en poussant des cris. Je le méritais bien, je lui avais donné de la jalousie. Plût au ciel qu'il me battît, et que tu fusses à sa place! » Zadig, plus surpris et plus en colère qu'il ne l'avait été de sa vie, lui dit : « Madame, toute belle que vous êtes, vous mériteriez que je vous battisse à mon tour, tant vous êtes extravagante, mais je n'en prendrai pas la peine. » Là-dessus il remonta sur son chameau, et avança vers le bourg. A peine avait-il fait quelques pas qu'il se retourne au bruit que faisaient quatre courriers de Babylone. Ils venaient à toute bride. L'un d'eux, en voyant cette femme, s'écria : « C'est elle-même ! elle ressemble au portrait qu'on nous en a fait. » Ils ne s'embarrassèrent pas du mort, et se saisirent incontinent de la dame. Elle ne cessait de crier à Zadig : « Secourez-moi encore une fois,

étranger généreux ! je vous demande pardon de m'être plainte de vous : secourez-moi, et je suis à vous jusqu'au tombeau.» L'envie avait passé à Zadig de se battre désormais pour elle. « A d'autres, répondit-il ; vous ne m'y attraperez plus. » D'ailleurs il était blessé, son sang coulait, il avait besoin de secours ; et la vue des quatre Babyloniens, probablement envoyés par le roi Moabdar, le remplissait d'inquiétude. Il s'avança en hâte vers le village, n'imaginant pas pourquoi quatre courriers de Babylone venaient prendre cette Egyptienne, mais encore plus étonné du caractère de cette dame.

CHAPITRE X

L'esclavage.

COMME il entrait dans la bourgade égyptienne, il se vit entouré par le peuple. Chacun criait : « Voilà celui qui a enlevé la belle Missouf, et qui vient d'assassiner Clétofis ! — Messieurs, dit-il, Dieu me préserve d'enlever jamais votre belle Missouf ! elle est trop capricieuse ; et, à l'égard de Clétofis, je ne l'ai point assassiné ; je me suis défendu seulement contre lui. Il voulait me tuer, parce que je lui avais demandé très humblement grâce pour la belle Missouf, qu'il battait impitoyablement. Je suis un Étranger qui vient chercher un asile dans l'Egypte ; il n'y a pas d'apparence qu'en venant demander votre protection, j'aie commencé par enlever une femme, et par assassiner un homme.

Les Egyptiens étaient alors justes et humains. Le peuple conduisit Zadig à la maison de ville. On commença par le faire panser de sa blessure, et ensuite on l'interrogea, lui et son domestique séparément, pour savoir la vérité. On reconnut que Zadig n'était point un assassin; mais il était coupable du sang d'un homme : la loi le condamnait à être esclave. On vendit au profit de la bourgade ses deux chameaux ; on distribua aux habitants tout l'or qu'il avait apporté ; sa personne fut exposée en vente dans la place publique, ainsi que celle de son compagnon de voyage. Un marchand arabe, nommé Sétoc, y mit l'enchère ; mais le valet, plus propre à la fatigue, fut vendu bien plus chè-

rement que le maître. On ne faisait pas de comparaison entre ces deux hommes. Zadig fut donc esclave subordonné à son valet : on les attacha ensemble avec une chaîne qu'on leur passa aux pieds, et en cet état ils suivirent le marchand arabe dans sa maison. Zadig, en chemin, consolait son domestique, et l'exhortait à la patience ; mais, selon sa coutume, il faisait des réflexions sur la vie humaine. « Je vois, lui disait-il, que les malheurs de ma destinée se répandent sur la tienne. Tout m'a tourné jusqu'ici d'une façon bien étrange. J'ai été condamné à l'amende pour avoir vu passer une chienne ; j'ai pensé être empalé pour un griffon ; j'ai été envoyé au supplice parce que j'avais fait des vers à la louange du roi ; j'ai été sur le point d'être étranglé parce que la reine avait des rubans jaunes, et me voici esclave avec toi parce qu'un brutal a battu sa maîtresse. Allons, ne perdons point courage ; tout ceci finira peut-être ; il faut bien que les marchands arabes aient des esclaves ; et pourquoi ne le serais-je pas comme un autre, puisque je suis homme comme un autre ? Ce marchand ne sera pas impitoyable ; il faut qu'il traite bien ses esclaves, s'il en veut tirer des services. » Il parlait ainsi, et dans le fond de son cœur il était occupé du sort de la reine de Babylone.

Sétoc, le marchand, partit deux jours après pour l'Arabie déserte avec ses esclaves et ses chameaux. Sa tribu habitait vers le désert d'Horeb[1]. Le chemin fut long et pénible. Sétoc, dans la route, faisait bien plus de cas du valet que du maître, parce que le premier chargeait bien mieux les chameaux ; et toutes les petites distinctions furent pour lui.

Un chameau mourut à deux journées d'Horeb : on répartit sa charge sur le dos de chacun des serviteurs ; Zadig en eut sa part. Sétoc se mit à rire en voyant tous ses esclaves marcher courbés. Zadig prit la liberté de lui en expliquer la raison, et lui apprit les lois de l'équilibre. Le marchand, étonné, commença à le regarder d'un autre œil. Zadig, voyant qu'il avait excité sa curiosité, la redoubla en lui apprenant beaucoup de choses qui n'étaient point étrangères à son commerce ; les pesanteurs spécifiques des métaux et des denrées sous un volume égal ; les

(1) Le mont Horeb, au pied duquel s'étend ce désert, est situé au nord-ouest du Sinaï.

propriétés de plusieurs animaux utiles ; le moyen de rendre tels ceux qui ne l'étaient pas ; enfin il lui parut un sage. Sétoc lui donna la préférence sur son camarade, qu'il avait tant estimé. Il le traita bien et n'eut pas sujet de s'en repentir.

Arrivé dans sa tribu, Sétoc commença par redemander cinq cents onces d'argent à un Hébreu auquel il les avait prêtés en présence de deux témoins ; mais ces deux témoins étaient morts, et l'Hébreu, ne pouvant être convaincu, s'appropriait l'argent du marchand, en remerciant Dieu de ce qu'il lui avait donné le moyen de tromper un Arabe. Sétoc confia sa peine à Zadig, qui était devenu son conseil. « En quel endroit, demanda Zadig, prêtâtes-vous vos cinq cents onces à cet infidèle ? — Sur une large pierre, répondit le marchand, qui est auprès du mont Horeb. — Quel est le caractère de votre débiteur ? dit Zadig. — Celui d'un fripon, reprit Sétoc. — Mais je vous demande si c'est un homme vif ou flegmatique, avisé ou imprudent. — C'est de tous les mauvais payeurs, dit Sétoc, le plus vif que je connaisse. — Eh bien ! insista Zadig, permettez que je plaide votre cause devant le juge. » En effet il cita l'Hébreu au tribunal, et il parla ainsi au juge : « Oreiller du trône d'équité, je viens redemander à cet homme, au nom de mon maître, cinq cents onces d'argent qu'il ne veut pas rendre. — Avez-vous des témoins ? dit le juge. — Non, ils sont morts ; mais il reste une large pierre sur laquelle l'argent fut compté ; et s'il plaît à votre grandeur d'ordonner qu'on aille chercher la pierre, j'espère qu'elle portera témoignage ; nous resterons ici, l'Hébreu et moi, en attendant que la pierre vienne ; je l'enverrai chercher aux dépens de Sétoc, mon maître. — Très volontiers, » répondit le juge ; et il se mit à expédier d'autres affaires.

A la fin de l'audience : « Eh bien ! dit-il à Zadig, votre pierre n'est pas encore venue ? » L'Hébreu, en riant, répondit : « Votre Grandeur resterait ici jusqu'à demain que la pierre ne serait pas encore arrivée ; elle est à plus de six milles d'ici, et il faudrait quinze hommes pour la remuer. — Eh bien, s'écria Zadig, je vous avais bien dit que la pierre porterait témoignage ; puisque cet homme sait où elle est, il avoue donc que c'est sur elle que l'argent fut compté. » L'Hébreu, déconcerté, fut bientôt contraint de tout avouer. Le juge ordonna qu'il serait lié à la pierre,

sans boire ni manger, jusqu'à ce qu'il eût rendu les cinq cents onces, qui furent bientôt payées.

L'esclave Zadig et la pierre furent en grande recommandation dans l'Arabie.

CHAPITRE XI

Le bûcher.

SÉTOC, enchanté, fit de son esclave son ami intime. Il ne pouvait pas plus se passer de lui qu'avait fait le roi de Babylone; et Zadig fut heureux que Sétoc n'eût point de femme, il découvrait dans son maître un naturel porté au bien, beaucoup de droiture et de bon sens. Il fut fâché de voir qu'il adorait l'armée céleste, c'est-à-dire le soleil, la lune et les étoiles, selon l'ancien usage d'Arabie. Il lui en parlait quelquefois avec beaucoup de discrétion. Enfin il lui dit que c'étaient des corps comme les autres, qui ne méritaient pas plus son hommage qu'un arbre ou un rocher. « Mais, disait Sétoc, ce sont des êtres éternels dont nous tirons tous nos avantages ; ils animent la nature; ils règlent les saisons; ils sont d'ailleurs si loin de nous qu'on ne peut pas s'empêcher de les révérer. — Vous recevez plus d'avantages, répondit Zadig, des eaux de la mer Rouge, qui porte vos marchandises aux Indes. Pourquoi ne serait-elle pas aussi ancienne que les étoiles ? Et si vous adorez ce qui est éloigné de vous, vous devez adorer la terre des Gangarides[1], qui est aux extrémités du monde. — Non, disait Sétoc, les étoiles sont trop brillantes pour que je ne les adore pas. » Le soir venu, Zadig alluma un grand nombre de flambeaux dans la tente où il devait souper avec Sétoc ; et dès que son patron parut, il se jeta à genoux devant des cires allumées, et leur dit : « Eternelles et brillantes clartés, soyez-moi toujours propices! » Ayant proféré ces paroles, il se mit à table sans regarder Sétoc. « Que faites-vous donc ? lui dit Sétoc étonné. — Je fais comme vous, répondit Zadig ; j'adore ces chandelles, et je néglige leur maître et le mien.» Sétoc comprit le sens profond de cet apologue. La sagesse de

(1) Les Gangarides, ancien peuple de l'Inde, occupaient le Bengale actuel.

son esclave entra dans son âme ; il ne prodigua plus son encens aux créatures et adora l'Etre éternel qui les a faites.

Il y avait alors dans l'Arabie une coutume affreuse, venue originairement de Scythie, et qui, s'étant établie dans les Indes par le crédit des brachmanes[1], menaçait d'envahir tout l'Orient. Lorsqu'un homme marié était mort, et que sa femme bien-aimée voulait être sainte, elle se brûlait en public sur le corps de son mari. C'était une fête solennelle qui s'appelait *le bûcher du veuvage*. La tribu dans laquelle il y avait eu le plus de femmes brûlées était la plus considérée. Un Arabe de la tribu de Sétoc étant mort, sa veuve, nommée *Almona*, qui était fort dévote, fit savoir le jour et l'heure où elle se jetterait dans le feu au son des tambours et des trompettes. Zadig remontra à Sétoc combien cette horrible coutume était contraire au bien du genre humain ; qu'on laissait brûler tous les jours de jeunes veuves qui pouvaient donner des enfants à l'Etat, ou du moins élever les leurs ; et il le fit convenir qu'il fallait, si l'on pouvait, abolir un usage si barbare. Sétoc répondit : « Il y a plus de mille ans que les femmes sont en possession de se brûler. Qui de nous osera changer une loi que le temps a consacrée ? Y a-t-il rien de plus respectable qu'un ancien abus ? — La raison est plus ancienne, reprit Zadig. Parlez aux chefs des tribus, et je vais trouver la jeune veuve. »

Il se fit présenter à elle ; et après s'être insinué dans son esprit par des louanges sur sa beauté, après lui avoir dit combien c'était dommage de mettre au feu tant de charmes, il la loua encore sur sa constance et son courage. « Vous aimiez donc prodigieusement votre mari ? lui dit-il. — Moi ? point du tout, répondit la dame arabe. C'était un brutal, un jaloux, un homme insupportable ; mais je suis fermement résolue de me jeter sur son bûcher. — Il faut, dit Zadig, qu'il y ait apparemment un plaisir bien délicieux à être brûlée vive. — Ah ! cela fait frémir la nature, dit la dame ; mais il faut en passer par là. Je suis dévote ; je serais perdue de réputation, et tout le monde se moquerait de moi si je ne me brûlais pas. » Zadig, l'ayant fait convenir qu'elle se brûlait pour les autres et par vanité, lui parla long-

(1) Autre forme du mot *brahmanes*.

temps d'une manière à lui faire aimer un peu la vie, et parvint même à lui inspirer quelque bienveillance pour celui qui lui parlait. « Que feriez-vous enfin, lui dit-il, si la vanité de vous brûler ne vous tenait pas ? — Hélas ! dit la dame, je crois que je vous prierais de m'épouser. »

Zadig était trop rempli de l'idée d'Astarté pour ne pas éluder cette déclaration ; mais il alla dans l'instant trouver les chefs des tribus, leur dit ce qui s'était passé, et leur conseilla de faire une loi par laquelle il ne serait permis à une veuve de se brûler qu'après avoir entretenu un jeune homme tête à tête pendant une heure entière. Depuis ce temps aucune dame ne se brûla en Arabie. On eut au seul Zadig l'obligation d'avoir détruit en un jour une coutume si cruelle, qui durait depuis tant de siècles. Il était donc le bienfaiteur de l'Arabie.

CHAPITRE XII

Le souper.

SÉTOC, qui ne pouvait se séparer de cet homme en qui habitait la sagesse, le mena à la grande foire de Bassora[1], où devaient se rendre les plus grands négociants de la terre habitable. Ce fut pour Zadig une consolation sensible de voir tant d'hommes de diverses contrées réunis dans la même place. Il lui paraissait que l'univers était une grande famille qui se rassemblait à Bassora. Il se trouva à table, dès le second jour, avec un Egyptien, un Indien Gangaride, un habitant du Cathay[2], un Grec, un Celte, et plusieurs autres étrangers qui, dans leurs fréquents voyages vers le golfe Arabique, avaient appris assez d'arabe pour se faire entendre. L'Egyptien paraissait fort en colère. « Quel abominable pays que Bassora ! disait-il ; on m'y refuse mille onces d'or sur le meilleur effet du monde. — Comment donc ! dit Sétoc ; sur quel effet vous a-t-on refusé cette somme ? — Sur le corps de ma tante, répondit l'Egyptien; c'était la plus brave fem-

(1) Ville de la Turquie d'Asie, sur le Chat-el-Arab, non loin du golfe Persique. C'est un grand entrepôt commercial. Là se rencontrent les marchands de l'Asie Mineure, de l'Arabie, de la Perse et des Indes.

(2) Nom donné à la Chine au moyen âge.

me d'Egypte. Elle m'accompagnait toujours ; elle est morte en chemin ; j'en ai fait une des plus belles momies que nous ayons ; et je trouverais dans mon pays tout ce que je voudrais en la mettant en gage. Il est bien étrange qu'on ne veuille pas seulement me donner ici mille onces d'or sur un effet si solide. » Tout en se courrouçant, il était près de manger d'une excellente poule bouillie, quand l'Indien, le prenant par la main, s'écria avec douleur : « Ah ! qu'allez-vous faire ? — Manger de cette poule, dit l'homme à la momie. — Gardez-vous en bien, dit le Gangaride ; il se pourrait faire que l'âme de la défunte fût passée dans le corps de cette poule, et vous ne voudriez pas vous exposer à manger votre tante ? Faire cuire des poules, c'est outrager manifestement la nature. — Que voulez-vous dire avec votre nature et vos poules ? reprit le cholérique Egyptien ; nous adorons un bœuf[1] et nous en mangeons bien. — Vous adorez un bœuf ! est-il possible ? dit l'homme du Gange. — Il n'y a rien de si possible, repartit l'autre ; il y a cent trente-cinq mille ans que nous en usons ainsi, et personne parmi nous n'y trouve à redire. — Ah! cent trente-cinq mille ans ! dit l'Indien, ce compte est un peu exagéré ; il n'y en a que quatre-vingt mille que l'Inde est peuplée, et assurément nous sommes vos anciens ; et Brama nous avait défendu de manger des bœufs avant que vous vous fussiez avisés de les mettre sur les autels et à la broche. — Voilà un plaisant animal que votre Brama, pour le comparer à Apis ! dit l'Egyptien ; qu'a donc fait votre Brama de si beau ? » Le bramin répondit : « C'est lui qui a appris aux hommes à lire et à écrire, et à qui toute la terre doit le jeu des échecs. — Vous vous trompez, dit un Chaldéen qui était auprès de lui ; c'est le poisson Oannès[2] à qui on doit de si grands bienfaits, et il est juste de ne rendre qu'à lui ses hommages. Tout le monde vous dira que c'était un être divin, qu'il avait la queue dorée, avec une belle

---

(1) C'est Apis, divinité adorée dans l'ancienne Égypte sous la forme d'un bœuf noir, marqué d'une tache blanche et carrée sur le front, avec une autre marque semblable à un croissant sur le côté droit. Il était nourri à Memphis, avait deux temples et y rendait des oracles. A la fin de sa 25e année, on le noyait et on l'enterrait magnifiquement dans le Sérapéum.

(2) Oannès, dieu chaldéen, qui sortit de la mer Erythrée pour apprendre au monde naissant les arts, l'agriculture et les lois. Il était moitié homme, moitié poisson.

tête d'homme, et qu'il sortait de l'eau pour venir prêcher à terre trois heures par jour. Il eut plusieurs enfants qui furent tous rois, comme chacun sait. J'ai son portrait chez moi que je révère comme je le dois. On peut manger du bœuf tant qu'on veut; mais c'est assurément une très grande impiété de faire cuire du poisson ; d'ailleurs vous êtes tous deux d'une origine trop peu noble et trop récente pour me rien disputer. La nation égyptienne ne compte que cent trente-cinq mille ans, et les Indiens ne se vantent que de quatre-vingt mille, tandis que nous avons des almanachs de quatre mille siècles. Croyez-moi, renoncez à vos folies, et je vous donnerai à chacun un beau portrait d'Oannès. »

L'homme de Cambalu[1], prenant la parole, dit : « Je respecte fort les Egyptiens, les Chaldéens, les Grecs, les Celtes, Brama, le bœuf Apis, le beau poisson Oannès ; mais peut-être que le Li ou le Tien[2], comme on voudra l'appeler, vaut bien les bœufs et les poissons. Je ne dirai rien de mon pays ; il est aussi grand que la terre d'Egypte, la Chaldée, et les Indes ensemble. Je ne dispute pas d'antiquité, parce qu'il suffit d'être heureux, et que c'est fort peu de chose d'être ancien ; mais, s'il fallait parler d'almanachs, je dirais que toute l'Asie prend les nôtres, et que nous en avions de fort bons avant qu'on sût l'arithmétique en Chaldée.

— Vous êtes des ignorants tous tant que vous êtes ! s'écria le Grec : est-ce que vous ne savez pas que le Chaos est le père de tout, et que la forme et la matière ont mis le monde dans l'état où il est ? » Ce Grec parla longtemps ; mais il fut enfin interrompu par le Celte, qui, ayant beaucoup bu pendant qu'on disputait, se crut alors plus savant que tous les autres, et dit en jurant qu'il n'y avait que Teutah[3] et le gui de chêne qui valussent la peine qu'on en parlât ; que, pour lui, il avait toujours du gui dans sa poche ; que les Scythes, ses ancêtres, étaient

---

(1) Autre nom de Pékin.

(2) Mots chinois qui signifient proprement : *li*, la lumière naturelle, la raison, et *tien*, le ciel ; et qui signifient aussi Dieu. (*Note de Voltaire.*)

(3) Teutath ou Teutatès, divinité gauloise, obscure et formidable. C'était le dieu de la nuit ; il conduisait les âmes des morts, il était aussi le dieu de l'intelligence et celui de la guerre. On l'invoquait sous la forme d'un chêne, et on lui offrait des sacrifices humains.

les seuls gens de bien qui eussent jamais été au monde ; qu'ils avaient, à la vérité, quelquefois mangé des hommes, mais que cela n'empêchait pas qu'on ne dût avoir beaucoup de respect pour sa nation ; et qu'enfin, si quelqu'un parlait mal de Teutah, il lui apprendrait à vivre. La querelle s'échauffa pour lors, et Sétoc vit le moment où la table allait être ensanglantée. Zadig, qui avait gardé le silence pendant toute la dispute, se leva enfin : il s'adressa d'abord au Celte, comme au plus furieux ; il lui dit qu'il avait raison, et lui demanda du gui ; il loua le Grec sur son éloquence, et adoucit tous les esprits échauffés. Il ne dit que très peu de chose à l'homme du Cathay, parce qu'il avait été le plus raisonnable de tous. Ensuite il leur dit : « Mes amis, vous alliez vous quereller pour rien, car vous êtes tous du même avis. » A ce mot, ils se récrièrent tous. « N'est-il pas vrai, dit-il au Celte, que vous n'adorez pas ce gui, mais celui qui a fait le gui et le chêne ? — Assurément, répondit le Celte. — Et vous, monsieur l'Egyptien, vous révérez apparemment dans un certain bœuf celui qui vous a donné les bœufs ? — Oui, dit l'Egyptien. — Le poisson Oannès, continua-t-il, doit céder à celui qui a fait la mer et les poissons. — D'accord, dit le Chaldéen. — L'Indien, ajouta-t-il, et le Cathayen, reconnaissent comme vous un premier principe ; je n'ai pas trop bien compris les choses admirables que le Grec a dites, mais je suis sûr qu'il admet aussi un Etre supérieur, de qui la forme et la matière dépendent. » Le Grec qu'on admirait dit que Zadig avait très bien pris sa pensée. « Vous êtes donc tous du même avis, répliqua Zadig, et il n'y a pas là de quoi se quereller.» Tout le monde l'embrassa. Sétoc, après avoir vendu fort cher ses denrées, reconduisit son ami Zadig dans sa tribu. Zadig apprit en arrivant qu'on lui avait fait son procès en son absence, et qu'il allait être brûlé à petit feu.

CHAPITRE XIII

Le rendez-vous.

PENDANT son voyage à Bassora, les prêtres des étoiles avaient résolu de le punir. Les pierreries et les ornements des jeunes veuves qu'ils envoyaient au bûcher leur appartenaient de

droit ; c'était bien le moins qu'ils fissent brûler Zadig pour le mauvais tour qu'il leur avait joué. Ils accusèrent donc Zadig d'avoir des sentiments erronés sur l'armée céleste ; ils déposèrent contre lui, et jurèrent qu'ils lui avaient entendu dire que les étoiles ne se couchaient pas dans la mer. Ce blasphème effroyable fit frémir les juges ; ils furent près de déchirer leurs vêtements, quand ils ouïrent ces paroles impies, et ils l'auraient fait, sans doute, si Zadig avait eu de quoi les payer ; mais dans l'excès de leur douleur, ils se contentèrent de le condamner à être brûlé à petit feu. Sétoc, désespéré, employa en vain son crédit pour sauver son ami ; il fut bientôt obligé de se taire. La jeune veuve Almona, qui avait pris beaucoup de goût à la vie, et qui en avait obligation à Zadig, résolut de le tirer du bûcher, dont il lui avait fait connaître l'abus. Elle roula son dessein dans sa tête, sans en parler à personne. Zadig devait être exécuté le lendemain ; elle n'avait que la nuit pour le sauver. Voici comme elle s'y prit, en femme charitable et prudente.

Elle se parfuma ; elle releva sa beauté par l'ajustement le plus riche et le plus galant, et alla demander une audience secrète au chef des prêtres des étoiles. Quand elle fut devant ce vieillard vénérable, elle lui parla en ces termes : « Fils aîné de la grande Ourse, frère du Taureau, cousin du grand Chien (c'étaient les titres de ce pontife), je viens vous confier mes scrupules. J'ai bien peur d'avoir commis un péché énorme en ne me brûlant pas dans le bûcher de mon cher mari. En effet, qu'avais-je à conserver ? une chair périssable, et qui est déjà toute flétrie. » En disant ces paroles elle tira de ses longues manches de soie ses bras nus, d'une forme admirable et d'une blancheur éblouissante. « Vous voyez, dit-elle, le peu que cela vaut. » Le pontife trouva dans son cœur que cela valait beaucoup. Ses yeux le dirent, et sa bouche le confirma, il jura qu'il n'avait vu de sa vie de si beaux bras. « Hélas ! lui dit la veuve, les bras peuvent être un peu moins mal que le reste ; mais vous m'avouerez que la gorge n'était pas digne de mes attentions. » Alors elle laissa voir le sein le plus charmant que la nature eût jamais formé. Un bouton de rose sur une pomme d'ivoire n'eût paru auprès que de la garance sur du buis, et les agneaux sortant du lavoir auraient semblé d'un jaune brun. Cette gorge, ses

grands yeux noirs qui languissaient en brillant doucement d'un feu tendre, ses joues animées de la plus belle pourpre mêlée au blanc de lait le plus pur ; son nez, qui n'était pas comme la tour du mont Liban ; ses lèvres, qui étaient comme deux bordures de corail renfermant les plus belles perles de la mer d'Arabie, tout cela ensemble fit croire au vieillard qu'il avait vingt ans. Il fit en bégayant une déclaration tendre. Almona, le voyant enflammé, lui demanda la grâce de Zadig. « Hélas ! dit-il, ma belle dame, quand je vous accorderais sa grâce, mon indulgence ne servirait à rien ; il faut qu'elle soit signée de trois autres de mes confrères. — Signez toujours, dit Almona. — Volontiers, dit le prêtre, à condition que vos faveurs seront le prix de ma facilité. — Vous me faites trop d'honneur, dit Almona ; ayez seulement pour agréable de venir dans ma chambre après que le soleil sera couché, et dès que la brillante étoile *Sheat*[1] sera sur l'horizon, vous me trouverez sur un sofa couleur de rose, et vous en userez comme vous pourrez avec votre servante. » Elle sortit alors, emportant avec elle la signature, et laissa le vieillard plein d'amour et de défiance de ses forces. Il employa le reste du jour à se baigner ; il but une liqueur composée de la cannelle de Ceylan, et des précieuses épices de Tidor et de Ternate[2], et attendit avec impatience que l'étoile *Sheat* vînt à paraître.

Cependant la belle Almona alla trouver le second pontife. Celui-ci l'assura que le soleil, la lune, et tous les feux du firmament, n'étaient que des feux follets, en comparaison de ses charmes. Elle lui demanda la même grâce, et on lui proposa d'en donner le prix Elle se laissa vaincre, et donna rendez-vous au second pontife au lever de l'étoile *Algénib*. De là elle passa chez le troisième et chez le quatrième prêtre prenant toujours une signature, et donnant un rendez-vous d'étoile en étoile. Alors elle fit avertir les juges de venir chez elle pour une affaire importante. Ils s'y rendirent : elle leur montra les quatre noms, et leur dit à quel prix les prêtres avaient vendu la grâce de Zadig. Chacun d'eux arriva à l'heure pres-

(1) Sheat et Algénib sont des étoiles du Carré de Pégase.
(2) Tidor et Ternate, petites îles de l'archipel des Moluques, non loin des Philippines.

crite; chacun fut bien étonné d'y trouver ses confrères, et plus encore d'y trouver les juges, devant qui leur honte fut manifestée. Zadig fut sauvé. Sétoc fut si charmé de l'habileté d'Almona, qu'il en fit sa femme[1].

CHAPITRE XIV

La danse.

SÉTOC devait aller, pour les affaires de son commerce, dans l'île de Serendib[2]; mais le premier mois de son mariage, qui est, comme on sait, la lune de miel, ne lui permettait ni de quitter sa femme, ni de croire qu'il pût jamais la quitter : il pria son ami Zadig de faire pour lui le voyage. « Hélas ! disait Zadig, faut-il que je mette encore un plus vaste espace entre la belle Astarté et moi ? mais il faut servir mes bienfaiteurs. » Il dit, il pleura, et il partit.

Il ne fut pas longtemps dans l'île de Serendib, sans y être regardé comme un homme extraordinaire. Il devint l'arbitre de tous les différends entre les négociants, l'ami des sages, le conseil du petit nombre de gens qui prennent conseil. Le roi voulut le voir et l'entendre. Il connut bientôt tout ce que valait Zadig; il eut confiance en sa sagesse et en fit son ami. La familiarité et l'estime du roi fit trembler Zadig. Il était nuit et jour pénétré du malheur que lui avaient attiré les bontés de Moabdar. « Je

---

(1) *Variante.* Les deux chapitres suivants se trouvent pour la première fois dans l'édition de Kehl. Leur adjonction nécessita le changement de la fin du chapitre XIII qui, jusqu'à l'édition de Kehl, se terminait ainsi : « ...en fit sa femme. Zadig partit, après s'être jeté aux pieds de sa belle libératrice. Sétoc et lui se quittèrent en pleurant, en se jurant une amitié éternelle et en se promettant que le premier des deux qui ferait une grande fortune en ferait part à l'autre. »

Zadig marcha du côté de la Syrie, toujours pensant à la malheureuse Astarté et toujours réfléchissant sur le sort qui s'obstinait à se jouer de lui et à le persécuter. « Quoi ! disait-il, quatre cents onces d'or pour avoir vu passer une chienne ! condamné à être décapité pour quatre mauvais vers à la louange du roi ! prêt à être étranglé parce que la reine avait des babouches de la couleur de mon bonnet ! réduit en esclavage pour avoir secouru une femme qu'on battait ; et sur le point d'être brûlé pour avoir sauvé la vie à toutes les jeunes veuves arabes ! »

(2) Ile fameuse dans les relations des géographes arabes ; on l'a identifiée avec Ceylan, Sumatra ou encore Madagascar.

plais au roi, dit-il, ne serai-je pas perdu ? » Cependant il ne pouvait se dérober aux caresses de Sa Majesté ; car il faut avouer que Nabussan, roi de Serendib, fils de Nussanab, fils de Nabassun, fils de Sanbusna, était un des meilleurs princes de l'Asie ; et quand on lui parlait, il était difficile de ne le pas aimer.

Ce bon prince était toujours loué, trompé et volé ; c'était à qui pillerait ses trésors. Le receveur général de l'île de Serendib donnait toujours cet exemple, fidèlement suivi par les autres. Le roi le savait ; il avait changé de trésorier plusieurs fois ; mais il n'avait pu changer la mode établie de partager les revenus du roi en deux moitiés inégales dont la plus petite revenait toujours à Sa Majesté, et la plus grosse aux administrateurs.

Le roi Nabussan confia sa peine au sage Zadig. « Vous qui savez tant de belles choses, lui dit-il, ne sauriez-vous pas le moyen de me faire trouver un trésorier qui ne me vole point? — Assurément, répondit Zadig, je sais une façon infaillible de vous donner un homme qui ait les mains nettes. » Le roi, charmé, lui demanda, en l'embrassant, comment il fallait s'y prendre. « Il n'y a, dit Zadig, qu'à faire danser tous ceux qui se présenteront pour la dignité de trésorier, et celui qui dansera avec le plus de légèreté, sera infailliblement le plus honnête homme. — Vous vous moquez, dit le roi ; voilà une plaisante façon de choisir un receveur de mes finances ! Quoi ! vous prétendez que celui qui fera le mieux un entrechat sera le financier le plus intègre et le plus habile ! — Je ne vous réponds pas qu'il sera le plus habile, repartit Zadig ; mais je vous assure que ce sera indubitablement le plus honnête homme. » Zadig parlait avec tant de confiance que le roi crut qu'il avait quelque secret surnaturel pour connaître les financiers. « Je n'aime pas le surnaturel, dit Zadig ; les gens et les livres à prodiges m'ont toujours déplu : si Votre Majesté veut me laisser faire l'épreuve que je lui propose, elle sera bien convaincue que mon secret est la chose la plus simple et la plus aisée. » Nabussan, roi de Serendib, fut bien plus étonné d'entendre que ce secret était simple que si on le lui avait donné pour un miracle : « Or bien, dit-il, faites comme vous l'entendrez. — Laissez-moi faire, dit Zadig ; vous gagnerez à cette épreuve plus que vous ne pensez. » Le jour même il fit publier, au nom du roi, que tous ceux qui pré-

tendaient à l'emploi de haut receveur des deniers de Sa Gracieuse Majesté Nabussan, fils de Nussanab, eussent à se rendre, en habits de soie légère, le premier de la lune du Crocodile, dans l'antichambre du roi. Ils s'y rendirent au nombre de soixante et quatre. On avait fait venir des violons dans un salon voisin ; tout était préparé pour le bal ; mais la porte de ce salon était fermée, et il fallait, pour y entrer, passer par une petite galerie assez obscure. Un huissier vint chercher et introduire chaque candidat, l'un après l'autre, par ce passage, dans lequel on le laissait seul quelques minutes. Le roi, qui avait le mot, avait étalé tous ses trésors dans cette galerie. Lorsque tous les prétendants furent arrivés dans le salon, Sa Majesté ordonna qu'on les fît danser. Jamais on ne dansa plus pesamment et avec moins de grâce ; ils avaient tous la tête baissée, les reins courbés, les mains collées à leurs côtés ? « Quels fripons ! » disait tout bas Zadig. Un seul d'entre eux formait des pas avec agilité, la tête haute, le regard assuré, les bras étendus, le corps droit, le jarret ferme. « Ah ! l'honnête homme ! le brave homme ! » disait Zadig. Le roi embrassa ce bon danseur, le déclara trésorier, et tous les autres furent punis et taxés avec la plus grande justice du monde ; car chacun, dans le temps qu'il avait été dans la galerie, avait rempli ses poches, et pouvait à peine marcher. Le roi fut fâché pour la nature humaine que de ces soixante et quatre danseurs il y eût soixante et trois filous. La galerie obscure fut appelée le *corridor de la Tentation*. On aurait, en Perse, empalé ces soixante et trois seigneurs ; en d'autres pays, on eût fait une chambre de justice qui eût consommé en frais le triple de l'argent volé, et qui n'eût rien remis dans les coffres du souverain ; dans un autre royaume, ils se seraient pleinement justifiés, et auraient fait disgracier ce danseur si léger : à Serendib, ils ne furent condamnés qu'à augmenter le trésor public, car Nabussan était fort indulgent.

Il était aussi fort reconnaissant ; il donna à Zadig une somme d'argent plus considérable qu'aucun trésorier n'en avait jamais volé au roi son maître. Zadig s'en servit pour envoyer des exprès à Babylone, qui devaient l'informer de la destinée d'Astarté. Sa voix trembla en donnant cet ordre, son sang reflua vers son cœur, ses yeux se couvrirent de ténèbres, son âme fut prête à

l'abandonner. Le courrier partit, Zadig le vit embarquer ; il rentra chez le roi, ne voyant personne, croyant être dans sa chambre et prononçant le nom d'amour. « Ah ! l'amour, dit le roi, c'est précisément ce dont il s'agit ; vous avez deviné ce qui fait ma peine. Que vous êtes un grand homme ! j'espère que vous m'apprendrez à connaître une femme à toute épreuve, comme vous m'avez fait trouver un trésorier désintéressé. » Zadig, ayant repris ses sens, lui promit de le servir en amour comme en finance, quoique la chose parût plus difficile encore.

CHAPITRE XV

Les yeux bleus.

« LE corps et le cœur, » dit le roi à Zadig... A ces mots, le Babylonien ne put s'empêcher d'interrompre Sa Majesté. « Que je vous sais bon gré, dit-il, de n'avoir point dit *l'esprit et le cœur !* car on n'entend que ces mots dans les conversations de Babylone ; on ne voit que des livres où il est question du cœur et de l'esprit[1], composés par des gens qui n'ont ni de l'un ni de l'autre : mais de grâce, sire, poursuivez. » Nabussan continua ainsi : « Le corps et le cœur sont chez moi destinés à aimer ; la première de ces deux puissances a tout lieu d'être satisfaite : j'ai ici cent femmes à mon service, toutes belles, complaisantes, prévenantes, voluptueuses même, ou feignant de l'être avec moi, Mon cœur n'est pas à beaucoup près si heureux. Je n'ai que trop éprouvé qu'on caresse beaucoup le roi de Serendib, et qu'on se soucie fort peu de Nabussan. Ce n'est pas que je crois mes femmes infidèles ; mais je voudrais trouver une âme qui fût à moi ; je donnerais pour un pareil trésor les cent beautés dont je possède les charmes : voyez si, sur ces cent sultanes, vous pouvez m'en trouver une dont je sois sûr d'être aimé. »

Zadig lui répondit comme il avait fait sur l'article des financiers : « Sire, laissez-moi faire ; mais permettez d'abord que je

(1) Ce trait est lancé contre Rollin, le grand pédagogue du XVIIIe siècle, qui, dans son *Traité des Études*, emploie souvent cette expression : l'esprit et le cœur.

dispose de ce que vous aviez étalé dans la galerie de la Tentation ; je vous en rendrai bon compte, et vous n'y perdrez rien. Le roi le laissa le maître absolu. Il choisit dans Serendib trente-trois petits bossus des plus vilains qu'il put trouver, trente-trois pages des plus beaux et trente-trois bonzes des plus éloquents et des plus robustes. Il leur laissa à tous la liberté d'entrer dans les cellules des sultanes. Chaque petit bossu eut quatre mille pièces d'or à donner, et, dès le premier jour, tous les bossus furent heureux. Les pages, qui n'avaient rien à donner qu'eux-mêmes, ne triomphèrent qu'au bout de deux ou trois jours. Les bonzes eurent un peu plus de peine ; mais enfin trente-trois dévotes se rendirent à eux. Le roi, par des jalousies qui avaient vue sur toutes les cellules, vit toutes ces épreuves, et fut émerveillé. De ses cent femmes, quatre-vingt dix-neuf succombèrent à ses yeux. Il en restait une toute jeune, toute neuve, de qui Sa Majesté n'avait jamais approché. On lui détacha un, deux, trois bossus, qui lui offrirent jusqu'à vingt mille pièces ; elle fut incorruptible, et ne put s'empêcher de rire de l'idée qu'avaient ces bossus de croire que l'argent les rendrait mieux faits. On lui présenta les deux plus beaux pages ; elle dit qu'elle trouvait le roi encore plus beau. On lui lâcha le plus éloquent des bonzes, et ensuite le plus intrépide ; elle trouva le premier un bavard, et ne daigna pas même soupçonner le mérite du second. « Le cœur fait tout, dit-elle, je ne céderai jamais ni à l'or d'un bossu, ni aux grâces d'un jeune homme, ni aux séductions d'un bonze : j'aimerai uniquement Nabussan, fils de Nussanab, et j'attendrai qu'il daigne m'aimer. » Le roi fut transporté de joie, d'étonnement et de tendresse. Il reprit tout l'argent qui avait fait réussir les bossus, et en fit présent à la belle Falide : c'était le nom de cette jeune personne. Il lui donna son cœur : elle le méritait bien. Jamais la fleur de la jeunesse ne fut si brillante, jamais les charmes de la beauté ne furent si enchanteurs. La vérité de l'histoire ne permet pas de taire qu'elle faisait mal la révérence, mais elle dansait comme les fées, chantait comme les sirènes, et parlait comme les Grâces : elle était pleine de talents et de vertus.

Nabussan, aimé, l'adora. Mais elle avait les yeux bleus, et ce fut la source des plus grands malheurs. Il y avait une ancienne loi qui défendait aux rois d'aimer une de ces femmes que les

Grecs ont appelées depuis βοῶπις [1]. Le chef des bonzes avait établi cette loi il y avait plus de cinq mille ans : c'était pour s'approprier la maîtresse du premier roi de l'île de Serendib que ce premier bonze avait fait passer l'anathème des yeux bleus en constitution fondamentale d'Etat. Tous les ordres de l'empire vinrent faire à Nabussan des remontrances. On disait publiquement que les derniers jours du royaume étaient arrivés, que l'abomination était à son comble, que toute la nature était menacée d'un événement sinistre ; qu'en un mot Nabussan, fils de Nussanab, aimait deux grands yeux bleus. Les bossus, les financiers, les bonzes et les brunes remplirent le royaume de leurs plaintes.

Les peuples sauvages qui habitent le nord de Serendib profitèrent de ce mécontentement général. Ils firent une irruption dans les Etats du bon Nabussan. Il demanda des subsides à ses sujets ; les bonzes, qui possédaient la moitié des revenus de l'Etat, se contentèrent de lever les mains au ciel, et refusèrent de les mettre dans leurs coffres pour aider le roi. Ils firent de belles prières en musique, et laissèrent l'Etat en proie aux barbares.

« O mon cher Zadig ! me tireras-tu encore de cet horrible embarras ? s'écria douloureusement Nabussan. — Très volontiers, répondit Zadig. Vous aurez de l'argent des bonzes tant que vous en voudrez. Laissez à l'abandon les terres où sont situés leurs châteaux, et défendez seulement les vôtres. » Nabussan n'y manqua pas. Les bonzes vinrent se jeter aux pieds du roi et implorer son assistance. Le roi leur répondit par une belle musique dont les paroles étaient des prières au ciel pour la conservation de leurs terres. Les bonzes, enfin, donnèrent de l'argent, et le roi finit heureusement la guerre. Ainsi Zadig, par ses conseils, sages et heureux, et par les plus grands services, s'était attiré l'irréconciliable inimitié des hommes les plus puissants de l'Etat ; les bonzes et les brunes jurèrent sa perte ; les financiers et les bossus ne l'épargnèrent pas ; on le rendit suspect au bon Nabussan. Les services rendus restent souvent dans l'antichambre, et les soupçons entrent dans le cabinet, selon la sentence de Zoroastre : c'était tous les jours de nouvelles accusations ; la

(1) βοῶπις (boôpis), mot grec signifiant : qui a des yeux de bœuf, c'est-à-dire qui a de grands yeux.

première est repoussée, la seconde effleure, la troisième blesse la quatrième tue.

Zadig, intimidé, qui avait bien fait les affaires de son ami Sétoc, et qui lui avait fait tenir son argent, ne songea plus qu'à partir de l'île, et résolut d'aller lui-même chercher des nouvelles d'Astarté. « Car, disait-il, si je reste dans Serendib, les bonzes me feront empaler ; mais où aller ? je serai esclave en Egypte, brûlé selon toutes les apparences en Arabie, étranglé à Babylone. Cependant il faut savoir ce qu'Astarté est devenue : partons, et voyons à quoi me réserve ma triste destinée. »

CHAPITRE XVI

Le brigand.

EN arrivant aux frontières qui séparent l'Arabie Pétrée de la Syrie, comme il passait près d'un château assez fort, des Arabes armés en sortirent. Il se vit entouré ; on lui criait : « Tout ce que vous avez nous appartient, et votre personne appartient à notre maître. » Zadig, pour réponse, tira son épée ; son valet, qui avait du courage, en fit autant. Ils renversèrent morts les premiers Arabes qui mirent la main sur eux ; le nombre redoubla ; ils ne s'étonnèrent point, et résolurent de périr en combattant. On voyait deux hommes se défendre contre une multitude. Un tel combat ne pouvait durer longtemps. Le maître du château, nommé Arbogad, ayant vu d'une fenêtre les prodiges de valeur que faisait Zadig, conçut de l'estime pour lui. Il descendit en hâte, et vint lui-même écarter ses gens et délivrer les deux voyageurs. « Tout ce qui passe sur mes terres est à moi, dit-il, aussi bien que ce que je trouve sur les terres des autres ; mais vous me paraissez un si brave homme que je vous exempte de la loi commune. » Il le fit entrer dans son château, ordonnant à ses gens de le bien traiter, et, le soir, Arbogad voulut souper avec Zadig.

Le seigneur du château était un de ces Arabes qu'on appelle *voleurs* ; mais il faisait quelquefois de bonnes actions parmi une foule de mauvaises ; il volait avec une rapacité furieuse et donnait libéralement ; intrépide dans l'action, assez doux dans le com-

merce, débauché à table, gai dans la débauche, et surtout plein de franchise. Zadig lui plut beaucoup ; sa conversation, qui s'anima, fit durer le repas. Enfin Arbogad lui dit : » Je vous conseille de vous enrôler sous moi ; vous ne sauriez mieux faire ; ce métier-ci n'est pas mauvais ; vous pourrez un jour devenir ce que je suis. — Puis-je vous demander, dit Zadig, depuis quel temps vous exercez cette noble profession ? — Dès ma plus tendre jeunesse, reprit le seigneur ; j'étais valet d'un Arabe assez habile ; ma situation m'était insupportable ; j'étais au désespoir de voir que, dans toute la terre, qui appartient également aux hommes, la destinée ne m'eût pas réservé ma portion. Je confiai mes peines à un vieil Arabe, qui me dit : « Mon fils, ne désespérez « pas, il y avait autrefois un grain de sable qui se lamentait d'ê- « tre un atome ignoré dans les déserts ; au bout de quelques an- « nées il devint diamant, et il est à présent le plus bel ornement « de la couronne du roi des Indes. » Ce discours me fit impression : j'étais le grain de sable, je résolus de devenir diamant : je commençai par voler deux chevaux ; je m'associai des camarades ; je me mis en état de voler de petites caravanes : ainsi je fis cesser peu à peu la disproportion qui était d'abord entre les hommes et moi ; j'eus ma part aux biens de ce monde, et je fus même dédommagé avec usure : on me considéra beaucoup ; je devins seigneur brigand ; j'acquis ce château par voie de fait. Le satrape de Syrie voulut m'en déposséder ; mais j'étais déjà trop riche pour avoir rien à craindre ; je donnai de l'argent au satrape, moyennant quoi je conservai ce château, et j'agrandis mes domaines. Il me nomma même trésorier des tributs que l'Arabie Pétrée payait au roi des rois. Je fis ma charge de receveur, et point du tout celle de payeur.

« Le grand desterham de Babylone envoya ici, au nom du roi Moabdar, un petit satrape, pour me faire étrangler. Cet homme arriva avec son ordre ; j'étais instruit de tout ; je fis étrangler en sa présence les quatre personnes qu'il avait amenées avec lui pour serrer le lacet, après quoi je lui demandai ce que pouvait lui valoir la commission de m'étrangler. Il me répondit que ses honoraires pouvaient aller à trois cents pièces d'or. Je lui fis voir clair qu'il y aurait plus à gagner avec moi. Je le fis sous-brigand ; il est aujourd'hui un de mes meilleurs officiers, et des

plus riches. Si vous m'en croyez, vous réussirez comme lui. Jamais la saison de voler n'a été meilleure, depuis que Moabdar est tué et que tout est en confusion dans Babylone.

— Moabdar est tué ! dit Zadig ; et qu'est devenue la reine Astarté ? — Je n'en sais rien, reprit Arbogad ; tout ce que je sais, c'est que Moabdar est devenu fou, qu'il a été tué, que Babylone est un grand coupe-gorge, que tout l'empire est désolé, qu'il y a de beaux coups à faire encore, et que, pour ma part, j'en ai fait d'admirables. — Mais la reine ? dit Zadig ; de grâce, ne savez-vous rien de la destinée de la reine ? — On m'a parlé d'un prince d'Hyrcanie, reprit-il ; elle est probablement parmi ses concubines, si elle n'a pas été tuée dans le tumulte ; mais je suis plus curieux de butin que de nouvelles. J'ai pris plusieurs femmes dans mes courses ; je n'en garde aucune ; je les vends cher quand elles sont belles, sans m'informer de ce qu'elles sont : on n'achète point le rang ; une reine qui serait laide ne trouverait pas marchand : peut-être ai-je vendu la reine Astarté, peut-être est-elle morte ; mais peu m'importe, et je pense que vous ne devez pas vous en soucier plus que moi. » En parlant ainsi, il buvait avec tant de courage, il confondait tellement toutes les idées, que Zadig n'en put tirer aucun éclaircissement.

Il restait interdit, accablé, immobile. Arbogad buvait toujours, faisait des contes, répétait sans cesse qu'il était le plus heureux de tous les hommes, exhortant Zadig à se rendre aussi heureux que lui. Enfin, doucement assoupi par les fumées du vin, il alla dormir d'un sommeil plus tranquille. Zadig passa la nuit dans l'agitation la plus violente. « Quoi ! disait-il, le roi est devenu fou ! il est tué ! Je ne puis m'empêcher de le plaindre. L'empire est déchiré, et ce brigand est heureux : ô fortune ! ô destinée ! Un voleur est heureux, et ce que la nature a fait de plus aimable a péri peut-être d'une manière affreuse ou vit dans un état pire que la mort. O Astarté ! qu'êtes-vous devenue ? »

Dès le point du jour, il interrogea tous ceux qu'il rencontrait dans le château ; mais tout le monde était occupé, personne ne lui répondit : on avait fait pendant la nuit de nouvelles conquêtes ; on partageait les dépouilles. Tout ce qu'il put obtenir, dans cette confusion tumultueuse, ce fut la permission de partir :

il en profita sans tarder, plus abîmé que jamais dans ses réflexions douloureuses.

Zadig marchait inquiet, agité, l'esprit tout occupé de la malheureuse Astarté, du roi de Babylone, de son fidèle Cador, de l'heureux brigand Arbogad, de cette femme si capricieuse que les Babyloniens avaient enlevée sur les confins de l'Egypte, enfin de tous les contretemps et de toutes les infortunes qu'il avait éprouvées.

CHAPITRE XVII

Le pêcheur.

A QUELQUES lieues du château d'Arbogad, il se trouva sur le bord d'une petite rivière, toujours déplorant sa destinée, et se regardant comme le modèle du malheur. Il vit un pêcheur couché sur la rive, tenant à peine d'une main languissante son filet, qu'il semblait abandonner, et levant les yeux vers le ciel.

« Je suis certainement le plus malheureux de tous les hommes, disait le pêcheur. J'ai été, de l'aveu de tout le monde, le plus célèbre marchand de fromages à la crème dans Babylone, et j'ai été ruiné. J'avais la plus jolie femme qu'homme pût posséder, et j'en ai été trahi. Il me restait une chétive maison, je l'ai vue pillée et détruite. Réfugié dans une cabane, je n'ai de ressource que ma pêche, et je ne prends pas un poisson. O mon filet ! je ne te jetterai plus dans l'eau, c'est à moi de m'y jeter. » En disant ces mots il se lève et s'avance dans l'attitude d'un homme qui allait se précipiter et finir sa vie.

« Eh quoi ! se dit Zadig à lui-même, il y a donc des hommes aussi malheureux que moi ! » L'ardeur de sauver la vie au pêcheur fut aussi prompte que cette réflexion. Il court à lui, il l'arrête, il l'interroge d'un air attendri et consolant. On prétend qu'on en est moins malheureux quand on ne l'est pas seul ; mais, selon Zoroastre, ce n'est pas par malignité, c'est par besoin. On se sent alors entraîné vers un infortuné comme vers son semblable. La joie d'un homme heureux serait une insulte ; mais deux malheureux sont comme deux arbrisseaux faibles qui, s'appuyant l'un sur l'autre, se fortifient contre l'orage.

« Pourquoi succombez-vous à vos malheurs ? dit Zadig au pêcheur. — C'est, répondit-il, parce que je n'y vois pas de ressource. J'ai été le plus considéré du village de Derlback auprès de Babylone, et je faisais, avec l'aide de ma femme, les meilleurs fromages à la crème de l'empire. La reine Astarté et le fameux ministre Zadig les aimaient passionnément. J'avais fourni à leurs maisons six cents fromages. J'allai un jour à la ville pour être payé ; j'appris en arrivant dans Babylone que la reine et Zadig avaient disparu. Je courus chez le seigneur Zadig, que je n'avais jamais vu ; je trouvai les archers du grand desterham, qui, munis d'un papier royal, pillaient sa maison loyalement et avec ordre. Je volai aux cuisines de la reine ; quelques-uns des seigneurs de la bouche me dirent qu'elle était morte ; d''autres dirent qu'elle était en prison; d'autres prétendirent qu'elle avait pris la fuite ; mais tous m'assurèrent qu'on ne me payerait point mes fromages. J'allai avec ma femme chez le seigneur Orcan, qui était une de mes pratiques ; nous lui demandâmes sa protection dans notre disgrâce. Il l'accorda à ma femme, et me la refusa. Elle était plus blanche que ces fromages à la crème qui commencèrent mon malheur ; et l'éclat de la pourpre de Tyr n'était pas plus brillant que l'incarnat qui animait cette blancheur. C'est ce qui fit qu'Orcan la retint, et me chassa de sa maison. J'écrivis à ma chère femme la lettre d'un désespéré. Elle dit au porteur : « Ah ! ah ! oui ! je sais quel est l'homme qui m'écrit, j'en ai entendu parler : on dit qu'il fait des fromages à la crème excellents ; qu'on m'en apporte, et qu'on les lui paye. »

« Dans mon malheur, je voulus m'adresser à la justice. Il me restait six onces d'or ; il fallut en donner deux onces à l'homme de loi que je consultai, deux au procureur qui entreprit mon affaire, deux au secrétaire du premier juge. Quand tout cela fut fait, mon procès n'était pas encore commencé, et j'avais déjà dépensé plus d'argent que mes fromages et ma femme ne valaient. Je retournai à mon village dans l'intention de vendre ma maison pour avoir ma femme.

« Ma maison valait bien soixante onces d'or ; mais on me voyait pauvre et pressé de vendre. Le premier à qui je m'adressai m'en offrit trente onces ; le second vingt, et le troisième dix. J'étais prêt enfin de conclure, tant j'étais aveuglé, lorsqu'un

prince d'Hyrcanie vint à Babylone, et ravagea tout sur son passage. Ma maison fut d'abord saccagée, et ensuite brûlée.

« Ayant ainsi perdu mon argent, ma femme, et ma maison, je me suis retiré dans ce pays où vous me voyez ; j'ai tâché de subsister du métier de pêcheur. Les poissons se moquent de moi comme les hommes ; je ne prends rien, je meurs de faim ; et sans vous, auguste consolateur, j'allais mourir dans la rivière. »

Le pêcheur ne fit point ce récit tout de suite ; car à tout moment Zadig, ému et transporté, lui disait : « Quoi ! vous ne savez rien de la destinée de la reine ? — Non, seigneur, répondait le pêcheur ; mais je sais que la reine et Zadig ne m'ont point payé mes fromages à la crème, qu'on a pris ma femme, et que je suis au désespoir. — Je me flatte, dit Zadig, que vous ne perdrez pas tout votre argent. J'ai entendu parler de ce Zadig ; il est honnête homme ; et s'il retourne à Babylone, comme il l'espère, il vous donnera plus qu'il ne vous doit ; mais pour votre femme, qui n'est pas si honnête, je vous conseille de ne pas chercher à la reprendre. Croyez-moi, allez à Babylone ; j'y serai avant vous, parce que je suis à cheval et que vous êtes à pied. Adressez-vous à l'illustre Cador ; dites-lui que vous avez rencontré son ami ; attendez-moi chez lui ; allez ; peut-être ne serez-vous pas toujours malheureux. O puissant Orosmade, continua-t-il, vous vous servez de moi pour consoler cet homme ; de qui vous servirez-vous pour me consoler ? » En parlant ainsi il donnait au pêcheur la moitié de tout l'argent qu'il avait apporté d'Arabie, et le pêcheur, confondu et ravi, baisait les pieds de l'ami de Cador, et disait : « Vous êtes un ange sauveur. »

Cependant Zadig demandait toujours des nouvelles, et versait des larmes. « Quoi ! seigneur, s'écria le pêcheur, vous seriez donc aussi malheureux, vous qui faites du bien ? — Plus malheureux que toi cent fois, répondait Zadig. — Mais comment se peut-il faire, disait le bonhomme, que celui qui donne soit plus à plaindre que celui qui reçoit ? — C'est que ton plus grand malheur, reprit Zadig, était le besoin, et que je suis infortuné par le cœur. — Orcan vous aurait-il pris votre femme ? » dit le pêcheur. Ce mot rappela dans l'esprit de Zadig toutes ses aventures ; il répétait la liste de ses infortunes, à commencer depuis la chienne de la reine jusqu'à son arrivée chez le brigand

Arbogad. « Ah ! dit-il au pêcheur, Orcan mérite d'être puni. Mais d'ordinaire ce sont ces gens-là qui sont les favoris de la destinée. Quoi qu'il en soit, va chez le seigneur Cador, et attends-moi. » Ils se séparèrent: le pêcheur marcha en remerciant son destin, et Zadig courut en accusant toujours le sien.

CHAPITRE XVIII

Le basilic.

ARRIVÉ dans une belle prairie, il y vit plusieurs femmes qui cherchaient quelque chose avec beaucoup d'application. Il prit la liberté de s'approcher de l'une d'elles, et de lui demander s'il pouvait avoir l'honneur de les aider dans leurs recherches. « Gardez-vous-en bien, répondit la Syrienne; ce que nous cherchons ne peut être touché que par des femmes. — Voilà qui est bien étrange, dit Zadig; oserai-je vous prier de m'apprendre ce que c'est qu'il n'est permis qu'aux femmes de toucher?— C'est un basilic [1], dit-elle.— Un basilic, madame ! et pour quelle raison, s'il vous plaît, cherchez-vous un basilic ? — C'est pour notre seigneur et maître Ogul, dont vous voyez le château sur le bord de cette rivière, au bout de la prairie. Nous sommes ses très humbles esclaves ; le seigneur Ogul est malade ; son médecin lui a ordonné de manger un basilic cuit dans l'eau rose ; et comme c'est un animal fort rare, et qui ne se laisse jamais prendre que par des femmes, le seigneur Ogul a promis de choisir pour sa femme bien-aimée celle de nous qui lui apporterait un basilic: laissez-moi chercher, s'il vous plaît: car vous voyez ce qu'il m'en coûterait si j'étais prévenue par mes compagnes. »

Zadig laissa cette Syrienne et les autres chercher leur basilic, et continua de marcher dans la prairie. Quand il fut au bord d'un petit ruisseau, il y trouva une autre dame couchée sur le gazon, et qui ne cherchait rien. Sa taille paraissait majestueuse, mais

(1) Le basilic était un petit reptile fabuleux qu'on disait sorti d'un œuf de coq couvé par un crapaud. Son regard était mortel pour tous les êtres vivants sauf pour les femmes qui pouvaient être vues par lui sans danger.

son visage était couvert d'un voile. Elle était penchée vers le ruisseau ; de profonds soupirs sortaient de sa bouche. Elle tenait en main une petite baguette, avec laquelle elle traçait des caractères sur un sable fin qui se trouvait entre le gazon et le ruisseau. Zadig eut la curiosité de voir ce que cette femme écrivait ; il s'approcha, il vit la lettre Z, puis un A ; il fut étonné ; puis parut un D ; il tressaillit. Jamais surprise ne fut égale à la sienne, quand il vit les deux dernières lettres de son nom. Il demeura quelque temps immobile ; enfin rompant le silence d'une voix entrecoupée : « O généreuse dame ! pardonnez à un étranger, à un infortuné, d'oser vous demander par quelle aventure étonnante je trouve ici le nom de ZADIG tracé de votre main divine. » A cette voix, à ces paroles, la dame releva son voile d'une main tremblante, regarda Zadig, jeta un cri d'attendrissement, de surprise, et de joie, et succombant sous tous les mouvements divers qui assaillaient à la fois son âme, elle tomba évanouie entre ses bras. C'était Astarté elle-même, c'était la reine de Babylone, c'était celle que Zadig adorait, et qu'il se reprochait d'adorer ; c'était celle dont il avait tant pleuré et tant craint la destinée. Il fut un moment privé de l'usage de ses sens ; et quand il eut attaché ses regards sur les yeux d'Astarté, qui se rouvraient avec une langueur mêlée de confusion et de tendresse : « O puissances immortelles ! s'écria-t-il, qui présidez aux destins des faibles humains, me rendez-vous Astarté ? En quel temps, en quels lieux, en quel état la revois-je ? » Il se jeta à genoux devant Astarté et il attacha son front à la poussière de ses pieds. La reine de Babylone le relève et le fait asseoir auprès d'elle sur le bord de ce ruisseau ; elle essuyait à plusieurs reprises ses yeux dont les larmes recommençaient toujours à couler. Elle reprenait vingt fois les discours que ses gémissements interrompaient ; elle l'interrogeait sur le hasard qui les rassemblait, et prévenait soudain ses réponses par d'autres questions. Elle entamait le récit de ses malheurs et voulait savoir ceux de Zadig. Enfin tous deux ayant un peu apaisé le tumulte de leurs âmes, Zadig conta en peu de mots par quelle aventure il se trouvait dans cette prairie. « Mais, ô malheureuse et respectable reine ! comment vous retrouvé-je en ce lieu écarté, vêtue en esclave, et accompagnée d'autres femmes esclaves qu cher-

chent un basilic pour le faire cuire dans de l'eau rose par ordonnance du médecin ?

— Pendant qu'elles cherchent leur basilic, dit la belle Astarté, je vais vous apprendre tout ce que j'ai souffert, et tout ce ce que je pardonne au ciel depuis que je vous revois. Vous savez que le roi mon mari trouva mauvais que vous fussiez le plus aimable de tous les hommes ; et ce fut pour cette raison qu'il prit une nuit la résolution de vous faire étrangler et de m'empoisonner. Vous savez comme le ciel permit que mon petit muet m'avertît de l'ordre de Sa Sublime Majesté. A peine le fidèle Cador vous eut-il forcé de m'obéir et de partir, qu'il osa entrer chez moi au milieu de la nuit par une issue secrète. Il m'enleva, et me conduisit dans le temple d'Orosmade, où le mage, son frère, m'enferma dans une statue colossale dont la base touche aux fondements du temple, et dont la tête atteint la voûte. Je fus là comme ensevelie, mais servie par le mage, et ne manquant d'aucune chose nécessaire. Cependant au point du jour l'apothicaire de Sa Majesté entra dans ma chambre avec une potion mêlée de jusquiame, d'opium, de ciguë, d'ellébore noir et d'aconit ; et un autre officier alla chez vous avec un lacet de soie bleue. On ne trouva personne. Cador, pour mieux tromper le roi, feignit de venir nous accuser tous deux. Il dit que vous aviez pris la route des Indes, et moi celle de Memphis : on envoya des satellites après vous et après moi.

« Les courriers qui me cherchaient ne me connaissaient pas. Je n'avais presque jamais montré mon visage qu'à vous seul, en présence et par ordre de mon époux. Ils coururent à ma poursuite, sur le portrait qu'on leur faisait de ma personne : une femme de la même taille que moi, et qui peut-être avait plus de charmes, s'offrit à leurs regards sur les frontières de l'Egypte. Elle était éplorée, errante ; ils ne doutèrent pas que cette femme ne fût la reine de Babylone; ils la menèrent à Moabdar. Leur méprise fit entrer d'abord le roi dans une violente colère ; mais bientôt ayant considéré de plus près cette femme, il la trouva très belle, et fut consolé. On l'appelait Missouf. On m'a dit depuis que ce nom signifie en langue égyptienne *la belle capricieuse*. Elle l'était en effet ; mais elle avait autant d'art que de caprice. Elle plut à Moabdar. Elle le subjugua au point de se faire dé-

clarer sa femme. Alors son caractère se développa tout entier : elle se livra sans crainte à toutes les folies de son imagination. Elle voulut obliger le chef des mages, qui était vieux et goutteux, de danser devant elle ; et sur le refus du mage, elle le persécuta violemment. Elle ordonna à son grand écuyer de lui faire une tourte de confitures. Le grand écuyer eut beau lui représenter qu'il n'était point pâtissier, il fallut qu'il fît la tourte ; et on le chassa, parce qu'elle était trop brûlée. Elle donna la charge de grand écuyer à son nain, et la place de chancelier à un page. C'est ainsi qu'elle gouverna Babylone. Tout le monde me regrettait. Le roi, qui avait été assez honnête homme jusqu'au moment où il avait voulu m'empoisonner et vous faire étrangler, semblait avoir noyé ses vertus dans l'amour prodigieux qu'il avait pour la belle capricieuse. Il vint au temple le grand jour du feu sacré. Je le vis implorer les dieux pour Missouf aux pieds de la statue où j'étais enfermée. J'élevai la voix ; je lui criai : « Les dieux refusent les vœux d'un roi devenu tyran, qui a « voulu faire mourir une femme raisonnable pour épouser une « extravagante. » Moabdar fut confondu de ces paroles au point que sa tête se troubla. L'oracle que j'avais rendu et la tyrannie de Missouf suffisaient pour lui faire perdre le jugement. Il devint fou en peu de jours.

« Sa folie, qui parut un châtiment du ciel, fut le signal de la révolte. On se souleva, on courut aux armes. Babylone, si longtemps plongée dans une mollesse oisive, devint le théâtre d'une guerre civile affreuse. On me tira du creux de ma statue, et on me mit à la tête d'un parti. Cador courut à Memphis, pour vous ramener à Babylone. Le prince d'Hyrcanie, apprenant ces funestes nouvelles, revint avec son armée faire un troisième parti dans la Chaldée. Il attaqua le roi, qui courut au-devant de lui avec son extravagante Egyptienne. Moabdar mourut percé de coups. Missouf tomba aux mains du vainqueur. Mon malheur voulut que je fusse prise moi-même par un parti hyrcanien, et qu'on me menât devant le prince précisément dans le temps qu'on lui amenait Missouf. Vous serez flatté, sans doute, en apprenant que le prince me trouva plus belle que l'Egyptienne ; mais vous serez fâché d'apprendre qu'il me destina à son sérail. Il me dit fort résolument que, dès qu'il aurait fini une expédi-

tion militaire qu'il allait exécuter, il viendrait à moi. Jugez de ma douleur. Mes liens avec Moabdar étaient rompus, je pouvais être à Zadig ; et je tombais dans les chaînes de ce barbare ! Je lui répondis avec toute la fierté que me donnaient mon rang et mes sentiments. J'avais toujours entendu dire que le ciel attachait aux personnes de ma sorte un caractère de grandeur qui d'un mot et d'un coup d'œil faisait rentrer dans l'abaissement du plus profond respect les téméraires qui osaient s'en écarter. Je parlai en reine, mais je fus traitée en demoiselle suivante. L'Hyrcanien, sans daigner seulement m'adresser la parole, dit à son eunuque noir que j'étais une impertinente, mais qu'il me trouvait jolie. Il lui ordonna d'avoir soin de moi et de me mettre au régime des favorites, afin de me rafraîchir le teint, et de me rendre plus digne de ses faveurs, pour le jour où il aurait la commodité de m'en honorer. Je lui dis que je me tuerais : il répliqua, en riant, qu'on ne se tuait point, qu'il était fait à ces façons-là, et me quitta comme un homme qui vient de mettre un perroquet dans sa ménagerie. Quel état pour la première reine de l'univers, et je dirai plus, pour un cœur qui était à Zadig ! »

A ces paroles il se jeta à ses genoux, et les baigna de larmes. Astarté le releva tendrement, et elle continua ainsi : « Je me voyais au pouvoir d'un barbare, et rivale d'une folle avec qui j'étais renfermée. Elle me raconta son aventure d'Egypte. Je jugeai par les traits dont elle vous peignait, par le temps, par le dromadaire sur lequel vous étiez monté, par toutes les circonstances, que c'était Zadig qui avait combattu pour elle. Je ne doutai pas que vous ne fussiez à Memphis ; je pris la résolution de m'y retirer. « Belle Missouf, lui dis-je, vous êtes beaucoup plus « plaisante que moi, vous divertirez bien mieux que moi le prince « d'Hyrcanie. Facilitez-moi les moyens de me sauver ; vous régne- « rez seule ; vous me rendrez heureuse, en vous débarrassant « d'une rivale. » Missouf concerta avec moi les moyens de ma fuite. Je partis donc secrètement avec une esclave égyptienne.

« J'étais déjà près de l'Arabie lorsqu'un fameux voleur, nommé Arbogad, m'enleva et me vendit à des marchands qui m'ont amenée dans ce château, où demeure le seigneur Ogul. Il m'a achetée sans savoir qui j'étais. C'est un homme voluptueux qui ne cherche qu'à faire grande chère, et qui croit que Dieu l'a mis

au monde pour tenir table. Il est d'un embonpoint excessif, qui est toujours prêt à le suffoquer. Son médecin, qui n'a que peu de crédit auprès de lui quand il digère bien, le gouverne despotiquement quand il a trop mangé. Il lui a persuadé qu'il le guérirait avec un basilic cuit dans de l'eau rose. Le seigneur Ogul a promis sa main à celle de ses esclaves qui lui apporterait un basilic. Vous voyez que je les laisse s'empresser à mériter cet honneur, et je n'ai jamais eu moins envie de trouver ce basilic que depuis que le ciel a permis que je vous revisse. »

Alors Astarté et Zadig se dirent tout ce que des sentiments longtemps retenus, tout ce que leurs malheurs et leurs amours pouvaient inspirer aux cœurs les plus nobles et les plus passionnés ; et les génies qui président à l'amour portèrent leurs paroles jusqu'à la sphère de Vénus.

Les femmes rentrèrent chez Ogul sans avoir rien trouvé. Zadig se fit présenter à lui, et lui parla en ces termes : « Que la santé immortelle descende du ciel pour avoir soin de tous vos jours ! Je suis médecin, j'ai accouru vers vous sur le bruit de votre maladie, et je vous ai apporté un basilic cuit dans de l'eau rose. Ce n'est pas que je prétende vous épouser : je ne vous demande que la liberté d'une jeune esclave de Babylone que vous avez depuis quelques jours ; et je consens à rester en esclavage à sa place, si je n'ai pas le bonheur de guérir le magnifique seigneur Ogul. »

La proposition fut acceptée. Astarté partit pour Babylone avec le domestique de Zadig, en lui promettant de lui envoyer incessamment un courrier, pour l'instruire de tout ce qui se serait passé. Leurs adieux furent aussi tendres que l'avait été leur reconnaissance. Le moment où l'on se retrouve, et celui où l'on se sépare, sont les deux plus grandes époques de la vie, comme dit le grand livre du Zend. Zadig aimait la reine autant qu'il le jurait, et la reine aimait Zadig plus qu'elle ne le lui disait.

Cependant Zadig parla ainsi à Ogul : « Seigneur, on ne mange point mon basilic, toute sa vertu doit entrer chez vous par les pores. Je l'ai mis dans une petite outre bien enflée et couverte d'une peau fine : il faut que vous poussiez cette outre de toute votre force, et que je vous la renvoie à plusieurs reprises ; et en peu de jours de régime vous verrez ce que peut mon art. »

Ogul dès le premier jour fut tout essoufflé, et crut qu'il mourrait de fatigue. Le second, il fut moins fatigué, et dormit mieux. En huit jours, il recouvra toute la force, la santé, la légèreté et la gaieté de ses plus brillantes années. « Vous avez joué au ballon, et vous avez été sobre, lui dit Zadig : apprenez qu'il n'y a point de basilic dans la nature, qu'on se porte toujours bien avec de la sobriété et de l'exercice, et que l'art de faire subsister ensemble l'intempérance et la santé est un art aussi chimérique que la pierre philosophale, l'astrologie judiciaire, et la théologie des mages. »

Le premier médecin d'Ogul, sentant combien cet homme était dangereux pour la médecine, s'unit avec l'apothicaire du corps pour envoyer Zadig chercher des basilics dans l'autre monde. Ainsi, après avoir été toujours puni pour avoir bien fait, il était près de périr pour avoir guéri un seigneur gourmand. On l'invita à un excellent dîner. Il devait être empoisonné au second service ; mais il reçut un courrier de la belle Astarté au premier. Il quitta la table, et partit. Quand on est aimé d'une belle femme, dit le grand Zoroastre, on se tire toujours d'affaire dans ce monde.

CHAPITRE XIX

Les combats.

LA REINE avait été reçue à Babylone avec les transports qu'on a toujours pour une belle princesse qui a été malheureuse. Babylone alors paraissait être plus tranquille. Le prince d Hyrcanie avait été tué dans un combat. Les Babyloniens vainqueurs déclarèrent qu'Astarté épouserait celui qu'on choisirait pour souverain. On ne voulut point que la première place du monde, qui serait celle de mari d'Astarté et de roi de Babylone, dépendît des intrigues et des cabales. On jura de reconnaître pour roi le plus vaillant et le plus sage. Une grande lice, bordée d'amphithéâtres magnifiquement ornés, fut formée à quelques lieues de la ville. Les combattants devaient s'y rendre armés de toutes pièces. Chacun d'eux avait derrière les amphithéâtres un appartement séparé, où il ne devait être vu ni connu de personne. Il fallait

courir quatre lances. Ceux qui seraient assez heureux pour vaincre quatre chevaliers devaient combattre ensuite les uns contre les autres ; de façon que celui qui resterait le dernier maître du camp serait proclamé le vainqueur des jeux. Il devait revenir quatre jours après avec les mêmes armes, et expliquer les énigmes proposées par les mages. S'il n'expliquait point les énigmes, il n'était point roi, et il fallait recommencer à courir des lances, jusqu'à ce qu'on trouvât un homme qui fût vainqueur dans ces deux combats ; car on voulait absolument pour roi le plus vaillant et le plus sage. La reine, pendant tout ce temps, devait être étroitement gardée ; on lui permettait seulement d'assister aux jeux, couverte d'un voile ; mais on ne souffrait pas qu'elle parlât à aucun des prétendants, afin qu'il n'y eût ni faveur ni injustice.

Voilà ce qu'Astarté faisait savoir à son amant, espérant qu'il montrerait pour elle plus de valeur et d'esprit que personne. Il partit, et pria Vénus de fortifier son courage, et d'éclairer son esprit. Il arriva sur le rivage de l'Euphrate, la veille de ce grand jour. Il fit inscrire sa devise parmi celles des combattants, en cachant son visage et son nom, comme la loi l'ordonnait, et alla se reposer dans l'appartement qui lui échut par le sort. Son ami Cador, qui était revenu à Babylone, après l'avoir inutilement cherché en Egypte, fit porter dans sa loge une armure complète que la reine lui envoyait. Il lui fit amener aussi de sa part le plus beau cheval de Perse. Zadig reconnut Astarté à ces présents ; son courage et son amour en prirent de nouvelles forces et de nouvelles espérances.

Le lendemain, la reine étant venue se placer sous un dais de pierreries, et les amphithéâtres étant remplis de toutes les dames et de tous les ordres de Babylone, les combattants parurent dans le cirque. Chacun d'eux vint mettre sa devise aux pieds du grand mage. On tira au sort les devises ; celle de Zadig fut la dernière. Le premier qui s'avança était un seigneur très riche, nommé Itobad, fort vain, peu courageux, très maladroit et sans esprit. Ses domestiques l'avaient persuadé qu'un homme comme lui devait être roi ; il leur avait répondu: « Un homme comme moi doit régner ; » ainsi on l'avait armé de pied en cap. Il portait une armure d'or émaillée de vert, un panache vert, une lance

ornée de rubans verts. On s'aperçut d'abord, à la manière dont Itobad gouvernait son cheval, que ce n'était pas *un homme comme lui à qui le ciel* réservait le sceptre de Babylone. Le premier chevalier qui courut contre lui le désarçonna ; le second le renversa sur la croupe de son cheval, les deux jambes en l'air et les bras étendus. Itobad se remit, mais de si mauvaise grâce que tout l'amphithéâtre se mit à rire. Un troisième ne daigna pas se servir de sa lance ; mais en lui faisant une passe, il le prit par la jambe droite et, lui faisant faire un demi-tour, il le fit tomber sur le sable : les écuyers des jeux accoururent à lui en riant, et le remirent en selle. Le quatrième combattant le prend par la jambe gauche, et le fait tomber de l'autre côté. On le conduisit avec des huées à sa loge, où il devait passer la nuit selon la loi ; et il disait en marchant à peine : « Quelle aventure pour un homme comme moi ! »

Les autres chevaliers s'acquittèrent mieux de leur devoir. Il y en eut qui vainquirent deux combattants de suite ; quelques-uns allèrent jusqu'à trois. Il n'y eut que le prince Otame qui en vainquit quatre. Enfin Zadig combattit à son tour : il désarçonna quatre cavaliers de suite avec toute la grâce possible. Il fallut donc voir qui serait vainqueur d'Otame ou de Zadig. Le premier portait des armes bleues et or, avec un panache de même, celles de Zadig étaient blanches. Tous les vœux se partageaient entre le chevalier bleu et le chevalier blanc. La reine, à qui le cœur palpitait, faisait des prières au ciel pour la couleur blanche.

Les deux champions firent des passes et des voltes avec tant d'agilité, ils se donnèrent de si beaux coups de lance, ils étaient si fermes sur leurs arçons, que tout le monde, hors la reine, souhaitait qu'il y eût deux rois dans Babylone. Enfin, leurs chevaux étant lassés et leurs lances rompues, Zadig usa de cette adresse : il passe derrière le prince bleu, s'élance sur la croupe de son cheval, le prend par le milieu du corps, le jette à terre, se met en selle à sa place et caracole autour d'Otame étendu sur la place. Tout l'amphithéâtre crie : « Victoire au chevalier blanc ! » Otame, indigné, se relève, tire son épée ; Zadig saute de cheval, le sabre à la main. Les voilà tous deux sur l'arène, livrant un nouveau combat, où la force et l'agilité triomphent tour à tour.

Les plumes de leur casque, les clous de leurs brassards, les mailles de leur armure sautent au loin sous mille coups précipités. Ils frappent de pointe et de taille, à droite, à gauche, sur la tête, sur la poitrine ; ils reculent, ils avancent, ils se mesurent, ils se rejoignent, ils se saisissent, ils se replient comme des serpents, ils s'attaquent comme des lions ; le feu jaillit à tout moment des coups qu'ils se portent. Enfin Zadig ayant un moment repris ses esprits s'arrête, fait une feinte, passe sur Otame, le fait tomber, le désarme, et Otame s'écrie: « O chevalier blanc ! c'est vous qui devez régner sur Babylone. » La reine était au comble de la joie. On reconduisit le chevalier bleu et le chevalier blanc chacun à leur loge, ainsi que tous les autres, selon ce qui était porté par la loi. Des muets vinrent les servir et leur apporter à manger. On peut juger si le petit muet de la reine ne fut pas celui qui servit Zadig. Ensuite on les laissa dormir seuls jusqu'au lendemain matin, temps où le vainqueur devait apporter sa devise au grand mage, pour la confronter et se faire reconnaître.

Zadig dormit, quoique amoureux, tant il était fatigué. Itobad, qui était couché auprès de lui, ne dormit point. Il se leva pendant la nuit, entra dans sa loge, prit les armes blanches de Zadig avec sa devise et mit son armure verte à la place. Le point du jour étant venu, il alla fièrement au grand mage déclarer qu'un homme comme lui était vainqueur. On ne s'y attendait pas ; mais il fut proclamé pendant que Zadig dormait encore. Astarté surprise, et le désespoir dans le cœur, s'en retourna dans Babylone. Tout l'amphithéâtre était déjà presque vide, lorsque Zadig s'éveilla ; il chercha ses armes, et ne trouva que cette armure verte. Il était obligé de s'en couvrir, n'ayant rien autre chose auprès de lui. Etonné et indigné, il les endosse avec fureur, il avance dans cet équipage.

Tout ce qui était encore sur l'amphithéâtre et dans le cirque le reçut avec des huées. On l'entourait ; on lui insultait en face. Jamais homme n'essuya des mortifications si humiliantes. La patience lui échappa ; il écarta à coups de sabre la populace qui osait l'outrager ; mais il ne savait quel parti prendre. Il ne pouvait voir la reine ; il ne pouvait réclamer l'armure blanche qu'elle lui avait envoyée ; c'eût été la compromettre : ainsi, tandis

qu'elle était plongée dans la douleur, il était pénétré de fureur et d'inquiétude. Il se promenait sur les bords de l'Euphrate, persuadé que son étoile le destinait à être malheureux sans ressource, repassant dans son esprit toutes ses disgrâces, depuis l'aventure de la femme qui haïssait les borgnes jusqu'à celle de son armure. « Voilà ce que c'est, disait-il, de m'être éveillé trop tard ; si j'avais moins dormi, je serais roi de Babylone, je posséderais Astarté. Les sciences, les mœurs, le courage, n'ont donc jamais servi qu'à mon infortune. » Il lui échappa enfin de murmurer contre la Providence, et il fut tenté de croire que tout était gouverné par une destinée cruelle qui opprimait les bons et qui faisait prospérer les chevaliers verts. Un de ses chagrins était de porter cette armure verte qui lui avait attiré tant de huées. Un marchand passa, il la lui vendit à vil prix, et prit du marchand une robe et un bonnet long. Dans cet équipage, il côtoyait l'Euphrate, rempli de désespoir, et accusant en secret la Providence qui le persécutait toujours.

CHAPITRE XX

L'ermite.

IL rencontra en marchant un ermite, dont la barbe blanche et vénérable lui descendait jusqu'à la ceinture. Il tenait en main un livre qu'il lisait attentivement. Zadig s'arrêta, et lui fit une profonde inclination. L'ermite le salua d'un air si noble et si doux que Zadig eut la curiosité de l'entretenir. Il lui demanda quel livre il lisait. « C'est le livre des destinées, dit l'ermite ; voulez-vous en lire quelque chose ? » Il mit le livre dans les mains de Zadig, qui, tout instruit qu'il était dans plusieurs langues, ne put déchiffrer un seul caractère du livre. Cela redoubla encore sa curiosité. « Vous me paraissez bien chagrin, lui dit ce bon père. — Hélas ! que j'en ai sujet ! dit Zadig. — Si vous permettez que je vous accompagne, repartit le vieillard, peut-être vous serai-je utile ; j'ai quelquefois répandu des sentiments de consolation dans l'âme des malheureux. » Zadig se sentit du respect pour l'air, pour la barbe, et pour le livre de l'ermite. Il lui trouva dans la conversation des lumières supérieures. L'ermite parlait de la

destinée, de la justice, de la morale, du souverain bien, de la faiblesse humaine, des vertus et des vices, avec une éloquence si vive et si touchante que Zadig se sentit entraîné vers lui par un charme invincible. Il le pria avec instance de ne le point quitter, jusqu'à ce qu'ils fussent de retour à Babylone. « Je vous demande moi-même cette grâce, lui dit le vieillard ; jurez-moi par Orosmade que vous ne vous séparerez point de moi d'ici à quelques jours, quelque chose que je fasse. » Zadig jura, et ils partirent ensemble.

Les deux voyageurs arrivèrent le soir à un château superbe. L'ermite demanda l'hospitalité pour lui et pour le jeune homme qui l'accompagnait. Le portier, qu'on aurait pris pour un grand seigneur, les introduisit avec une espèce de bonté dédaigneuse. On les présenta à un principal domestique qui leur fit voir les appartements magnifiques du maître. Ils furent admis à sa table au bas bout, sans que le seigneur du château les honorât d'un regard ; mais ils furent servis comme les autres avec délicatesse et profusion. On leur donna ensuite à laver dans un bassin d'or garni d'émeraudes et de rubis. On les mena coucher dans un bel appartement, et le lendemain matin un domestique leur apporta à chacun une pièce d'or, après quoi on les congédia.

« Le maître de la maison, dit Zadig en chemin, me parait être un homme généreux, quoique un peu fier ; il exerce noblement l'hospitalité. » En disant ces paroles, il aperçut qu'une espèce de poche très large que portait l'ermite paraissait tendue et enflée : il y vit le bassin d'or garni de pierreries, que celui-ci avait volé. Il n'osa d'abord en rien témoigner ; mais il était dans une étrange surprise.

Vers le midi, l'ermite se présenta à la porte d'une maison très petite, où logeait un riche avare ; il y demanda l'hospitalité pour quelques heures. Un vieux valet mal habillé le reçut d'un ton rude et fit entrer l'ermite et Zadig dans l'écurie, où on leur donna quelques olives pourries, de mauvais pain et de la bière gâtée. L'ermite but et mangea d'un air aussi content que la veille ; puis s'adressant à ce vieux valet qui les observait tous deux pour voir s'ils ne volaient rien, et qui les pressait de partir, il lui donna les deux pièces d'or qu'il avait reçues le matin, et le remercia de toutes ses attentions. « Je vous prie, ajouta-t-il, faites-moi parler

à votre maître.» Le valet, étonné, introduisit les deux voyageurs ; « Magnifique seigneur, dit l'ermite, je ne puis que vous rendre de très humbles grâces de la manière noble dont vous nous avez reçus : daignez accepter ce bassin d'or comme un faible gage de ma reconnaissance. » L'avare fut près de tomber à la renverse. L'ermite ne lui donna pas le temps de revenir de son saisissement, il partit au plus vite avec son jeune voyageur. « Mon père, lui dit Zadig, qu'est-ce que tout ce que je vois ? Vous ne me paraissez en rien ressembler aux autres hommes : vous volez un bassin d'or garni de pierreries à un seigneur qui vous reçoit magnifiquement, et vous le donnez à un vieillard qui vous traite avec indignité. — Mon fils, répondit le vieillard, cet homme magnifique, qui ne reçoit les étrangers que par vanité, et pour faire admirer ses richesses, deviendra plus sage ; l'avare apprendra à exercer l'hospitalité : ne vous étonnez de rien, et suivez-moi. » Zadig ne savait encore s'il avait affaire au plus fou ou au plus sage de tous les hommes ; mais l'ermite parlait avec tant d'ascendant que Zadig, lié d'ailleurs par son serment, ne put s'empêcher de le suivre.

Ils arrivèrent le soir à une maison agréablement bâtie, mais simple, où rien ne sentait ni la prodigalité ni l'avarice. Le maître était un philosophe retiré du monde, qui cultivait en paix la sagesse et la vertu, et qui cependant ne s'ennuyait pas. Il s'était plu à bâtir cette retraite dans laquelle il recevait les étrangers avec une noblesse qui n'avait rien de l'ostentation. Il alla lui-même au-devant des deux voyageurs, qu'il fit reposer d'abord dans un appartement commode. Quelque temps après, il les vint prendre lui-même pour les inviter à un repas propre et bien entendu, pendant lequel il parla avec discrétion des dernières révolutions de Babylone. Il parut sincèrement attaché à la reine, et souhaita que Zadig eût paru dans la lice pour disputer la couronne. « Mais les hommes, ajouta-t-il, ne méritent pas d'avoir un roi comme Zadig. » Celui-ci rougissait, et sentait redoubler ses douleurs. On convint dans la conversation que les choses de ce monde n'allaient pas toujours au gré des plus sages. L'ermite soutint toujours qu'on ne connaissait pas les voies de la Providence, et que les hommes avaient tort de juger d'un tout dont ils n'apercevaient que la plus petite partie.

On parla des passions. « Ah ! qu'elles sont funestes ! disait Zadig. — Ce sont les vents qui enflent les voiles du vaisseau, repartit l'ermite : elles le submergent quelquefois ; mais sans elles il ne pourrait voguer. La bile rend colère et malade ; mais sans la bile l'homme ne saurait vivre. Tout est dangereux ici-bas, et tout est nécessaire. »

On parla de plaisir, et l'ermite prouva que c'est un présent de la divinité. « Car, dit-il, l'homme ne peut se donner ni sensation ni idée, il reçoit tout ; la peine et le plaisir lui viennent d'ailleurs comme son être. »

Zadig admirait comment un homme qui avait fait des choses si extravagantes pouvait raisonner si bien. Enfin, après un entretien aussi instructif qu'agréable, l'hôte reconduisit ses deux voyageurs dans leur appartement, en bénissant le ciel qui lui avait envoyé deux hommes si sages et si vertueux. Il leur offrit de l'argent d'une manière aisée et noble qui ne pouvait déplaire. L'ermite le refusa, et lui dit qu'il prenait congé de lui, comptant partir pour Babylone avant le jour. Leur séparation fut tendre, Zadig surtout se sentait plein d'estime et d'inclination pour un homme si aimable.

Quand l'ermite et lui furent dans leur appartement, ils firent longtemps l'éloge de leur hôte. Le vieillard, au point du jour, éveilla son camarade. « Il faut partir, dit-il, mais, tandis que tout le monde dort encore, je veux laisser à cet homme un témoignage de mon estime et de mon affection. » En disant ces mots, il prit un flambeau, et mit le feu à la maison. Zadig, épouvanté, jeta des cris, et voulut l'empêcher de commettre une action si affreuse. L'ermite l'entraînait par une force supérieure ; la maison était enflammée. L'ermite, qui était déjà assez loin de son compagnon, la regardait brûler tranquillement. « Dieu merci ! dit-il, voilà la maison de notre cher hôte détruite de fond en comble ! L'heureux homme ! » A ces mots Zadig fut tenté à la fois d'éclater de rire, de dire des injures au révérend père, de le battre et de s'enfuir ; mais il ne fit rien de tout cela, et toujours subjugué par l'ascendant de l'ermite, il le suivit malgré lui à la dernière couchée.

Ce fut chez une veuve charitable et vertueuse qui avait un neveu de quatorze ans, plein d'agréments et son unique espérance.

Elle fit du mieux qu'elle put les honneurs de sa maison. Le lendemain elle ordonna à son neveu d'accompagner les voyageurs jusqu'à un pont qui, étant rompu depuis peu, était devenu un passage dangereux. Le jeune homme empressé marche au-devant d'eux. Quand ils furent sur le pont : « Venez, dit l'ermite au jeune homme, il faut que je marque ma reconnaissance à votre tante. » Il le prend alors par les cheveux et le jette dans la rivière. L'enfant tombe, reparaît un moment sur l'eau, et est engouffré dans le torrent. « O monstre ! ô le plus scélérat de tous les hommes ! s'écria Zadig. — Vous m'aviez promis plus de patience, lui dit l'ermite en l'interrompant : apprenez que sous les ruines de cette maison où la Providence a mis le feu, le maître a trouvé un trésor immense, apprenez que ce jeune homme dont la Providence a tordu le cou aurait assassiné sa tante dans un an, et vous dans deux. — Qui te l'a dit, barbare ? cria Zadig ; et quand tu aurais lu cet événement dans ton livre des destinées, t'est-il permis de noyer un enfant qui ne t'a point fait de mal ? »

Tandis que le Babylonien parlait, il aperçut que le vieillard n'avait plus de barbe, que son visage prenait les traits de la jeunesse. Son habit d'ermite disparut ; quatre belles ailes couvraient un corps majestueux et resplendissant de lumière. « O envoyé du ciel, ô ange divin ! s'écria Zadig en se prosternant, tu es donc descendu de l'empirée pour apprendre à un faible mortel à se soumettre aux ordres éternels ? — Les hommes, dit l'ange Jesrad, jugent de tout sans rien connaître : tu étais celui de tous les hommes qui méritait le plus d'être éclairé. » Zadig lui demanda la permission de parler. « Je me défie de moi-même, dit-il ; mais oserais-je te prier de m'éclaircir un doute : ne vaudrait-il pas mieux avoir corrigé cet enfant, et l'avoir rendu vertueux, que de le noyer ? » Jesrad reprit : « S'il avait été vertueux, et s'il eût vécu, son destin était d'être assassiné lui-même avec la femme qu'il devait épouser, et le fils qui en devait naître. — Mais quoi ! dit Zadig, il est donc nécessaire qu'il y ait des crimes et des malheurs ? et les malheurs tombent sur les gens de bien ! — Les méchants, répondit Jesrad, sont toujours malheureux : ils servent à éprouver un petit nombre de justes répandus sur la terre, et il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien. — Mais, dit Zadig, s'il n'y avait que du bien, et point de mal ? — Alors, reprit Jes-

rad, cette terre serait une autre terre, l'enchaînement des événements serait un autre ordre de sagesse ; et cet ordre, qui serait parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'Etre suprême, de qui le mal ne peut approcher. Il a créé des millions de mondes, dont aucun ne peut ressembler à l'autre. Cette immense variété est un attribut de sa puissance immense. Il n'y a ni deux feuilles d'arbre sur la terre, ni deux globes dans les champs infinis du ciel, qui soient semblables, et tout ce que tu vois sur le petit atome où tu es né devait être dans sa place et dans son temps fixe, selon les ordres immuables de celui qui embrasse tout. Les hommes pensent que cet enfant qui vient de périr est tombé dans l'eau par hasard, que c'est par un même hasard que cette maison est brûlée : mais il n'y a point de hasard ; tout est épreuve, ou punition, ou récompense, ou prévoyance. Souviens-toi de ce pêcheur qui se croyait le plus malheureux de tous les hommes. Orosmade t'a envoyé pour changer sa destinée. Faible mortel, cesse de disputer contre ce qu'il faut adorer. — Mais, dit Zadig... » Comme il disait *mais*, l'ange prenait déjà son vol vers la dixième sphère. Zadig, à genoux, adora la Providence, et se soumit. L'ange lui cria du haut des airs : « Prends ton chemin vers Babylone. »

CHAPITRE XXI

Les énigmes.

ZADIG hors de lui-même, et comme un homme auprès de qui est tombé le tonnerre, marchait au hasard. Il entra dans Babylone le jour où ceux qui avaient combattu dans la lice étaient déjà assemblés dans le grand vestibule du palais pour expliquer les énigmes, et pour répondre aux questions du grand mage. Tous les chevaliers étaient arrivés, excepté l'armure verte. Dès que Zadig parut dans la ville, le peuple s'assembla autour de lui, les yeux ne se rassasiaient point de le voir, les bouches de le bénir, les cœurs de lui souhaiter l'empire. L'Envieux le vit passer, frémit, et se détourna ; le peuple le porta jusqu'au lieu de l'assemblée. La reine, à qui on apprit son arrivée, fut en proie à l'agitation de la crainte et de l'espérance ; l'inquiétude la dévorait : elle ne pou-

vait comprendre ni pourquoi Zadig était sans armes, ni comment Itobad portait l'armure blanche. Un murmure confus s'éleva à la vue de Zadig. On était surpris et charmé de le revoir ; mais il n'était permis qu'aux chevaliers qui avaient combattu de paraître dans l'assemblée.

« J'ai combattu comme un autre, dit-il ; mais un autre porte ici mes armes ; et en attendant que j'aie l'honneur de le prouver, je demande la permission de me présenter pour expliquer les énigmes.» On alla aux voix : sa réputation de probité était encore si fortement imprimée dans les esprits qu'on ne balança pas à l'admettre.

Le grand mage proposa d'abord cette question : « Quelle est de toutes les choses du monde la plus longue et la plus courte, la plus prompte et la plus lente, la plus divisible et la plus étendue, la plus négligée et la plus regrettée, sans qui rien ne se peut faire, qui dévore tout ce qui est petit, et qui vivifie tout ce qui est grand ? »

C'était à Itobad à parler. Il répondit qu'un homme comme lui n'entendait rien aux énigmes, et qu'il lui suffisait d'avoir vaincu à grands coups de lance. Les uns dirent que le mot de l'énigme était la fortune, d'autres la terre, d'autres la lumière. Zadig dit que c'était le temps : « Rien n'est plus long, ajouta-t-il, puisqu'il est la mesure de l'éternité ; rien n'est plus court, puisqu'il manque à tous nos projets ; rien n'est plus lent pour qui attend ; rien de plus rapide pour qui jouit ; il s'étend jusqu'à l'infini en grand ; il se divise jusque dans l'infini en petit ; tous les hommes le négligent, tous en regrettent la perte ; rien ne se fait sans lui ; il fait oublier tout ce qui est indigne de la postérité, et il immortalise les grandes choses. » L'assemblée convint que Zadig avait raison.

On demanda ensuite : « Quelle est la chose qu'on reçoit sans remercier, dont on jouit sans savoir comment, qu'on donne aux autres quand on ne sait où l'on en est, et qu'on perd sans s'en apercevoir ? »

Chacun dit son mot : Zadig devina seul que c'était la vie. Il expliqua toutes les autres énigmes avec la même facilité. Itobad disait toujours que rien n'était plus aisé, et qu'il en serait venu à bout tout aussi facilement, s'il avait voulu s'en donner la peine. On proposa des questions sur la justice, sur le souverain bien,

sur l'art de régner. Les réponses de Zadig furent jugées les plus solides. « C'est bien dommage, disait-on, qu'un si bon esprit soit un si mauvais cavalier. »

« Illustres seigneurs, dit Zadig, j'ai eu l'honneur de vaincre dans la lice. C'est à moi qu'appartient l'armure blanche. Le seigneur Itobad s'en empara pendant mon sommeil : il jugea apparemment qu'elle lui siérait mieux que la verte. Je suis prêt à lui prouver d'abord devant vous, avec ma robe et mon épée, contre toute cette belle armure blanche qu'il m'a prise, que c'est moi qui ai eu l'honneur de vaincre le brave Otame. »

Itobad accepta le défi avec la plus grande confiance. Il ne doutait pas qu'étant casqué, cuirassé, brassardé, il ne vînt aisément à bout d'un champion en bonnet de nuit et en robe de chambre. Zadig tira son épée, en saluant la reine qui le regardait, pénétrée de joie et de crainte. Itobad tira la sienne en ne saluant personne. Il s'avança sur Zadig comme un homme qui n'avait rien à craindre. Il était prêt à lui fendre la tête : Zadig sut parer le coup, en opposant ce qu'on appelle le fort de l'épée au faible de son adversaire, de façon que l'épée d'Itobad se rompit.

Alors Zadig, saisissant son ennemi au corps, le renversa par terre ; et lui portant la pointe de son épée au défaut de la cuirasse : « Laissez-vous désarmer, dit-il, ou je vous tue. » Itobad, toujours surpris des disgrâces qui arrivaient à un homme comme lui, laissa faire Zadig, qui lui ôta paisiblement son magnifique casque, sa superbe cuirasse, ses beaux brassards, ses brillants cuissards, s'en revêtit, et courut dans cet équipage se jeter aux genoux d'Astarté. Cador prouva aisément que l'armure appartenait à Zadig. Il fut reconnu roi d'un consentement unanime, et surtout de celui d'Astarté, qui goûtait, après tant d'adversités, la douceur de voir son amant digne aux yeux de l'univers d'être son époux. Itobad alla se faire appeler monseigneur dans sa maison. Zadig fut roi, et fut heureux. Il avait présent à l'esprit ce que lui avait dit l'ange Jesrad. Il se souvenait même du grain de sable devenu diamant. La reine et lui adorèrent la Providence. Zadig laissa la belle capricieuse Missouf courir le monde. Il envoya chercher le brigand Arbogad, auquel il donna un grade honorable dans son armée, avec promesse de l'avancer

aux premières dignités, s'il se comportait en vrai guerrier, et de le faire pendre, s'il faisait le métier de brigand.

Sétoc fut appelé du fond de l'Arabie, avec la belle Almona, pour être à la tête du commerce de Babylone. Cador fut placé et chéri selon ses services ; il fut l'ami du roi, et le roi fut alors le seul monarque de la terre qui eût un ami. Le petit muet ne fut pas oublié. On donna une belle maison au pêcheur. Orcan fut condamné à lui payer une grosse somme, et à lui rendre sa femme ; mais le pêcheur, devenu sage, ne prit que l'argent.

Ni la belle Sémire ne se consolait d'avoir cru que Zadig serait borgne, ni Azora ne cessait de pleurer d'avoir voulu lui couper le nez. Il adoucit leurs douleurs par des présents. L'Envieux mourut de rage et de honte. L'empire jouit de la paix, de la gloire et de l'abondance ; ce fut le plus beau siècle de la terre : elle était gouvernée par la justice et par l'amour. On bénissait Zadig, et Zadig bénissait le ciel[1].

---

(1) C'est ici que finit le manuscrit qu'on a retrouvé de l'histoire de Zadig. On sait qu'il a essuyé bien d'autres aventures qui ont été fidèlement écrites. On prie messieurs les interprètes des langues orientales de les communiquer si elles parviennent jusqu'à eux. (*Note de Voltaire.*)

MEMNON

OU LA SAGESSE HUMAINE

— 1750 —

MEMNON
OU LA SAGESSE HUMAINE
— 1750 —

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR[1]

Nous tromper dans nos entreprises,
C'est à quoi nous sommes sujets ;
Le matin je fais des projets,
Et le long du jour des sottises.

Ces petits vers conviennent assez à un grand nombre de raisonneurs ; et c'est une chose assez plaisante de voir un grave directeur d'âmes finir par un procès criminel, conjointement avec un banqueroutier[2]. A ce propos nous réimprimons ici ce petit conte, qui est ailleurs : car il est bon qu'il soit partout.

MEMNON conçut un jour le projet insensé d'être parfaitement sage. Il n'y a guère d'hommes à qui cette folie n'ait quelquefois passé par la tête. Memnon se dit à lui-même : « Pour être très sage, et par conséquent très heu-

(1) Cet avertissement est de 1771.

(2) L'abbé Grisel, attaché à l'église de Paris, était confesseur de l'archevêque et directeur de conscience de beaucoup de dévotes. Il faisait faire à ses pénitentes des legs au financier Billard avec lequel il partageait ensuite. Il fut mis pour cela dix-huit mois à la Bastille, Il a laissé des écrits très édifiants. — Billard du Monceau, son complice, était caissier général des postes ; très dévot, il communiait deux fois la semaine ; il fit une banqueroute frauduleuse de plusieurs millions, et fut condamné au pilori et au bannissement, en 1772. Dès lors il vécut largement à l'étranger des fonds qu'il y avait fait passer. — Dans les *Stances à Saurin*, Voltaire fait encore allusion à ces deux personnages :

« Je ne porte point le cilice
De saint Grisel, de saint Billard. »

reux, il n'y a qu'à être sans passions ; et rien n'est plus aisé, comme on sait. Premièrement, je n'aimerai jamais de femme ; car, en voyant une beauté parfaite, je me dirai à moi-même : « Ces joues-là se rideront un jour ; ces beaux yeux seront bordés « de rouge, cette gorge ronde deviendra plate et pendante, « cette belle tête deviendra chauve. » Or je n'ai qu'à la voir à présent des mêmes yeux dont je la verrai alors, et assurément cette tête ne fera pas tourner la mienne.

« En second lieu je serai toujours sobre ; j'aurai beau être tenté par la bonne chère, par des vins délicieux, par la séduction de la société ; je n'aurai qu'à me représenter les suites des excès, une tête pesante, un estomac embarrassé, la perte de la raison, de la santé, et du temps, je ne mangerai alors que pour le besoin ; ma santé sera toujours égale, mes idées toujours pures et lumineuses. Tout cela est si facile qu'il n'y a aucun mérite à y parvenir.

« Ensuite, disait Memnon, il faut penser un peu à ma fortune ; mes désirs sont modérés ; mon bien est solidement placé sur le receveur général des finances de Ninive ; j'ai de quoi vivre dans l'indépendance : c'est là le plus grand des biens. Je ne serai jamais dans la cruelle nécessité de faire ma cour : je n'envierai personne, et personne ne m'enviera. Voilà qui est encore très aisé. J'ai des amis, continuait-il, je les conserverai, puisqu'ils n'auront rien à me disputer. Je n'aurai jamais d'humeur avec eux, ni eux avec moi ; cela est sans difficulté. »

Ayant fait ainsi son petit plan de sagesse dans sa chambre, Memnon mit la tête à la fenêtre. Il vit deux femmes qui se promenaient sous des platanes auprès de sa maison. L'une était vieille, et paraissait ne songer à rien ; l'autre était jeune, jolie, et semblait fort occupée. Elle soupirait, elle pleurait, et n'en avait que plus de grâces. Notre sage fut touché, non pas de la beauté de la dame (il était bien sûr de ne pas sentir une telle faiblesse), mais de l'affliction où il la voyait. Il descendit, il aborda la belle Ninivienne, dans le dessein de la consoler avec sagesse. Cette belle personne lui conta, de l'air le plus naïf et le plus touchant, tout le mal que lui faisait un oncle, qu'elle n'avait point ; avec quels artifices il lui avait enlevé un bien, qu'elle n'avait jamais possédé, et tout ce qu'elle avait à craindre de sa violence. « Vous

me paraissez un homme de si bon conseil, lui dit-elle, que si vous aviez la condescendance de venir jusque chez moi, et d'examiner mes affaires, je suis sûre que vous me tireriez du cruel embarras où je suis. » Memnon n'hésita pas à la suivre, pour examiner sagement ses affaires, et pour lui donner un bon conseil.

La dame affligée le mena dans une chambre parfumée, et le fit asseoir avec elle poliment sur un large sofa, où ils se tenaient tous deux les jambes croisées vis-à-vis l'un de l'autre. La dame parla en baissant les yeux, dont il échappait quelquefois des larmes, et qui en se relevant rencontraient toujours les regards du sage Memnon. Ses discours étaient pleins d'un attendrissement qui redoublait toutes les fois qu'ils se regardaient. Memnon prenait ses affaires extrêmement à cœur, et se sentait de moment en moment la plus grande envie d'obliger une personne si honnête et si malheureuse. Ils cessèrent insensiblement, dans la chaleur de la conversation, d'être vis-à-vis l'un de l'autre. Leurs jambes ne furent plus croisées. Memnon la conseilla de si près, et lui donna des avis si tendres qu'ils ne pouvaient ni l'un ni l'autre parler d'affaires, et qu'ils ne savaient plus où ils en étaient.

Comme ils en étaient là, arrive l'oncle, ainsi qu'on peut bien le penser : il était armé de la tête aux pieds ; et la première chose qu'il dit fut qu'il allait tuer, comme de raison, le sage Memnon et sa nièce ; la dernière qui lui échappa fut qu'il pouvait pardonner pour beaucoup d'argent. Memnon fut obligé de donner tout ce qu'il avait. On était heureux dans ce temps-là d'en être quitte à si bon marché ; l'Amérique n'était pas encore découverte, et les dames affligées n'étaient pas à beaucoup près si dangereuses qu'elles le sont aujourd'hui.

Memnon, honteux et désespéré, rentra chez lui : il y trouva un billet qui l'invitait à dîner avec quelques-uns de ses amis intimes. Si je reste seul chez moi, dit-il, j'aurai l'esprit occupé de ma triste aventure, je ne mangerai point ; je tomberai malade ; il vaut mieux aller faire avec mes amis intimes un repas frugal. J'oublierai, dans la douceur de leur société, la sottise que j'ai faite ce matin. Il va au rendez-vous ; on le trouve un peu chagrin. On le fait boire pour dissiper sa tristesse. Un peu de vin pris modérément est un remède pour l'âme et pour le corps. C'est ainsi que pense le sage Memnon, et il s'enivre. On lui propose de jouer

après le repas. Un jeu réglé avec des amis est un passe-temps honnête. Il joue ; on lui gagne tout ce qu'il a dans sa bourse, et quatre fois autant sur parole. Une dispute s'élève sur le jeu, on s'échauffe: l'un de ses amis intimes lui jette à la tête un cornet, et lui crève un œil. On rapporte chez lui le sage Memnon, ivre, sans argent, et ayant un œil de moins.

Il cuve un peu son vin ; et dès qu'il a la tête plus libre, il envoie son valet chercher de l'argent chez le receveur général des finances de Ninive, pour payer ses intimes amis : on lui dit que son débiteur a fait le matin une banqueroute frauduleuse qui met en alarme cent familles. Memnon, outré, va à la cour avec un emplâtre sur l'œil et un placet à la main, pour demander justice au roi contre le banqueroutier. Il rencontre dans un salon plusieurs dames qui portaient toutes d'un air aisé des cerceaux de vingt-quatre pieds de circonférence[1]. L'une d'elles, qui le connaissait un peu, dit en le regardant de côté : « Ah ! l'horreur ! » Une autre, qui le connaissait davantage, lui dit : « Bonsoir, monsieur Memnon ; mais vraiment, monsieur Memnon, je suis fort aise de vous voir ; à propos, monsieur Memnon, pourquoi avez-vous perdu un œil ? » Et elle passa sans attendre sa réponse. Memnon se cacha dans un coin et attendit le moment où il pût se jeter aux pieds du monarque. Ce moment arriva. Il baisa trois fois la terre, et présenta son placet. Sa gracieuse Majesté le reçut très favorablement, et donna le mémoire à un de ses satrapes pour lui en rendre compte. Le satrape tire Memnon à part, et lui dit d'un air de hauteur, en ricanant amèrement : « Je vous trouve un plaisant borgne de vous adresser au roi plutôt qu'à moi, et encore plus plaisant d'oser demander justice contre un honnête banqueroutier que j'honore de ma protection et qui est le neveu d'une femme de chambre de ma maîtresse. Abandonnez cette affaire-là, mon ami, si vous voulez conserver l'œil qui vous reste. »

Memnon, ayant ainsi renoncé le matin aux femmes, aux excès de table, au jeu, à toute querelle, et surtout à la cour, avait été avant la nuit trompé et volé par une belle dame, s'était eni-

(1) La mode était alors aux *paniers*, cerceaux de bois, d'acier ou de baleine, qui maintenaient les robes rigides. C'était quelque chose d'analogue aux *crinolines*.

vré, avait joué, avait eu une querelle, s'était fait crever un œil et avait été à la cour, où on s'était moqué de lui.

Pétrifié d'étonnement et navré de douleur, il s'en retourne la mort dans le cœur. Il veut rentrer chez lui ; il y trouve des huissiers qui démeublaient sa maison de la part de ses créanciers. Il reste presque évanoui sous un platane ; il y rencontre la belle dame du matin, qui se promenait avec son cher oncle, et qui éclata de rire en voyant Memnon avec son emplâtre. La nuit vint; Memnon se coucha sur de la paille auprès des murs de sa maison. La fièvre le saisit; il s'endormit dans l'accès, et un esprit céleste lui apparut en songe.

Il était tout resplendissant de lumière. Il avait six belles ailes, mais ni pieds, ni tête, ni queue, et ne ressemblait à rien. « Qui es-tu ? lui dit Memnon. — Ton bon génie, lui répondit l'autre. — Rends-moi donc mon œil, ma santé, ma maison, mon bien, ma sagesse, » lui dit Memnon. Ensuite il lui conta comment il avait perdu tout cela en un jour. « Voilà des aventures qui ne nous arrivent jamais dans le monde que nous habitons, dit l'esprit. — Et quel monde habitez-vous? dit l'homme, affligé. — Ma patrie, répondit-il, est à cinq cents millions de lieues du soleil, dans une petite étoile auprès de Sirius, que tu vois d'ici. — Le beau pays! dit Memnon : quoi! vous n'avez point chez vous de coquines qui trompent un pauvre homme, point d'amis intimes qui lui gagnent son argent et qui lui crèvent un œil, point de banqueroutiers, point de satrapes qui se moquent de vous en vous refusant justice ? — Non, dit l'habitant de l'étoile, rien de tout cela. Nous ne sommes jamais trompés par les femmes, parce que nous n'en avons point ; nous ne faisons point d'excès de table, parce que nous ne mangeons point ; nous n'avons point de banqueroutiers, parce qu'il y a chez nous ni or, ni argent ; on ne peut nous crever les yeux, parce que nous n'avons point de corps à la façon des vôtres ; et les satrapes ne nous font jamais d'injustice, parce que dans notre petite étoile tout le monde est égal. »

Memnon lui dit alors : « Monseigneur, sans femme et sans dîner, à quoi passez-vous votre temps ? — A veiller, dit le génie, sur les autres globes qui nous sont confiés ; et je viens pour te consoler. — Hélas ! reprit Memnon, que ne veniez-vous la nuit

passée pour m'empêcher de faire tant de folies ? — J'étais auprès d'Assan, ton frère aîné, dit l'être céleste. Il est plus à plaindre que toi. Sa gracieuse Majesté le roi des Indes, à la cour duquel il a l'honneur d'être, lui a fait crever les deux yeux pour une petite indiscrétion, et il est actuellement dans un cachot, les fers aux pieds et aux mains. — C'est bien la peine, dit Memnon, d'avoir un bon génie dans une famille, pour que de deux frères l'un soit borgne, l'autre aveugle, l'un couché sur la paille, l'autre en prison. — Ton sort changera, reprit l'animal de l'étoile. Il est vrai que tu seras toujours borgne ; mais, à cela près, tu seras assez heureux, pourvu que tu ne fasses jamais le sot projet d'être parfaitement sage. — C'est donc une chose à laquelle il est impossible de parvenir ? s'écria Memnon en soupirant. — Aussi impossible, lui répliqua l'autre, que d'être parfaitement habile, parfaitement fort, parfaitement puissant, parfaitement heureux. Nous-mêmes, nous en sommes bien loin. Il y a un globe où tout cela se trouve ; mais dans les cent mille millions de mondes qui sont dispersés dans l'étendue, tout se suit par degrés. On a moins de sagesse et de plaisir dans le second que dans le premier, moins dans le troisième que dans le second, ainsi du reste jusqu'au dernier, où tout le monde est complètement fou. — J'ai bien peur, dit Memnon, que notre petit globe terraqué [1] ne soit précisément les Petites-Maisons [2] de l'univers dont vous me faites l'honneur de me parler. — Pas tout à fait, dit l'esprit ; mais il en approche : il faut que tout soit en sa place. — Eh mais ! dit Memnon, certains poètes [3], certains philosophes [4], ont donc grand tort de dire que *tout est bien* ? — Ils ont grande raison, dit le philosophe de là-haut, en considérant l'arrangement de l'univers entier. — Ah ! je ne croirai cela, répondit le pauvre Memnon, que quand je ne serai plus borgne. »

---

(1) Terraqué : composé de terre et d'eau.

(2) Nom que l'on donnait autrefois aux hôpitaux de fous.

(3) Par exemple le poète anglais Pope (1688-1744), auteur d'une fameuse *Traduction de l'Iliade*, d'un *Essai sur l'Homme* et d'*Épîtres morales*. C'était un poète sans lyrisme ni imagination, mais un esprit vif, très philosophique.

(4) Platon, Leibnitz.

MICROMÉGAS

Histoire philosophique

— 1752 —

MICROMÉGAS

Histoire philosophique[1]

- 1752 -

CHAPITRE PREMIER

Voyage d'un habitant du monde de l'étoile Sirius dans la planète de Saturne.

DANS une de ces planètes qui tournent autour de l'étoile nommée Sirius il y avait un jeune homme de beaucoup d'esprit que j'ai eu l'honneur de connaître dans le dernier voyage qu'il fit sur notre petite fourmilière ; il s'appelait Micromégas[2], nom qui convient fort à tous les grands. Il avait

(1) Ce roman peut être regardé comme une imitation d'un des voyages de Gulliver. Il contient plusieurs allusions. Le nain de Saturne est M. de Fontenelle. Malgré sa douceur, sa circonspection, sa philosophie, qui devait lui faire aimer celle de M. de Voltaire, il s'était lié avec les ennemis de ce grand homme, et avait paru partager, sinon leur haine, du moins leurs préventions. Il fut fort blessé du rôle qu'il jouait dans ce roman, et d'autant plus peut-être que la critique était juste, quoique sévère, et que les éloges qui s'y mêlaient y donnaient encore plus de poids. Le mot qui termine l'ouvrage n'adoucit point la blessure, et le bien qu'on dit du secrétaire de l'Académie de Paris ne consola point M. de Fontenelle des plaisanteries qu'on se permettait sur celui de l'Académie de Saturne. *(Avertissement de l'édition de Kehl.)*

Fontenelle, né en 1657, était neveu de Corneille. Après quelques essais malheureux au théâtre, il se tourna vers les sciences ; il y apporta un mélange de philosophie et de grâce mondaine qui charmait. Secrétaire de l'Académie des sciences en 1699, il popularisa avec un art plein d'élégance les travaux des savants : il fut un vulgarisateur ingénieux. Son originalité fut de servir de lien entre les idées du XVIIe siècle qu'il avait reçues et celles du XVIIIe qu'il favorisa avec modération. Il mourut presque centenaire en 1757. Ses principaux ouvrages sont : *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686), *Eloges des académiciens*.

(2) Nom fantaisiste formé des deux mots grecs : *micros* et *mégas*, et qui signifie *Petit-Grand*.

huit lieues de haut : j'entends par huit lieues, vingt-quatre mille pas géométriques de cinq pieds chacun.

Quelques géomètres, gens toujours utiles au public, prendront sur-le-champ la plume, et trouveront que, puisque M. Micromégas, habitant du pays de Sirius, a de la tête aux pieds vingt-quatre mille pas, qui font cent vingt mille pieds de roi, et que nous autres, citoyens de la terre, nous n'avons guère que cinq pieds, et que notre globe a neuf mille lieues de tour ; ils trouveront, dis-je, qu'il faut absolument que le globe qui l'a produit ait au juste vingt et un millions six cent mille fois plus de circonférence que notre petite terre. Rien n'est plus simple et plus ordinaire dans la nature. Les Etats de quelques souverains d'Allemagne ou d'Italie, dont on peut faire le tour en une demi-heure, comparés à l'empire de Turquie, de Moscovie ou de la Chine, ne sont qu'une très faible image des prodigieuses différences que la nature a mises dans tous les êtres.

La taille de Son Excellence étant de la hauteur que j'ai dite, tous nos sculpteurs et tous nos peintres conviendront sans peine que sa ceinture peut avoir cinquante mille pieds de roi de tour ; ce qui fait une très jolie proportion[1].

Quant à son esprit, c'est un des plus cultivés que nous ayons ; il sait beaucoup de choses ; il en a inventé quelques-unes : il n'avait pas encore deux cent cinquante ans, et il étudiait, selon la coutume, au collège des jésuites[2] de sa planète, lorsqu'il devina, par la force de son esprit, plus de cinquante propositions d'Euclide. C'est dix-huit de plus que Blaise Pascal, lequel, après en avoir deviné trente-deux en se jouant, à ce que dit sa sœur, devint depuis un géomètre assez médiocre[3], et un fort mauvais métaphysicien. Vers les quatre cent cinquante ans au sortir de l'enfance, il disséqua beaucoup de ces petits insectes qui n'ont pas

---

(1) *Variante.* La première édition portait ici la phrase suivante : « Son nez étant le tiers de son beau visage, et son beau visage étant la septième partie de la hauteur de son beau corps, il faut avouer que le nez du Sirien a six mille trois cent trente-trois pieds de roi plus une fraction ; ce qui était à démontrer. »

(2) *Variante.* Première édition : « ... au collège le plus célèbre de sa planète... ».

(3) Pascal devint un très grand géomètre, non dans la classe de ceux qui ont contribué par de grandes découvertes au progrès des sciences, comme Descartes, Newton, mais dans celle des géomètres qui ont montré par leurs ouvrages un génie de premier ordre. *(Note de l'édition de Kehl.)*

cent pieds de diamètre, et qui se dérobent aux microscopes ordinaires ; il en composa un livre fort curieux, mais qui lui fit quelques affaires. Le muphti[1] de son pays, grand vétillard, et fort ignorant, trouva dans son livre des propositions suspectes, malsonnantes, téméraires, hérétiques, sentant l'hérésie, et le poursuivit vivement : il s'agissait de savoir si la forme substantielle des puces de Sirius était de même nature que celle des colimaçons. Micromégas se défendit avec esprit ; il mit les femmes de son côté ; le procès dura deux cent vingt ans. Enfin le muphti fit condamner le livre par des jurisconsultes qui ne l'avaient pas lu, et l'auteur eut ordre de ne paraître à la cour de huit cents années[2].

Il ne fut que médiocrement affligé d'être banni d'une cour qui n'était remplie que de tracasseries et de petitesses. Il fit une chanson fort plaisante contre le muphti, dont celui-ci ne s'embarrassa guère ; et il se mit à voyager de planète en planète pour achever de se former *l'esprit et le cœur*, comme on dit. Ceux qui ne voyagent qu'en chaise de poste ou en berline seront sans doute étonnées des équipages de là-haut ; car nous autres, sur notre petit tas de boue, nous ne concevons rien au delà de nos usages. Notre voyageur connaissait merveilleusement les lois de la gravitation, et toutes les forces attractives et répulsives. Il s'en servait si à propos que, tantôt à l'aide d'un rayon de soleil, tantôt par la commodité d'une comète, il allait de globe en globe, lui et les siens, comme un oiseau voltige de branche en branche. Il parcourut la voie lactée en peu de temps, et je suis obligé d'avouer qu'il ne vit jamais, à travers les étoiles dont elle est semée, ce beau ciel empyrée que l'illustre vicaire Derham[3] se vante d'avoir

---

(1) *Muphti ou Mufti*, chef de la religion mahométane qui juge les questions relatives au dogme et à la discipline.

(2) M. de Voltaire avait été persécuté par le théatin Boyer, pour avoir dit dans ses *Lettres philosophiques* que les facultés de notre âme se développent en même temps que nos organes, de la même manière que les facultés de l'âme des animaux. *(Note de l'édition de Kehl.)* — Voyez la note sur Boyer au chapitre IV de *Zadig*.

(3) Savant anglais, auteur de la *Théologie astronomique* et de quelques autres ouvrages qui ont pour objet de prouver l'existence de Dieu par le détail des merveilles de la nature ; malheureusement lui et ses imitateurs se trompent souvent dans l'exposition de ces merveilles : ils s'extasient sur la sagesse qui se montre dans l'ordre d'un phénomène, et on découvre que ce phénomène est tout différent de ce qu'ils ont supposé ; alors c'est ce nou-

vu au bout de sa lunette. Ce n'est pas que je prétende que M. Derham ait mal vu, à Dieu ne plaise ! mais Micromégas était sur les lieux, c'est un bon observateur et je ne veux contredire personne. Micromégas, après avoir bien tourné, arriva dans le globe de Saturne. Quelque accoutumé qu'il fût à voir des choses nouvelles, il ne put d'abord, en voyant la petitesse du globe et de ses habitants, se défendre de ce sourire de supériorité qui échappe quelquefois aux plus sages ; car enfin Saturne n'est guère que neuf cent fois plus gros que la terre, et les citoyens de ce pays-là sont des nains qui n'ont que mille toises de haut ou environ. Il s'en moqua un peu d'abord avec ses gens, à peu près comme un musicien italien se met à rire de la musique de Lulli, quand il vient en France. Mais, comme le Sirien avait un bon esprit, il comprit bien vite qu'un être pensant peut fort bien n'être pas ridicule pour n'avoir que six mille pieds de haut. Il se familiarisa avec les Saturniens, après les avoir étonnés. Il lia une étroite amitié avec le secrétaire de l'académie de Saturne, homme de beaucoup d'esprit, qui n'avait, à la vérité, rien inventé, mais qui rendait un fort bon compte des inventions des autres, et qui faisait passablement de petits vers et de grands calculs. Je rapporterai ici, pour la satisfaction des lecteurs, une conversation singulière que Micromégas eut un jour avec M. le secrétaire.

CHAPITRE II

Conversation de l'habitant de Sirius avec celui de Saturne.

APRÈS que Son Excellence se fut couchée, et que le secrétaire se fut approché de son visage : « Il faut avouer, dit Micromégas, que la nature est bien variée. — Oui, dit le Saturnien, la nature est comme un parterre dont les fleurs... — Ah ! dit l'autre, laissez-là votre parterre. — Elle est, reprit le secrétaire, comme une assemblée de blondes et de brunes, dont les parures... — Eh ! qu'ai-je à faire de vos brunes, dit l'autre. — Elle est donc

---

vel ordre qui leur paraît un chef-d'œuvre de sagesse. Ce défaut, commun à tous les ouvrages de ce genre, les a décrédités. On sait trop d'avance que, de quelque manière que les choses soient, l'auteur finira toujours par les admirer. (*Note de l'édition de Kehl.*)

comme une galerie de peintures dont les traits[1]... — Eh non ! dit le voyageur, encore une fois la nature est comme la nature. Pourquoi lui chercher des comparaisons ? — Pour vous plaire, répondit le secrétaire. — Je ne veux point qu'on me plaise, répondit le voyageur ; je veux qu'on m'instruise ; commencez d'abord par me dire combien les hommes de votre globe ont de sens. — Nous en avons soixante et douze, dit l'académicien, et nous nous plaignons tous les jours du peu. Notre imagination va au delà de nos besoins ; nous trouvons qu'avec nos soixante et douze sens, notre anneau, nos cinq lunes, nous sommes trop bornés, et, malgré toute notre curiosité et le nombre assez grand de passions qui résultent de nos soixante et douze sens, nous avons tout le temps de nous ennuyer. — Je le crois bien, dit Micromégas ; car dans notre globe, nous avons près de mille sens ; et il nous reste encore je ne sais quel désir vague, je ne sais quelle inquiétude qui nous avertit sans cesse que nous sommes peu de chose, et qu'il y a des êtres beaucoup plus parfaits. J'ai un peu voyagé ; j'ai vu des mortels fort au-dessous de nous ; j'en ai vu de fort supérieurs ; mais je n'en ai vu aucuns qui n'aient plus de désirs que de vrais besoins, et plus de besoins que de satisfaction. J'arriverai peut-être un jour au pays où il ne manque rien ; mais jusqu'à présent personne ne m'a donné de nouvelles positives de ce pays-là. » Le Saturnien et le Sirien s'épuisèrent alors en conjectures ; mais, après beaucoup de raisonnements fort ingénieux et fort incertains, il en fallut revenir aux faits. « Combien de temps vivez vous ? dit le Sirien. — Ah ! bien peu, répliqua le petit homme de Saturne. — C'est tout comme chez nous, dit le Sirien : nous nous plaignons toujours du peu. Il faut que ce soit une loi universelle de la nature. — Hélas ! nous ne vivons, dit le Saturnien, que cinq cents grandes révolutions du soleil. (Cela revient à quinze mille ans ou environ, à compter à notre manière). Vous voyez bien que c'est mourir presque au moment que l'on est né ; notre existence est un point, notre durée un instant, notre globe un atome. A peine a-t-on commencé à s'instruire un peu que la mort arrive avant qu'on ait de l'expérience. Pour moi, je n'ose faire aucuns projets ; je me trouve comme une goutte d'eau dans

(1) Voltaire se moque ici du style maniéré de Fontenelle dans la *Pluralité des Mondes*.

un océan immense. Je suis honteux, surtout devant vous, de la figure ridicule que je fais dans ce monde. »

Micromégas lui repartit : « Si vous n'étiez pas philosophe, je craindrais de vous affliger en vous apprenant que notre vie est sept cents fois plus longue que la vôtre ; mais vous savez trop bien que quand il faut rendre son corps aux éléments, et ranimer la nature sous une autre forme, ce qui s'appelle mourir ; quand ce moment de métamorphose est venu, avoir vécu une éternité, ou avoir vécu un jour, c'est précisément la même chose. J'ai été dans des pays où l'on vit mille fois plus longtemps que chez moi, et j'ai trouvé qu'on y murmurait encore. Mais il y a partout des gens de bon sens qui savent prendre leur parti et remercier l'auteur de la nature. Il a répandu sur cet univers une profusion de variétés avec une espèce d'uniformité admirable. Par exemple, tous les êtres pensants sont différents, et tous se ressemblent au fond par le don de la pensée et des désirs. La matière est partout étendue ; mais elle a dans chaque globe des propriétés diverses. Combien comptez-vous de ces propriétés diverses dans votre matière ? — Si vous parlez de ces propriétés, dit le Saturnien, sans lesquelles nous croyons que ce globe ne pourrait subsister tel qu'il est, nous en comptons trois cents, comme l'étendue, l'impénétrabilité, la mobilité, la gravitation, la divisibilité et le reste. — Apparemment, répliqua le voyageur, que ce petit nombre suffit aux vues que le Créateur avait sur votre petite habitation. J'admire en tout sa sagesse; je vois partout des différences, mais aussi partout des proportions. Votre globe est petit, les habitants le sont aussi ; vous avez peu de sensations; votre matière a peu de propriétés ; tout cela est l'ouvrage de la Providence. De quelle couleur est votre soleil bien examiné ? — D'un blanc fort jaunâtre, dit le Saturnien ; et quand nous divisons un de ses rayons, nous trouvons qu'il contient sept couleurs. — Notre soleil tire sur le rouge, dit le Sirien, et nous avons trente-neuf couleurs primitives. Il n'y a pas un soleil, parmi tous ceux dont j'ai approché, qui se ressemble, comme chez vous il n'y a pas un visage qui ne soit différent de tous les autres. »

Après plusieurs questions de cette nature, il s'informa combien de substances essentiellement différentes on comptait dans Sa-

turne. Il apprit qu'on n'en comptait qu'une trentaine, comme Dieu, l'espace, la matière, les êtres étendus qui sentent et qui pensent, les êtres pensants qui n'ont point d'étendue ; ceux qui se pénètrent, ceux qui ne se pénètrent pas, et le reste. Le Sirien, chez qui on en comptait trois cents, et qui en avait découvert trois mille autres dans ses voyages, étonna prodigieusement le philosophe de Saturne. Enfin, après s'être communiqué l'un à l'autre un peu de ce qu'ils savaient et beaucoup de ce qu'ils ne savaient pas, après avoir raisonné pendant une révolution du soleil, ils résolurent de faire ensemble un petit voyage philosophique.

CHAPITRE III

Voyage des deux habitants de Sirius et de Saturne.

NOS deux philosophes étaient prêts à s'embarquer dans l'atmosphère de Saturne avec une fort jolie provision d'instruments de mathématiques, lorsque la maîtresse du Saturnien, qui en eut des nouvelles, vint en larmes faire ses remontrances. C'était une jolie petite brune qui n'avait que six cent soixante toises, mais qui réparait par bien des agréments la petitesse de sa taille. « Ah ! cruel ! s'écria-t-elle, après t'avoir résisté quinze cents ans, lorsqu'enfin je commençais à me rendre, quand j'ai à peine passé cent ans entre tes bras, tu me quittes pour aller voyager avec un géant d'un autre monde ; va, tu n'es qu'un curieux, tu n'as jamais eu d'amour : si tu étais un vrai Saturnien, tu serais fidèle. Où vas-tu courir ? que veux-tu ? nos cinq lunes sont moins errantes que toi, notre anneau est moins changeant. Voilà qui est fait, je n'aimerai jamais plus personne. » Le philosophe l'embrassa, pleura avec elle, tout philosophe qu'il était ; et la dame, après s'être pâmée, alla se consoler avec un petit maître du pays.

Cependant nos deux curieux partirent ; ils sautèrent d'abord sur l'anneau, qu'ils trouvèrent assez plat, comme l'a fort bien deviné un illustre habitant de notre petit globe[1] ; de là ils allèrent

(1) L'astronome Huygens.

aisément de lune en lune. Une comète passait tout auprès de la dernière ; ils s'élancèrent sur elle avec leurs domestiques et leurs instruments. Quand ils eurent fait environ cent cinquante millions de lieues, ils rencontrèrent les satellites de Jupiter. Ils passèrent dans Jupiter même, et y restèrent une année, pendant laquelle ils apprirent de fort beaux secrets qui seraient actuellement sous presse sans messieurs les inquisiteurs, qui ont trouvé quelques propositions un peu dures. Mais j'en ai lu le manuscrit dans la bibliothèque de l'illustre archevêque de..., qui m'a laissé voir ses livres avec cette générosité et cette bonté qu'on ne saurait assez louer[1].

Mais revenons à nos voyageurs. En sortant de Jupiter, ils traversèrent un espace d'environ cent millions de lieues, et ils côtoyèrent la planète de Mars, qui, comme on sait, est cinq fois plus petite que notre petit globe ; ils virent deux lunes qui servent à cette planète, et qui ont échappé aux regards de nos astronomes. Je sais bien que le P. Castel[2] écrira et même assez plaisamment, contre l'existence de ces deux lunes ; mais je m'en rapporte à ceux qui raisonnent par analogie. Ces bons philosophes-là savent combien il serait difficile que Mars, qui est si loin du soleil, se passât à moins de deux lunes. Quoi qu'il en soit, nos gens trouvèrent cela si petit qu'ils craignirent de n'y pas trouver de quoi coucher, et ils passèrent leur chemin comme deux voyageurs qui dédaignent un mauvais cabaret de village et poussent jusqu'à la ville voisine. Mais le Sirien et son compagnon se repentirent bientôt. Ils allèrent longtemps, et ne trouvèrent rien. Enfin ils aperçurent une petite lueur : c'était la terre : cela fit pitié à des gens qui venaient de Jupiter. Cependant, de peur de se repentir une seconde fois, ils résolurent

---

(1) *Variante.* La première édition portait ici la phrase suivante « Aussi je lui promets un long article dans la première édition qu'on fera de Moreri, et je n'oublierai pas surtout messieurs ses enfants, qui donnent une si grande espérance de perpétuer la race de leur illustre père. »

Louis Moreri (1643-1680) est l'auteur d'un *Grand Dictionnaire historique* qui parut en 1673. Les principales rééditions sont celles de 1680, 1691, 1704, 1759.

(2) Le Père Castel (1688-1757), jésuite, fut un mathématicien et un physicien célèbre. Il avait des idées bizarres et originales, quelquefois profondes ; il conçut un système de la pesanteur, et passa une partie de sa vie à essayer de construire un clavecin chromatique, c'est-à-dire une machine qui pût affecter l'œil par une succession harmonieuse de couleurs comme le clavecin affecte l'oreille.

de débarquer. Ils passèrent sur la queue de la comète, et, trouvant une aurore boréale toute prête, ils se mirent dedans, et arrivèrent à terre sur le bord septentrional de la mer Baltique, le cinq juillet mil sept cent trente-sept, nouveau style.

CHAPITRE IV

Ce qui leur arrive sur le globe de la terre.

APRÈS s'être reposés quelque temps, ils mangèrent à leur déjeuner deux montagnes, que leurs gens leur apprêtèrent assez proprement. Ensuite ils voulurent reconnaître le pays où ils étaient. Ils allèrent d'abord du nord au sud. Les pas ordinaires du Sirien était d'environ trente mille pieds de roi ; le nain de Saturne, dont la taille n'était que de mille toises, suivait de loin en haletant ; or il fallait qu'il fît environ douze pas quand l'autre faisait une enjambée : figurez-vous (s'il est permis de faire de telles comparaisons) un très petit chien de manchon qui suivrait un capitaine des gardes du roi de Prusse.

Comme ces étrangers-là vont assez vite, ils eurent fait le tour du globe en trente-six heures ; le soleil, à la vérité, ou plutôt la terre, fait un pareil voyage en une journée ; mais il faut songer qu'on va bien plus à son aise quand on tourne sur son axe que quand on marche sur ses pieds. Les voilà donc revenus d'où ils étaient partis, après avoir vu cette mare, presque imperceptible pour eux, qu'on nomme la *Méditerranée*, et cet autre petit étang qui, sous le nom de *grand Océan*, entoure la taupinière. Le nain n'en avait eu jamais qu'à mi-jambe, et à peine l'autre avait-il mouillé son talon. Ils firent tout ce qu'ils purent en allant et en revenant dessus et dessous pour tâcher d'apercevoir si ce globe était habité ou non. Ils se baissèrent. Ils se couchèrent, ils tâtèrent partout ; mais leurs yeux et leurs mains n'étant point porportionnés aux petits êtres qui rampent ici, ils ne reçurent pas la moindre sensation qui pût leur faire soupçonner que nous et nos confrères les autres habitants de ce globe avons l'honneur d'exister.

Le nain, qui jugeait quelquefois un peu trop vite, décida d'abord qu'il n'y avait personne sur la terre. Sa première raison

était qu'il n'avait vu personne. Micromégas lui fit sentir poliment que c'était raisonner assez mal : « Car, disait-il, vous ne voyez pas avec vos petits yeux certaines étoiles de la cinquantième grandeur que j'aperçois très distinctement ; concluez-vous de là que ces étoiles n'existent pas ? — Mais, dit le nain, j'ai bien tâté.— Mais, répondit l'autre, vous avez mal senti. — Mais, dit le nain, ce globe-ci est si mal construit, cela est si irrégulier et d'une forme qui me paraît si ridicule ! tout semble être ici dans le chaos : voyez-vous ces petits ruisseaux dont aucun ne va de droit fil, ces étangs qui ne sont ni ronds, ni carrés, ni ovales, ni sous aucune forme régulière ; tous ces petits grains pointus dont ce globe est hérissé, et qui m'ont écorché les pieds ? (Il voulait parler des montagnes.) Remarquez-vous encore la forme de tout le globe, comme il est plat aux pôles, comme il tourne autour du soleil d'une manière gauche, de façon que les climats des pôles sont nécessairement incultes ? En vérité, ce qui fait que je pense qu'il n'y a ici personne, c'est qu'il me paraît que des gens de bon sens ne voudraient pas y demeurer.— Eh bien ! dit Micromégas, ce ne sont peut-être pas non plus des gens de bon sens qui l'habitent. Mais enfin il y a quelque apparence que ceci n'est pas fait pour rien. Tout vous paraît irrégulier ici, dites-vous, parce que tout est tiré au cordeau dans Saturne et dans Jupiter. Eh ! c'est peut-être pour cette raison-là même qu'il y a ici un peu de confusion. Ne vous ai-je pas dit que dans mes voyages j'avais toujours remarqué de la variété ? » Le Saturnien répliqua à toutes ces raisons. La dispute n'eût jamais fini, si par bonheur Micromégas, en s'échauffant à parler, n'eût cassé le fil de son collier de diamants. Les diamants tombèrent ; c'étaient de jolis petits carats assez inégaux, dont les plus gros pesaient quatre cents livres, et les plus petits cinquante. Le nain en ramassa quelques-uns ; il s'aperçut, en les approchant de ses yeux, que ces diamants, de la façon dont ils étaient taillés, étaient d'excellents microscopes. Il prit donc un petit microscope de cent soixante pieds de diamètre, qu'il appliqua à sa prunelle ; et Micromégas en choisit un de deux mille cinq cents pieds. Ils étaient excellents ; mais d'abord on ne vit rien par leur secours, il fallait s'ajuster. Enfin l'habitant de Saturne vit quelque chose d'imperceptible qui remuait entre deux eaux dans la mer Baltique : c'était

une baleine. Il la prit avec le petit doigt fort adroitement ; et la mettant sur l'ongle de son pouce, il la fit voir au Sirien, qui se prit à rire pour la seconde fois de l'excès de petitesse dont étaient les habitants de notre globe. Le Saturnien, convaincu que notre monde est habité, s'imagina bien vite qu'il ne l'était que par des baleines ; et comme il était grand raisonneur, il voulut deviner d'où un si petit atome tirait son origine, son mouvement, s'il avait des idées, une volonté, une liberté. Micromégas y fut fort embarrassé ; il examina l'animal fort patiemment, et le résultat de l'examen fut qu'il n'y avait pas moyen de croire qu'une âme fût logée là. Les deux voyageurs inclinaient donc à penser qu'il n'y a point d'esprit dans notre habitation, lorsqu'à l'aide du microscope ils aperçurent quelque chose d'aussi gros qu'une baleine qui flottait sur la mer Baltique. On sait que dans ce temps-là même une volée de philosophes revenait du cercle polaire, sous lequel ils avaient été faire des observations dont personne ne s'était avisé jusqu'alors [1]. Les gazettes dirent que leur vaisseau échoua au golfe de Bothnie, et qu'ils eurent bien de la peine à se sauver ; mais on ne sait jamais dans ce monde le dessous des cartes. Je vais raconter ingénument comme la chose se passa, sans y rien mettre du mien ; ce qui n'est pas un petit effort pour un historien.

CHAPITRE V

Expériences et raisonnements des deux voyageurs.

MICROMÉGAS étendit la main tout doucement vers l'endroit où l'objet paraissait, et avançant deux doigts, et les retirant par la crainte de se tromper, puis les ouvrant et les serrant, il saisit fort adroitement le vaisseau qui portait ces messieurs, et le mit encore sur son ongle sans le trop presser de peur de l'écraser. « Voici un animal bien différent du premier, » dit le nain de Saturne ; le Sirien mit le prétendu animal dans le creux de sa main. Les passagers et les gens de l'équipage, qui s'étaient crus

(1) C'étaient Maupertuis, Clairaut, Camus et Le Monnier, géomètres et astronomes qui, en 1763, étaient allés à Tornéa en Laponie, mesurer un degré du méridien.

enlevés par un ouragan, et qui se croyaient sur une espèce de rocher, se mettent tous en mouvement ; les matelots prennent des tonneaux de vin, les jettent sur la main de Micromégas, et se précipitent après. Les géomètres prennent leurs quarts de cercle, leurs secteurs, deux filles laponnes[1], et descendent sur les doigts du Sirien. Ils en firent tant qu'il sentit enfin remuer quelque chose qui lui chatouillait les doigts ; c'était un bâton ferré qu'on lui enfonçait d'un pied dans l'index : il jugea par ce picotement qu'il était sorti quelque chose du petit animal qu'il tenait ; mais il n'en soupçonna pas d'abord davantage. Le microscope, qui faisait à peine discerner une baleine et un vaisseau, n'avait point de prise sur un être aussi imperceptible que des hommes. Je ne prétends choquer ici la vanité de personne, mais je suis obligé de prier les importants de faire ici une petite remarque avec moi ; c'est qu'en prenant la taille des hommes d'environ cinq pieds, nous ne faisons pas sur la terre une plus grande figure qu'en ferait sur une boule de dix pieds de tour un animal qui aurait à peu près la six cent millième partie d'un pouce en hauteur. Figurez-vous une substance qui pourrait tenir la terre dans sa main, et qui aurait des organes en proportion des nôtres ; et il se peut très bien faire qu'il y ait un grand nombre de ces substances : or concevez, je vous prie, ce qu'elles penseraient de ces batailles qui font gagner au vainqueur un village pour le perdre ensuite.

Je ne doute pas que, si quelque capitaine des grands grenadiers lit jamais cet ouvrage, il ne hausse de deux grands pieds au moins les bonnets de sa troupe ; mais je l'avertis qu'il aura beau faire, que lui et les siens ne seront jamais que des infiniment petits.

Quelle adresse merveilleuse ne fallut-il donc pas à notre philosophe de Sirius, pour apercevoir les atomes dont je viens de parler ? Quand Leuwenhoek[2] et Hartsoeker[3] virent les premiers

---

(1) Ils avaient en effet ramené deux Laponnes.

(2) Leuwenhoek (1632-1723), naturaliste hollandais, dont l'instruction était très bornée, mais qui était un chercheur ingénieux. Il construisit des microscopes et découvrit les globules du sang, les spermatozoïdes et les infusoires.

(3) Hartsoeker, physicien et micrographe hollandais (1656-1725), constata au microscope l'existence des spermatozoïdes ; il vécut à Paris et à Dusseldorf. C'était un esprit chagrin ; il attaqua les autres savants de son époque : Leuwenhoek, Leibnitz, Newton.

ou crurent voir la graine dont nous sommes formés, ils ne firent pas, à beaucoup près, une si étonnante découverte. Quel plaisir sentit Micromégas en voyant remuer ces petites machines, en examinant tous leurs tours, en les suivant dans toutes leurs opérations ! comme il s'écria ! comme il mit avec joie un de ses microscopes dans les mains de son compagnon de voyage ! « Je les vois, disaient-ils tous deux à la fois ; ne les voyez-vous pas qui portent des fardeaux, qui se baissent, qui se relèvent ! » En parlant ainsi, les mains leur tremblaient par le plaisir de voir des objets si nouveaux, et par la crainte de les perdre. Le Saturnien, passant d'un excès de défiance à un excès de crédulité, crut apercevoir qu'ils travaillaient à la propagation. « Ah ! disait-il, j'ai pris la nature sur le fait[1]. » Mais il se trompait sur les apparences ; ce qui n'arrive que trop, soit qu'on se serve ou non du microscope.

CHAPITRE VI

Ce qui leur arriva chez les hommes.

MICROMÉGAS, bien meilleur observateur que son nain, vit clairement que les atomes se parlaient ; et il le fit remarquer à son compagnon, qui, honteux de s'être mépris sur l'article de la génération, ne voulut point croire que de pareilles espèces pussent se communiquer des idées. Il avait le don des langues aussi bien que le Sirien ; il n'entendait point parler nos atomes, et il supposait qu'ils ne parlaient pas : d'ailleurs, comment ces êtres imperceptibles auraient-ils les organes de la voix, et qu'auraients-ils à dire? Pour parler il faut penser, ou à peu près ; mais s'ils pensaient, ils auraient donc l'équivalent d'une âme : or, attribuer l'équivalent d'une âme à cette espèce, cela lui paraissait absurde. « Mais, dit le Sirien, vous avez cru tout à l'heure qu'ils faisaient l'amour ; est-ce que vous croyez qu'on puisse faire l'amour sans penser et sans proférer quelque parole, ou du moins sans se faire entendre ? Supposez-vous d'ailleurs qu'il soit plus

(1) Expression heureuse et plaisante de Fontenelle, en rendant compte de quelques observations d'histoire naturelle. (*Note de l'édition de Kehl.*)

difficile de produire un argument qu'un enfant? Pour moi l'un et l'autre me paraissaient de grands mystères : je n'ose plus ni croire ni nier, dit le nain ; je n'ai plus d'opinion ; il faut tâcher d'examiner ces insectes, nous raisonnerons après. — C'est fort bien dit, » reprit Micromégas ; et aussitôt il tira une paire de ciseaux dont il se coupa les ongles, et d'une rognure de l'ongle de son pouce il fit sur-le-champ une espèce de grande trompette parlante, comme un vaste entonnoir, dont il mit le tuyau dans son oreille. La circonférence de l'entonnoir enveloppait le vaisseau et tout l'équipage. La voix la plus faible entrait dans les fibres circulaires de l'ongle, de sorte que, grâce à son industrie, le philosophe de là-haut entendit parfaitement le bourdonnement de nos insectes de là-bas. En peu d'heures il parvint à distinguer les paroles, et enfin à entendre le français. Le nain en fit autant, quoique avec plus de difficulté. L'étonnement des voyageurs redoublait à chaque instant. Ils entendaient des mites parler d'assez bon sens : ce jeu de la nature leur paraissait inexplicable. Vous croyez bien que le Sirien et son nain brûlaient d'impatience de lier conversation avec les atomes ; le nain craignait que sa voix de tonnerre, et surtout celle de Micromégas, n'assourdît les mites sans en être entendue. Il fallait en diminuer la force. Ils se mirent dans la bouche des espèces de petits cure-dents, dont le bout fort effilé venait donner auprès du vaisseau. Le Sirien tenait le nain sur ses genoux, et le vaisseau avec l'équipage sur son ongle ; il baissait la tête et parlait bas. Enfin moyennant toutes ces précautions et bien d'autres encore, il commença ainsi son discours :

« Insectes invisibles que la main du Créateur s'est plu à faire naître dans l'abîme de l'infiniment petit, je le remercie de ce qu'il a daigné me découvrir des secrets qui semblaient impénétrables. Peut-être ne daignerait-on pas vous regarder à ma cour ; mais je ne méprise personne, et je vous offre ma protection. »

Si jamais il y eut quelqu'un d'étonné, ce furent les gens qui entendirent ces paroles. Ils ne pouvaient deviner d'où elles partaient. L'aumônier du vaisseau récita les prières des exorcismes, les matelots jurèrent, et les philosophes du vaisseau firent des systèmes ; mais quelque système qu'ils fissent, ils ne purent jamais deviner qui leur parlait. Le nain de Saturne, qui avait la voix

plus douce que Micromégas, leur apprit alors en peu de mots à quelles espèces ils avaient affaire. Il leur raconta le voyage de Saturne, les mit au fait de ce qu'était M. Micromégas ; et, après les avoir plaints d'être si petits, il leur demanda s'ils avaient toujours été dans ce misérable état si voisin de l'anéantissement, ce qu'ils faisaient dans un globe qui paraissait appartenir à des baleines, s'ils étaient heureux, s'ils multipliaient, s'ils avaient une âme, et cent autres questions de cette nature.

Un raisonneur de la troupe, plus hardi que les autres, et choqué de ce qu'on doutait de son âme, observa l'interlocuteur avec des pinnules[1] braquées sur un quart de cercle, fit deux stations, et à la troisième il parla ainsi : « Vous croyez donc, monsieur, parce que vous avez mille toises depuis la tête jusqu'aux pieds, que vous êtes un... — Mille toises ! s'écria le nain ; juste ciel ! d'où peut-il savoir ma hauteur ? Mille toises ! il ne se trompe pas d'un pouce : quoi ! cet atome m'a mesuré ! il est géomètre, il connaît ma grandeur ; et moi, qui ne le vois qu'à travers un microscope, je ne connais pas encore la sienne ! — Oui, je vous ai mesuré, dit le physicien, et je mesurerai encore bien votre grand compagnon. » La proposition fut acceptée ; Son Excellence se coucha de tout son long ; car, s'il se fût tenu debout, sa tête eût été trop au-dessus des nuages. Nos philosophes lui plantèrent un grand arbre dans un endroit que le docteur Swift[2] nommerait, mais que je me garderai bien d'appeler par son nom, à cause de mon grand respect pour les dames. Puis, par une suite de triangles liés ensemble, ils conclurent que ce qu'ils voyaient était en effet un jeune homme de cent vingt mille pieds de roi.

Alors Micromégas prononça ces paroles : « Je vois plus que jamais qu'il ne faut juger de rien sur sa grandeur apparente. O Dieu ! qui avez donné une intelligence à des substances qui paraissent si méprisables, l'infiniment petit vous coûte autant que l'infiniment grand ; et s'il est possible qu'il y ait des êtres plus petits que ceux-ci, ils peuvent encore avoir un esprit supérieur à ceux de ces superbes animaux que j'ai vus dans le ciel, dont le pied seul couvrirait le globe où je suis descendu. »

---

(1) Pinnules : petites pièces de cuivre percées d'une fente de haut en bas, dont on se sert pour prendre des alignements et mesurer des angles.

(2) L'auteur des *Voyages de Gulliver*.

Un des philosophes lui répondit qu'il pouvait en toute sûreté croire qu'il est en effet des êtres intelligents beaucoup plus petits que l'homme. Il lui conta, non pas tout ce que Virgile a dit de fabuleux sur les abeilles, mais ce que Swammerdam[1] a découvert, et ce que Réaumur[2] a disséqué. Il lui apprit enfin qu'il y a des animaux qui sont pour les abeilles ce que les abeilles sont pour l'homme, ce que le Sirien lui-même était pour ces animaux si vastes dont il parlait, et ce que ces grands animaux sont pour d'autres substances devant lesquelles ils ne paraissent que comme des atomes. Peu à peu la conversation devint intéressante, et Micromégas parla ainsi :

CHAPITRE VII

Conversation avec les hommes.

« O ATOMES intelligents, dans qui l'Etre éternel s'est plu à manifester son adresse et sa puissance, vous devez, sans doute, goûter des joies bien pures sur votre globe ; car ayant si peu de matière, et paraissant tout esprit, vous devez passer votre vie à aimer et à penser ; c'est la véritable vie des esprits. Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur, mais il est ici, sans doute. » A ce discours, tous les philosophes secouèrent la tête ; et l'un d'eux, plus franc que les autres, avoua de bonne foi que, si l'on en excepte un petit nombre d'habitants fort peu considérés, tout le reste est un assemblage de fous, de méchants et de malheureux. « Nous avons plus de matière qu'il ne nous en faut, dit-il, pour faire beaucoup de mal, si le mal vient de la matière ; et trop d'esprit, si le mal vient de l'esprit. Savez-vous bien, par exemple, qu'à l'heure que je vous parle[3], il y a cent mille fous de notre espèce, couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres ani-

---

(1) Swammerdam, naturaliste hollandais (1637-1680), s'appliqua à la dissection des insectes; il fit de curieuses observations; mais plus tard, engoué d'idées mystiques, il crut offenser Dieu par ses études d'anatomie; il voulut brûler ses livres et mourut l'esprit troublé.

(2) Réaumur (1683-1757) ne fut pas seulement un grand physicien, célèbre par ses recherches sur l'acier et la porcelaine et par la construction d'un thermomètre: il fut aussi un naturaliste et il fit sur les insectes beaucoup d'observations nouvelles.

(3) Il s'agit ici de la guerre entre la Turquie et la Russie de 1736 à 1739.

maux couverts d'un turban, ou qui sont massacrés par eux, et que, presque par toute la terre, c'est ainsi qu'on en use de temps immémorial ? » Le Sirien frémit, et demanda quel pouvait être le sujet de ces horribles querelles entre de si chétifs animaux. Il s'agit, dit le philosophe, de quelque tas de boue[1] grand comme votre talon. Ce n'est pas qu'aucun de ces millions d'hommes qui se font égorger prétendent un fétu sur ce tas de boue. Il ne s'agit que de savoir s'il appartiendra à un certain homme qu'on nomme *Sultan*, ou à un autre qu'on nomme, je ne sais pourquoi, *César*. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu ni ne verra jamais le petit coin de terre dont il s'agit ; et presque aucun de ces animaux, qui s'égorgent mutuellement, n'a jamais vu l'animal pour lequel il s'égorge.

— Ah ! malheureux ! s'écria le Sirien avec indignation, peut-on concevoir cet excès de rage forcenée ! Il me prend envie de faire trois pas, et d'écraser de trois coups de pied toute cette fourmilière d'assassins ridicules. — Ne vous en donnez pas la peine, lui répondit-on ; ils travaillent assez à leur ruine. Sachez qu'au bout de dix ans, il ne reste jamais la centième partie de ces misérables ; sachez que, quand même ils n'auraient pas tiré l'épée, la faim, la fatigue ou l'intempérance, les emportent presque tous. D'ailleurs, ce n'est pas eux qu'il faut punir, ce sont ces barbares sédentaires qui du fond de leur cabinet ordonnent, dans le temps de leur digestion, le massacre d'un million d'hommes, et qui ensuite en font remercier Dieu solennellement. » Le voyageur se sentait ému de pitié pour la petite race humaine, dans laquelle il découvrait de si étonnants contrastes. « Puisque vous êtes du petit nombre des sages, dit-il à ces messieurs, et qu'apparemment vous ne tuez personne pour de l'argent, dites-moi, je vous en prie, à quoi vous vous occupez. — Nous disséquons des mouches, dit le philosophe, nous mesurons des lignes, nous assemblons des nombres ; nous sommes d'accord sur deux ou trois points que nous entendons, et nous disputons sur deux ou trois mille que nous n'entendons pas. » Il prit aussitôt fantaisie au Sirien et au Saturnien d'interroger ces atomes pensants, pour

(1) La Crimée. Elle fut réunie à la Russie seulement en 1783.

savoir de quoi ils convenaient. « Combien comptez-vous, dit celui-ci, de l'étoile de la Canicule à la grande étoile des Gémeaux ? » Ils répondirent tous à la fois. « Trente-deux degrés et demi. — Combien comptez-vous d'ici à la lune ? — Soixante demi-diamètres de la terre en nombre rond. — Combien pèse votre air ? » Il croyait les attraper, mais tous lui dirent que l'air pèse environ neuf cents fois moins qu'un pareil volume de l'eau la plus légère, et dix-neuf mille fois moins que l'or du ducat. Le petit nain de Saturne, étonné de leurs réponses, fut tenté de prendre pour des sorciers ces mêmes gens auxquels il avait refusé une âme un quart d'heure auparavant.

Enfin Micromégas leur dit : « Puisque vous savez si bien ce qui est hors de vous, sans doute vous savez encore mieux ce qui est en dedans. Dites-moi ce que c'est que votre âme, et comment vous formez vos idées. » Les philosophes parlèrent tous à la fois comme auparavant ; mais ils furent tous de différents avis. Le plus vieux citait Aristote, l'autre prononçait le nom de Descartes ; celui-ci, de Malebranche ; cet autre, de Leibnitz ; cet autre, de Locke. Un vieux péripatéticien[1] dit tout haut avec confiance : « L'âme est une entéléchie[2] et une raison par qui elle a la puissance d'être ce qu'elle est. C'est ce que déclare expressément Aristote, page 633 de l'édition du Louvre. » Il cita le passage[3]. « Je n'entends pas trop bien le grec, dit le géant. — Ni moi non plus, dit la mite philosophique. — Pourquoi donc, reprit le Sirien, citez-vous un certain Aristote en grec ? — C'est, répliqua le savant, qu'il faut bien citer ce qu'on ne comprend point du tout dans la langue qu'on entend le moins. »

Le cartésien prit la parole et dit : « L'âme est un esprit pur qui a reçu dans le ventre de sa mère toutes les idées métaphysiques, et qui, en sortant de là, est obligée d'aller à l'école,

---

(1) Péripatéticien, nom donné aux disciples d'Aristote.

(2) Entéléchie : réalité possédant en soi le principe de son action et tendant d'elle-même à sa fin.

(3) *Variante.* Au lieu de ces quatre mots, l'édition de 1752 (datée de 1750), donnait le texte même du passage, que Voltaire vient de traduire :

« Ἐντελέχειά τις ἐστὶ καὶ λογος τοῦ δύναμιν ἔχοντος τοιουδὶ εἶναι. »

Ce passage d'Aristote (*de l'Ame*, II, 2), ne se trouve d'ailleurs pas à la page indiquée par Voltaire.

et d'apprendre tout de nouveau ce qu'elle a si bien su et qu'elle ne saura plus. — Ce n'était donc pas la peine, répondit l'animal de huit lieues, que ton âme fût si savante dans le ventre de ta mère, pour être si ignorante quand tu aurais de la barbe au menton. Mais qu'entends-tu par esprit ? — Que me demandez-vous là ? dit le raisonneur ; je n'en ai point d'idée ; on dit que ce n'est pas la matière. — Mais sais-tu au moins ce que c'est que la matière ? — Très bien, lui répondit l'homme. Par exemple cette pierre est grise, est d'une telle forme, a ses trois dimensions ; elle est pesante et divisible. — Eh bien ! dit le Sirien, cette chose qui te paraît divisible, pesante et grise, me diras-tu bien ce que c'est ? Tu vois quelques attributs ; mais le fond de la chose, le connais-tu ? — Non, dit l'autre. — Tu ne sais donc point ce que c'est que la matière. »

Alors M. Micromégas, adressant la parole à un autre sage qu'il tenait sur son pouce, lui demanda ce que c'était que son âme, et ce qu'elle faisait. « Rien du tout, dit le philosophe malebranchiste ; c'est Dieu qui fait tout pour moi ; je vois tout en lui, je fais tout en lui ; c'est lui qui fait tout sans que je m'en mêle. — Autant vaudrait ne pas être, reprit le sage de Sirius. — Et toi, mon ami, dit-il à un leibnitzien qui était là, qu'est-ce que ton âme ? — C'est, répondit le leibnitzien, une aiguille qui montre les heures pendant que mon corps carillonne ; ou bien si vous voulez, c'est elle qui carillonne pendant que mon corps montre l'heure ; ou bien mon âme est le miroir de l'univers, et mon corps est la bordure du miroir : tout cela est clair. »

Un petit partisan de Locke était là tout auprès ; et quand on lui eut enfin adressé la parole : « Je ne sais pas, dit-il, comment je pense, mais je sais que je n'ai jamais pensé qu'à l'occasion de mes sens. Qu'il y ait des substances immatérielles et intelligentes ; c'est de quoi je ne doute pas : mais qu'il soit impossible à Dieu de communiquer la pensée à la matière, c'est de quoi je doute fort. Je révère la puissance éternelle ; il ne m'appartient pas de la borner : je n'affirme rien ; je me contente de croire qu'il y a plus de choses possibles qu'on ne pense. »

L'animal de Sirius sourit : il ne trouva pas celui-là le moins sage, et le nain de Saturne aurait embrassé le sectateur de Locke sans l'extrême disproportion. Mais il y avait là par malheur un

petit animalcule en bonnet carré[1] qui coupa la parole à tous les autres animalcules philosophes ; il dit qu'il savait tout le secret, que tout cela se trouvait dans la *Somme de saint Thomas* ; il regarda de haut en bas les deux habitants célestes ; il leur soutint que leurs personnes, leurs mondes, leurs soleils, leurs étoiles, tout était fait uniquement pour l'homme. A ce discours nos deux voyageurs se laissèrent aller l'un sur l'autre en étouffant de ce rire inextinguible qui, selon Homère, est le partage des dieux ; leurs épaules et leurs ventres allaient et venaient, et, dans ces convulsions, le vaisseau que le Sirien avait sur son ongle tomba dans une poche de la culotte du Saturnien. Ces deux bonnes gens le cherchèrent longtemps ; enfin ils retrouvèrent l'équipage, et le rajustèrent fort proprement. Le Sirien reprit les petites mites ; il leur parla encore avec beaucoup de bonté, quoiqu'il fût un peu fâché dans le fond du cœur de voir que les infiniment petits eussent un orgueil presque infiniment grand. Il leur promit de leur faire un beau livre de philosophie, écrit fort menu pour leur usage, et que, dans ce livre, ils verraient le bout des choses[2]. Effectivement il leur donna ce volume avant son départ : on le porta à Paris, à l'Académie des sciences, mais quand le vieux secrétaire l'eut ouvert, il ne vit rien qu'un livre tout blanc.« Ah ! dit-il, je m'en étais bien douté. »

---

(1) Voltaire veut désigner ici un docteur de Sorbonne.

(2) *Variante.* L'édition de 1752, (datée de 1750), porte « ...livre de philosophie qui leur apprendrait des choses admirables et qui leur montrerait le bon des choses. »

HISTOIRE DES VOYAGES DE SCARMENTADO

Écrite par lui-même

- 1756 -

HISTOIRE DES VOYAGES DE SCARMENTADO

Écrite par lui-même

- 1756 -

JE naquis dans la ville de Candie, en 1600[1]. Mon père en était gouverneur, et je me souviens qu'un poète médiocre, qui n'était pas médiocrement dur, nommé Iro[2], fit de mauvais vers à ma louange, dans lesquels il me faisait descendre de Minos en droite ligne ; mais, mon père ayant été disgracié, il fit d'autres vers où je ne descendais plus que de Pasiphaé et de son amant. C'était un bien méchant homme que cet Iro, et le plus ennuyeux coquin qui fût dans l'île.

Mon père m'envoya, à l'âge de quinze ans, étudier à Rome. J'arrivai dans l'espérance d'apprendre toutes les vérités ; car, jusque-là, on m'avait enseigné tout le contraire, selon l'usage de ce bas monde, depuis la Chine jusqu'aux Alpes. Monsignor Pro-

(1) Dans la suite de ce conte, Voltaire ne s'astreint pas à suivre exactement l'ordre chronologique des événements auxquels il fait allusion.

(2) Anagramme de Roi, poète né avec des talents que son penchant pour la satire, les aventures qui en furent la suite, sa jalousie contre les hommes de la littérature qui lui étaient supérieurs, avilirent et rendirent malheureux. Le ballet des *Eléments* et l'opéra de *Callirhoé* sont les seuls de ses ouvrages qui lui aient survécu ; il mourut vieux, et avait fini par se faire dévot. (*Note de l'édition de Kehl.*)

fondo, à qui j'étais recommandé, était un homme singulier, et un des plus terribles savants qu'il y eût au monde. Il voulut m'apprendre les catégories d'Aristote, et fut sur le point de me mettre dans la catégorie de ses mignons : je l'échappai belle ! Je vis des processions, des exorcismes, et quelques rapines. On disait, mais très faussement, que la signora Olimpia[1], personne d'une grande prudence, vendait beaucoup de choses qu'on ne devait point vendre. J'étais dans un âge où tout cela me paraissait fort plaisant. Une jeune dame de mœurs très douces, nommée la signora Fatelo, s'avisa de m'aimer. Elle était courtisée par le révérend P. Poignardini et par le révérend P. Aconiti, jeune profès d'un ordre qui n'existe plus : elle les mit d'accord en me donnant ses bonnes grâces ; mais, en même temps, je courus risque d'être excommunié et empoisonné. Je partis, très content de l'architecture de Saint-Pierre.

Je voyageai en France ; c'était le temps du règne de Louis le Juste. La première chose qu'on me demanda, ce fut si je voulais, à mon déjeuner, un petit morceau du général d'Ancre[2], dont le peuple avait fait rôtir la chair, et qu'on distribuait à fort bon compte à ceux qui en voulaient.

Cet Etat était continuellement en proie aux guerres civiles, quelquefois pour une place au conseil, quelquefois pour deux pages de controverse. Il y avait plus de soixante ans que ce feu, tantôt couvert et tantôt soufflé avec violence, désolait ces beaux climats. C'étaient là les libertés de l'Eglise gallicane. « Hélas ! dis-je, ce peuple est pourtant né doux ! qui peut l'avoir tiré ainsi de son caractère ? Il plaisante, et il fait des Saint-Barthélemy. Heureux le temps où il ne fera que plaisanter ! »

Je passai en Angleterre : les mêmes querelles y excitaient les mêmes fureurs. De saints catholiques avaient résolu, pour le bien de l'Eglise, de faire sauter en l'air, avec de la poudre, le roi, la famille royale et tout le parlement, et de délivrer l'Angleterre de ces hérétiques[3]. On me montra la place où la bienheu-

(1) Belle-sœur du pape Innocent X.

(2) C'est Concini, le ministre de Louis XIII, célèbre par ses dilapidations. En 1617, il fut tué par Vitry, capitaine des gardes, et son corps fut traîné par les rues et déchiré par la populace.

(3) Il s'agit de la Conspiration des Poudres (1605). Les conjurés avaient pu pénétrer dans les caves de Westminster et y placer 36 barils de poudre pour faire sauter le roi Jac-

reuse reine Marie, fille de Henri VIII, avait fait brûler plus de cinq cents de ses sujets. Un prêtre ibernois m'assura que c'était une très belle action : premièrement, parce que ceux qu'on avait tués étaient Anglais ; en second lieu, parce qu'ils ne prenaient jamais d'eau bénite, et qu'ils ne croyaient pas au trou de saint Patrice[1]. Il s'étonnait surtout que la reine Marie ne fût pas encore canonisée ; mais il espérait qu'elle le serait bientôt, quand le cardinal neveu aurait un peu de loisir.

J'allai en Hollande, où j'espérais trouver plus de tranquillité chez des peuples plus flegmatiques. On coupait la tête à un vieillard vénérable lorsque j'arrivai à la Haye. C'était la tête chauve du premier ministre Barneveldt[2], l'homme qui avait le mieux mérité de la république. Touché de pitié, je demandai quel était son crime, et s'il avait trahi l'Etat. « Il a fait bien pis, me répondit un prédicant à manteau noir ; c'est un homme qui croit que l'on peut se sauver par les bonnes œuvres aussi bien que par la foi. Vous sentez bien que si de telles opinions s'établissaient, une république ne pourrait subsister, et qu'il faut des lois sévères pour réprimer de si scandaleuses horreurs. » Un profond politique du pays me dit en soupirant : « Hélas ! monsieur, le bon temps ne durera pas toujours ; ce n'est que par hasard que ce peuple est si zélé ; le fond de son caractère est porté au dogme abominable de la tolérance ; un jour, il y viendra : cela fait frémir. » Pour moi, en attendant que ce temps funeste de la modération et de l'indulgence fût arrivé, je quittai bien vite un pays où la sévérité n'était adoucie par aucun agrément, et je m'embarquai pour l'Espagne.

La cour était à Séville, les galions étaient arrivés, tout respirait l'abondance et la joie dans la plus belle saison de l'année. Je vis, au bout d'une allée d'orangers et de citronniers, une es-

---

ques Ier, les ministres et tous les membres du Parlement, le jour de l'ouverture de la session. Une lettre anonyme avertit un des pairs et mit sur la trace des principaux coupables, qui furent arrêtés et décapités.

(1) Le trou de Saint-Patrice était considéré par les Irlandais comme une des portes du purgatoire.

(2) Barneveldt, grand pensionnaire de Hollande (1614-1619), par des restitutions de territoires et des traités, assura l'intégrité et l'indépendance de sa patrie. Il fut le chef du parti républicain contre le stathouder Maurice de Nassau. Celui-ci obtint une condamnation contre les hérétiques sectateurs d'Arminius, et il s'en servit pour envoyer Barneveldt à l'échafaud.

pèce de lice immense entourée de gradins couverts d'étoffes précieuses. Le roi, la reine, les infants, les infantes étaient sous un dais superbe. Vis-à-vis de cette auguste famille était un autre trône, mais plus élevé. Je dis à un de mes compagnons de voyage : « A moins que ce trône ne soit réservé pour Dieu, je ne vois pas à quoi il peut servir. » Ces indiscrètes paroles furent entendues d'un grave Espagnol, et me coûtèrent cher. Cependant je m'imaginais que nous allions voir quelque carrousel ou quelque fête de taureaux, lorsque le grand inquisiteur parut sur ce trône, d'où il bénit le roi et le peuple.

Ensuite vint une armée de moines défilant deux à deux, blancs, noirs, gris, chaussés, déchaussés, avec barbe, sans barbe, avec capuchon pointu et sans capuchon ; puis marchait le bourreau ; puis on voyait, au milieu des alguazils et des grands, environ quarante personnes couvertes de sacs sur lesquels on avait peint des diables et des flammes : c'étaient des juifs qui n'avaient pas voulu renoncer absolument à Moïse, c'étaient des chrétiens qui avaient épousé leurs commères, ou qui n'avaient pas adoré Notre-Dame d'Atocha[1], ou qui n'avaient pas voulu se défaire de leur argent comptant en faveur des frères hiéronymites. On chanta dévotement de très belles prières, après quoi on brûla à petit feu tous les coupables ; de quoi toute la famille royale parut extrêmement édifiée.

Le soir, dans le temps que j'allais me mettre au lit, arrivèrent chez moi deux familiers de l'Inquisition avec la Sainte Hermandad[2] : ils m'embrassèrent tendrement, et m'emmenèrent, sans me dire un seul mot, dans un cachot très frais, meublé d'un lit de natte et d'un beau crucifix. Je restai là six semaines, au bout desquelles le révérend père inquisiteur m'envoya prier de venir

---

(1) Cette Notre-Dame est de bois ; elle pleure tous les ans le jour de sa fête, et le peuple pleure aussi. Un jour, le prédicateur, apercevant un menuisier qui avait l'œil sec, lui demanda comment il pouvait ne pas fondre en larmes, quand la sainte Vierge en versait. « Ah ! mon révérend père, répondit-il, c'est moi qui la rattachai hier dans sa niche. Je lui enfonçai trois grands clous dans le derrière ; c'est alors qu'elle aurait pleuré si elle avait pu. » (*Note de Voltaire* dans l'*Extrait d'un Journal de la Cour de Louis XIV*.)

(2) La Sainte Hermandad, association formée en Espagne pour la protection contre les malfaiteurs ; à la fin du XVe siècle, elle était répandue dans tout le pays. Elle avait des soldats à son service. On l'a souvent confondue avec l'Inquisition, à qui elle servait seulement pour arrêter les victimes.

lui parler : il me serra quelque temps entre ses bras avec une affection toute paternelle ; il me dit qu'il était sincèrement affligé d'avoir appris que je fusse si mal logé, mais que tous les appartements de la maison étaient remplis, et qu'une autre fois il espérait que je serais plus à mon aise. Ensuite il me demanda cordialement si je ne savais pas pourquoi j'étais là. Je dis au révérend père que c'était apparemment pour mes péchés. « Eh bien ! mon cher enfant, pour quel péché ? parlez-moi avec confiance. » J'eus beau imaginer, je ne devinai point. Il me mit charitablement sur les voies.

Enfin je me souvins de mes indiscrètes paroles. J'en fus quitte pour la discipline et une amende de trente mille réales[1]. On me mena faire la révérence au grand inquisiteur : c'était un homme poli, qui me demanda comment j'avais trouvé sa petite fête. Je lui dis que cela était délicieux ; et j'allai presser mes compagnons de voyage de quitter ce pays, tout beau qu'il est. Ils avaient eu le temps de s'instruire de toutes les grandes choses que les Espagnols avaient faites pour la religion. Ils avaient lu les mémoires du fameux évêque de Chiapa[2], par lesquels il paraît qu'on avait égorgé, ou brûlé, ou noyé dix millions d'infidèles en Amérique, pour les convertir. Je crus que cet évêque exagérait ; mais, quand on réduirait ces sacrifices à cinq millions de victimes, cela serait encore admirable.

Le désir de voyager me pressait toujours. J'avais compté finir mon tour de l'Europe par la Turquie ; nous en prîmes la route. Je me proposai bien de ne plus dire mon avis sur les fêtes que je verrais. « Ces Turcs, dis-je à mes compagnons, sont des mécréants qui n'ont point été baptisés et qui, par conséquent, seront bien plus cruels que les révérends pères inquisiteurs. Gardons le silence quand nous serons chez les mahométans. »

J'allai donc chez eux. Je fus étrangement surpris de voir, en Turquie, beaucoup plus d'églises chrétiennes qu'il n'y en avait dans Candie. J'y vis jusqu'à des troupes nombreuses de moines qu'on laissait prier la Vierge Marie librement, et maudire Maho-

---

(1) Monnaie d'Espagne valant 27 centimes.

(2) Las Casas (1474-1566), évêque de Chiapa, au Mexique. Il prêcha l'Evangile aux peuplades conquises et il les défendit contre les exactions qu'elles subissaient.

met, ceux-ci en grec, ceux-là en latin, quelques autres en arménien. « Les bonnes gens que les Turcs ! » m'écriai-je. Les chrétiens grecs et les chrétiens latins étaient ennemis mortels dans Constantinople ; ces esclaves se persécutaient les uns les autres comme des chiens qui se mordent dans la rue et à qui leurs maîtres donnent des coups de bâton pour les séparer. Le grand vizir protégeait alors les Grecs. Le patriarche grec m'accusa d'avoir soupé chez le patriarche latin, et je fus condamné, en plein divan, à cent coups de latte sur la plante des pieds, rachetables de cinq cents sequins. Le lendemain, le grand vizir fut étranglé ; le surlendemain, son successeur, qui était pour le parti des Latins, et qui ne fut étranglé qu'un mois après, me condamna à la même amende pour avoir soupé chez le patriarche grec. Je fus dans la triste nécessité de ne plus fréquenter ni l'église grecque ni la latine. Pour m'en consoler, je pris à loyer une fort belle Circassienne, qui était la personne la plus tendre dans le tête-à-tête et la plus dévote à la mosquée. Une nuit, dans les doux transports de son amour, elle s'écria en m'embrassant : *Alla* ! *Illa* ! *Alla* ! Ce sont les paroles sacramentelles des Turcs ; je crus que c'étaient celles de l'amour ; je m'écriai aussi fort tendrement : « *Alla* ! *Illa* ! *Alla* ! — Ah! me dit-elle, le Dieu miséricordieux soit loué ! vous êtes Turc ? » Je lui dis que je le bénissais de m'en avoir donné la force, et je me crus trop heureux. Le matin, l'iman vint pour me circoncire ; et, comme je fis quelque difficulté, le cadi du quartier, homme loyal, me proposa de m'empaler : je sauvai mon prépuce et mon derrière avec mille sequins, et je m'enfuis en Perse, résolu de ne plus entendre ni messe grecque ni latine en Turquie, et de ne plus crier : *Alla* ! *Illa* ! *Alla* ! dans un rendez-vous.

En arrivant à Ispahan, on me demanda si j'étais pour le mouton noir ou pour le mouton blanc. Je répondis que cela m'était fort indifférent, pourvu qu'il fût tendre. Il faut savoir que les factions du *mouton blanc* et du *mouton noir* partagaient encore les Persans. On crut que je me moquais des deux partis ; de sorte que je me trouvai déjà une violente affaire sur les bras aux portes de la ville : il m'en coûta encore grand nombre de sequins pour me débarrasser des moutons.

Je poussai jusqu'à la Chine, avec un interprète qui m'assura

que c'était là le pays où l'on vivait librement et gaiement. Les Tartares s'en étaient rendus maîtres après avoir tout mis à feu et à sang, et les révérends pères jésuites d'un côté, comme les révérends pères dominicains de l'autre, disaient qu'ils y gagnaient des âmes à Dieu, sans que personne n'en sût rien. On n'a jamais vu de convertisseurs si zélés ; car ils se persécutaient les uns les autres tour à tour : ils écrivaient à Rome des volumes de calomnies ; ils se traitaient d'infidèles et de prévaricateurs pour une âme. Il y avait surtout une horrible querelle entre eux sur la manière de faire la révérence : les jésuites voulaient que les Chinois saluassent leurs pères et leurs mères à la mode de la Chine, les dominicains voulaient qu'on les saluât à la mode de Rome. Il m'arriva d'être pris, par les jésuites, pour un dominicain. On me fit passer, chez Sa Majesté Tartare, pour un espion du pape. Le conseil suprême chargea un premier mandarin, qui ordonna à un sergent, qui commanda à quatre sbires du pays de m'arrêter et de me lier en cérémonie. Je fus conduit, après cent quarante génuflexions, devant Sa Majesté. Elle me fit demander si j'étais l'espion du pape, et s'il était vrai que ce prince dût venir en personne le détrôner. Je lui répondis que le pape était un prêtre de soixante-dix ans[1], qu'il demeurait à quatre mille lieues de Sa Sacrée Majesté tartaro-chinoise, qu'il avait environ deux mille soldats qui montaient la garde avec un parasol, qu'il ne détrônait personne, et que Sa Majesté pouvait dormir en sûreté. Ce fut l'aventure la moins funeste de ma vie. On m'envoya à Macao, d'où je m'embarquai pour l'Europe.

Mon vaisseau eut besoin d'être radoubé vers les côtes de Golconde. Je pris ce temps pour aller voir la cour du grand Aureng-Zeb[2], dont on disait des merveilles dans le monde : il était alors dans Delhi. J'eus la consolation de l'envisager le jour de la pompeuse cérémonie dans laquelle il reçut le présent céleste que lui envoyait le shérif de la Mecque : c'était le balai avec lequel on avait balayé la maison sainte, le *caaba*, le *beth Alla*. Ce balai est

(1) Innocent X, pape de 1644 à 1655.

(2) Aureng-Zeb, empereur du Mogol, de 1659 à 1707 ; il conquit le Thibet le Deccan, le Royaume de Golconde et celui de Visapour ; il établit une solide administration, mais il fut cruel ; en outre des crimes que Voltaire rapporte, il fit encore périr plusieurs de ses fils.

le symbole du balai divin, qui balaye toutes les ordures de l'âme. Aureng-Zeb ne paraissait pas en avoir besoin ; c'était l'homme le plus pieux de tout l'Indoustan. Il est vrai qu'il avait égorgé un de ses frères et empoisonné son père ; vingt raïas et autant d'omras[1] étaient morts dans les supplices ; mais cela n'était rien, et on ne parlait que de sa dévotion. On ne lui comparait que la sacrée majesté du sérénissime empereur de Maroc, Mulei-Ismael[2], qui coupait des têtes tous les vendredis après la prière.

Je ne disais mot ; les voyages m'avaient formé, et je sentais qu'il ne m'appartenait pas de décider entre ces deux augustes souverains. Un jeune Français, avec qui je logeais, manqua, je l'avoue, de respect à l'empereur des Indes et à celui de Maroc. Il s'avisa de dire très indiscrètement qu'il y avait en Europe de très pieux souverains qui gouvernaient bien leurs Etats, et qui fréquentaient même les églises, sans pourtant tuer leurs pères et leurs frères, et sans couper les têtes de leurs sujets. Notre interprète transmit en indou ce discours impie de mon jeune homme. Instruit par le passé, je fis vite seller mes chameaux : nous partîmes, le Français et moi. J'ai su depuis que la nuit même les officiers du grand Aureng-Zeb étant venus pour nous prendre, ils ne trouvèrent que l'interprète. Il fut exécuté en place publique ; et tous les courtisans avouèrent sans flatterie que sa mort était très juste.

Il me restait de voir l'Afrique, pour jouir de toutes les douceurs de notre continent. Je la vis en effet. Mon vaisseau fut pris par des corsaires nègres.Notre patron fit de grandes plaintes, il leur demanda pourquoi ils violaient ainsi les lois des nations. Le capitaine nègre lui répondit : « Vous avez le nez long, et nous l'avons plat ; vos cheveux sont tout droits, et notre laine est frisée ; vous avez la peau de couleur de cendre, et nous de couleur d'ébène ; par conséquent nous devons, par les lois sacrées de la nature, être toujours ennemis. Vous nous achetez aux foires de

---

(1) Raïas ou rajas : princes vassaux. Omras, officiers qui siégeaient dans le conseil du Grand Mogol.

(2) Muley-Ismael, empereur du Maroc de 1672 à 1727. Il acquit Tanger, essaya vainement de prendre Ceuta et de soumettre les Algériens. Vers la fin de sa vie, il eut à lutter contre ses fils révoltés.

la côte de Guinée comme des bêtes de somme, pour nous faire travailler à je ne sais quel emploi aussi pénible que ridicule. Vous nous faites fouiller, à coups de nerf de bœuf, dans des montagnes, pour en tirer une espèce de terre jaune qui, par elle-même, n'est bonne à rien, et qui ne vaut pas, à beaucoup près, un bon oignon d'Egypte ; aussi, quand nous vous rencontrons, et que nous sommes les plus forts, nous vous faisons labourer nos champs, ou nous vous coupons le nez et les oreilles. »

On n'avait rien à répliquer à un discours si sage. J'allai labourer le champ d'une vieille négresse, pour conserver mes oreilles et mon nez. On me racheta au bout d'un an. J'avais vu tout ce qu'il y a de beau, de bon et d'admirable sur la terre : je résolus de ne plus voir que mes pénates. Je me mariai chez moi : je fus cocu, et je vis que c'était l'état le plus doux de la vie.

TABLE

VOLTAIRE 5

Le Monde comme il va 27

Zadig ou la Destinée 47

Memnon ou la Sagesse humaine 121

Micromégas 129

Histoire des voyages de Scarmentado 151

Imp. Larousse, 1 à 9, rue d'Arcueil, Montrouge (Seine). — 1-27.

EXTRAIT DU CATALOGUE DE LA LIBRAIRIE LAROUSSE

13-21, rue Montparnasse, Paris (6e) — R. C. Seine 84426

Le catalogue général de la Librairie Larousse et les prospectus des principales publications sont envoyés gratis et franco sur demande.

Les prix indiqués dans le présent extrait de catalogue (octobre 1930) sont sans engagement pour l'avenir.

Dictionnaires Larousse

encyclopédiques et illustrés

Les *Dictionnaires Larousse* sont aujourd'hui universellement connus. Partout on s'accorde à les considérer comme les meilleurs des dictionnaires et, peut-on dire, comme les types mêmes du genre. A l'heure actuelle où les conditions de la vie nous obligent plus que jamais à avoir sur toutes choses des idées précises et des renseignements exacts, ce sont des ouvrages qui ont leur place marquée dans tous les foyers. Il existe des éditions de tous prix, dont l'ensemble constitue une série unique au monde : *dictionnaires encyclopédiques généraux* en un ou plusieurs volumes, *dictionnaires spéciaux* répondant à tous les besoins de l'existence, et une nouvelle collection de *dictionnaires en deux langues*, de petit format, mais plus pratiques et plus complets que les ouvrages de mêmes dimensions publiés jusqu'ici.

Dictionnaires Encyclopédiques Généraux

Larousse du XXe siècle, *en six volumes* grand in-4° (32×25) [en cours de publication sous la direction de Paul AUGÉ]. Ce nouveau dictionnaire, qui paraît par fascicules hebdomadaires, sera la grande encyclopédie de notre temps. Il dépasse de loin tout ce qui a jamais été fait dans ce genre d'ouvrages par la largeur du plan, la nouveauté de la documentation et la prodigieuse quantité de renseignements précis et substantiels qu'on y trouve sur les faits, les idées et les hommes jusqu'à la date d'aujourd'hui. **Immense succès : plus de 75.000 souscripteurs à l'heure actuelle.** — *Trois volumes déjà parus :*

Tome Ier (A-Carl), 36540 articles, 7751 gravures 68 hors-texte, etc.

Tome II (Carm-D), 35080 articles, 8432 gravures, 74 hors-texte, etc.

Tome III E, F, G, H), 38618 articles, 8000 gravures, 76 hors-texte, etc.

Le *Tome IV*, en cours de publication, sera terminé fin 1931.

(*Demander le prospectus spécimen, avec conditions de souscription.*)

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Dictionnaires Encyclopédiques Généraux
(*Suite*)

Larousse Universel, *en deux volumes*, publié sous la direction de Claude AUGÉ. Tout le savoir humain condensé sous une forme concise et claire. Deux volumes (format 21 × 30,5), 128 416 articles, 27 000 gravures, 300 planches. Broché, 220 fr. ; relié. 300 fr. (*Demander le fascicule spécimen.*)

Cet ouvrage peut être payé à raison de 25 fr. par mois (en France, Algérie, Tunisie, Belgique et Luxembourg, — au Maroc, moyennant un acompte de 20 % à la commande); le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 240 fr.; relié, 320 fr.

Nouveau Petit Larousse illustré. Le plus complet des dictionnaires manuels. *Un volume* de 1 760 pages (13,5 × 20). Relié toile . 34 francs

Larousse classique illustré. 1 116 pag. (13,5 × 20). Cart. 26 francs

Larousse élémentaire illustré. 1 275 pages (10,5 × 16,5). 20 fr. 50

Dictionnaire illustré de la langue française. Cart.. 16 fr. 50

Larousse de poche. *Un volume* de 1 302 pages sur papier bible, f^t 10,5 × 16,5; épaisseur, 2 centimètres. Rel. toile, 40 fr.; rel. peau.. 52 francs

Dictionnaires Encyclopédiques Spéciaux

Larousse commercial, publié sous la direction de E. CLÉMENTEL. Tous les renseignements indispensables dans la vie des affaires. Un volume de 1 350 pages (20 × 27). Broché, 170 fr. ; relié . . . . . 220 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 20 fr. par mois (mêmes pays que ci-dessus), le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 185 fr.; relié, 235 fr.

Larousse médical illustré. Encyclopédie d'hygiène et de médecine à l'usage du grand public. Un vol. de 1 400 p. (20 × 27). Br , 130 fr. ; rel. 180 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-dessus); le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 145 fr. ; relié 195 fr.

Larousse ménager. Les moyens de lutter contre la vie chère tout en augmentant le bien-être de la famille. Un volume de 1 260 pages (20 × 27), richement illustré. Broché, 145 fr. ; relié. . . . . 195 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-dessus); le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 160 fr. ; relié, 210 fr.

Larousse agricole illustré, *en deux vol.* L'ouvrage le plus pratique et le plus largement conçu. Deux vol. (32 × 25). Br., 220 fr. ; rel. 300 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 25 fr. par mois (mêmes pays que ci-dessus); le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 240 fr.; relié, 320 fr.

Dictionnaires en deux langues

Dictionnaire français-anglais et anglais-français, par L. CHAFFURIN, professeur au lycée Condorcet. 768 pages (13,5 × 10). Rel. 23 francs

Dictionnaire français-espagnol et espagnol-français, par M. DE TORO Y GISBERT. 768 pages (13,5 × 10). Relié . . . . . 23 francs

Dictionnaire français-italien et italien-français, par G. PADOVANI, docteur ès lettres de l'Université de Bologne. 768 pages (13,5 × 10). Relié . . . . . 25 francs

Grands ouvrages illustrés
(Collection in-4° Larousse)

Imprimés sur magnifique papier couché, dans un grand format (32 × 25 centimètres), merveilleusement illustrés par les procédés de gravure photographique les plus perfectionnés, enrichis de nombreuses planches et cartes en noir et en couleurs, et revêtus de reliures originales signées d'artistes comme GRASSET, AURIOL, GIRALDON, etc., les ouvrages de la *Collection in-4° Larousse* présentent sous une forme pittoresque et luxueuse les divers aspects de la science et de la vie. Dus à la plume d'écrivains autorisés et sérieusement documentés, ils embrassent l'histoire, la géographie, les sciences, la littérature, les arts, etc., et l'ensemble constituera la plus originale et la plus attrayante des encyclopédies.

Les ouvrages de cette collection peuvent être payés par versements mensuels d'au moins 15 francs, en douze mois maximum (quatorze mois pour les commandes de 300 francs et au-dessus). Les prix ci-dessous sont nets de tous frais à terme comme au comptant.

Géographie Pittoresque

Nouvel Atlas Larousse. La grande géographie aujourd'hui indispensable à tous. 110 cartes en couleurs ou en noir absolument à jour, 1519 gravures photographiques. Broché, 125 fr. ; relié . . . . . 175 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-contre) ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 140 fr. ; relié, 190 fr.

La France, Géographie illustrée, *en deux volumes*, par P. JOUSSET. Géographie complète de notre pays. 1942 grav. photogr. 47 planches, 23 cartes et plans en noir, 31 cartes en couleurs. Br., 195 fr. ; relié. 295 francs

Cet ouvrage peut être payé en douze versements mensuels (mêmes pays que ci-contre) ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 215 fr. ; relié, 315 fr.

Paris et ses Environs, par A. DAUZAT et F. BOURNON. Le vrai Paris d'après-guerre. 704 gravures photographiques, 3 planches en couleurs, 28 planches en noir, 30 cartes. Broché, 105 fr. ; relié. . . . . 150 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-contre) ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 115 fr. ; relié 160 fr.

L'Allemagne contemporaine illustrée, par P. JOUSSET. 588 gravures, 22 cartes ou plans en noir et en couleurs Br., 60 fr. ; relié. 105 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 15 fr. par mois ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché 65 fr. ; relié, 110 fr.

La Belgique illustrée, par DUMONT-WILDEN. 585 gravures, 4 planches en coul., 16 planches en noir, 24 cartes. Broché, 95 fr. ; relié . . 140 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 15 fr. par mois ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 110 fr. ; relié, 155 fr.

COLLECTION IN-4° LAROUSSE (Suite)

Les États-Unis, par Ch. CESTRE. 593 gravures, 16 planches en une ou plusieurs couleurs, etc. Broché, 100 fr. ; relié demi-chagrin. 145 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 15 fr. par mois (en France, Algérie, Tunisie, Belgique et Luxembourg, — au Maroc, moyennant un acompte de 20 % à la commande); le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 115 fr. ; relié, 160 fr.

L'Espagne et le Portugal illustrés, par P. JOUSSET. 772 gravures, 19 planches hors texte, 21 cartes. Broché, 95 fr. ; relié . . . . . 140 francs

L'Italie illustrée, par P. JOUSSET. 748 gravures photographiques, 12 planches, 24 cartes et plans. Broché, 95 fr. ; relié. . . . . 140 francs

Le Japon illustré, par F. CHALLAYE. 976 gravures, 12 planches en noir ou en couleurs, 26 cartes et plans. Broché, 95 fr. ; relié. 140 francs

La Suisse illustrée, par A. DAUZAT. 635 gravures photographiques, 21 cartes en noir et en couleurs, 14 planches en noir et en couleurs. Broché, 95 fr. ; relié. . . . . 140 francs

Ces quatre derniers ouvrages peuvent être payés à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-dessus) ; le prix est ainsi fixé pour chacun d'eux dans ce cas : broché, 110 fr. ; relié, 155 fr.

Histoire

Histoire générale des Peuples, de l'antiquité à nos jours, *en trois volumes*, publiée sous la direction de Maxime PETIT. 2027 gravures photographiques, 107 planches en noir et en couleurs. Br., 310 fr. ; rel. 445 francs

Cet ouvrage peut être payé en 14 versements mensuels (mêmes pays que ci-dessus); le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 335 fr. ; relié, 470 fr.

Histoire de France illustrée (des origines à la fin de la guerre de 1870-71), *en deux volumes*, par Maxime PETIT. 2028 gravures, 43 planches en couleurs, 9 cartes en couleurs, 96 cartes en noir. Broché, 195 fr. ; relié. . . . . 285 francs

Cet ouvrage peut être payé en 12 ou 14 versements mensuels (mêmes pays que ci-dessus) ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 215 fr. ; relié, 305 fr.

Histoire de France contemporaine (1871-1913), par Maxime PETIT. 1 164 gravures, 22 cartes, etc. Broché, 120 fr. ; relié . . 170 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-dessus); le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 130 fr. ; relié, 180 r.

La France héroïque et ses Alliés (1914-1919), la plus intéressante histoire de la Grande Guerre, *en deux volumes*, par G. GEFFROY, LÉOPOLD-LACOUR, L. LUMET. 1 283 gravures, 51 planches et 28 cartes hors texte en noir et en couleurs. Broché, 160 fr. ; relié . . . . . 250 francs

Cet ouvrage peut être payé par versements mensuels (voir note en tête de la Collection) ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 175 fr. ; relié, 265 fr.

(Ces trois derniers ouvrages forment, en cinq volumes, une histoire de France complète, la plus vivante et la plus intéressante qui existe.)

Histoire de l'Armée française, *des origines à nos jours*, par le Colonel REVOL. 500 gravures, 36 planches en héliogravure, 4 planches en trichromie, une carte en couleurs. Broché, 110 fr. ; relié . . 155 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-dessus); le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 120 fr. ; relié, 165 fr.

COLLECTION IN-4° LAROUSSE (Suite)

Sciences de la nature

L'Air et sa conquête, par A. BERGET. 700 gravures, 276 cartes ou dessins, 26 planches, dont 20 héliogravures. Broché, 95 fr. ; relié. 140 francs

Le Ciel, *astronomie pour tous*, par A. BERGET. 710 gravures photographiques, 275 cartes ou dessins, 2 cartes en couleurs, 8 hors-texte en couleurs, 16 hors-texte monochromes. Broché, 95 fr. ; relié... 140 francs

La Terre, Géologie pittoresque, par Aug. ROBIN. 760 gravures photographiques, 24 hors-texte, 53 tableaux de fossiles, 158 dessins et 3 cartes en couleurs. Broché, 95 fr.; relié ..... 140 francs

La Mer, par CLERC-RAMPAL. 636 gravures photographiques, 16 hors-texte, 4 planches en couleurs, 6 cartes en couleurs, 316 cartes en noir ou dessins. Broché, 95 fr.; relié..... 140 francs

Ces quatre ouvrages peuvent être payés à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-contre) ; le prix est ainsi fixé, pour chacun d'eux, dans ce cas : broché, 110 fr. ; relié, 155 fr.

Histoire naturelle illustrée, *en deux volumes :*

I. *Les Plantes*, par J. COSTANTIN, membre de l'Institut, et F. FAIDEAU. 796 grav. photogr., 338 dessins, 26 planches. Br., 95 fr. ; rel.. 140 francs

II. *Les Animaux*, par L. JOUBIN, membre de l'Institut, et Aug. ROBIN. 910 grav. photogr., 1110 dessins, 29 planches. Br., 100 fr.; rel. 145 francs

Ces deux ouvrages peuvent être payés à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-contre) ; le prix est ainsi fixé pour chacun d'eux, dans ce cas : Les Plantes, *broché, 110 fr. ; relié, 155 fr.* — Les Animaux, *broché, 115 fr. ; relié, 160 fr.*

Littérature

Histoire de la Littérature française illustrée, *en deux volumes*, publiée sous la direction de Joseph BÉDIER, de l'Académie française, professeur au Collège de France, et Paul HAZARD, professeur au Collège de France. 857 gravures photographiques et 54 hors-texte dont 8 en couleurs. Broché, 175 fr.; relié..... 265 francs

Cet ouvrage peut être payé en douze versements mensuels (mêmes pays que ci-dessus) ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 195 fr. ; relié, 285 fr.

Arts

I. **Le Musée d'Art (des Origines au XIXe siècle).** 900 gravures, 50 planches. Broché, 90 fr.; relié ..... 135 francs

II. **Le Musée d'Art (XIXe siècle).** 1000 gravures photographiques, 58 planches hors texte. Broché, 90 fr.; relié demi-chagrin ... 140 francs

Le Musée d'art *forme, en deux volumes seulement, la plus belle histoire de l'art dans tous les temps et dans tous les pays.*

Ces deux volumes peuvent être payés à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-dessus) ; le prix est ainsi fixé pour chacun d'eux, dans ce cas : Tome I, *broché, 105 fr. ; relié, 150 fr.* Tome II, *broché, 105 fr. ; relié, 155 fr.*

Littérature

Chefs-d'œuvre des grands écrivains

(*BIBLIOTHÈQUE LAROUSSE*)

Tout le monde devrait posséder les grandes œuvres qui sont le patrimoine de l'esprit humain. La *Bibliothèque Larousse* les met à la portée de tous en des volumes d'un beau format et d'une présentation originale et attrayante. Leur typographie nette et élégante, leur intéressante illustration, les notices et annotations qui accompagnent les textes sans les surcharger donnent à ces éditions une place à part entre toutes les collections de ce genre. Ajoutons qu'elles rendent accessibles à tous un certain nombre d'ouvrages que leur étendue ne permet généralement pas de lire intégralement : les larges extraits qu'elles donnent sont reliés entre eux par des notices analytiques; on peut suivre ainsi la pensée de l'auteur et avoir une idée de l'ensemble. *Le volume, sous couverture rempliée* (ft 13,5 × 20). . 10 francs

XVIe siècle

Ronsard : Œuvres choisies illustrées ..... 1 vol.
Rabelais : Gargantua et Pantagruel ..... 3 vol.

XVIIe siècle

Corneille : Théâtre choisi illustré ..... 3 vol.
Racine : Théâtre complet illustré ..... 3 vol.
Molière : Théâtre complet illustré ..... 8 vol.
Chefs-d'œuvre comiques des successeurs de Molière . 2 vol.
La Fontaine : Fables illustrées ..... 2 vol.
Boileau : Œuvres poétiques illustrées ..... 1 vol.
Bossuet : Œuvres choisies illustrées ..... 2 vol.
Fénelon : Œuvres choisies ..... 2 vol.
Pascal : Les Pensées ..... 2 vol.
La Bruyère : Les Caractères ..... 2 vol.
La Rochefoucauld : Maximes ..... 1 vol.
Mme de Sévigné : Lettres choisies illustrées ..... 2 vol.
Mme de La Fayette : La Princesse de Clèves ..... 1 vol.

XVIIIe siècle

Regnard : Théâtre choisi illustré ..... 2 vol.
Le Sage : Gil Blas (extraits suivis) ..... 2 vol.
Saint-Simon : Mémoires (extraits) ..... 4 vol.
Abbé Prévost : Manon Lescaut ..... 1 vol.
J.-J. Rousseau : Confessions, Emile (extraits) ..... 2 vol.
Voltaire : Romans, théâtre, poésies, etc ..... 6 vol.
Diderot : Œuvres choisies illustrées ..... 3 vol.
Montesquieu : Lettres persanes ..... 1 vol.
Beaumarchais : Théâtre choisi illustré ..... 2 vol.
Chamfort : Maximes et Pensées ..... 1 vol.
Bernardin de Saint-Pierre : Paul et Virginie ..... 1 vol.

BIBLIOTHÈQUE LAROUSSE (Suite)

XIXe siècle

Chateaubriand : Œuvres choisies illustrées ..... 3 vol.
Benjamin Constant : Adolphe et œuvres choisies ..... 1 vol.
Stendhal : La Chartreuse de Parme ..... 2 vol.
— **Le Rouge et le Noir** ..... 2 vol.
— **Chroniques italiennes** ..... 1 vol.
Ch. Nodier : Contes choisis ..... 2 vol.
Mérimée : Œuvres choisies ..... 3 vol.
P.-L. Courier : Œuvres choisies ..... 2 vol.
Balzac : Le Père Goriot ..... 1 vol.
— **Eugénie Grandet** ..... 1 vol.
— **La Cousine Bette** ..... 2 vol.
— **Le Cousin Pons** ..... 1 vol.
— **Le Lys dans la vallée** ..... 1 vol.
— **Le Médecin de campagne** ..... 1 vol.
— **La Peau de chagrin** ..... 1 vol.
— **La Rabouilleuse** ..... 1 vol.
Gérard de Nerval : Œuvres choisies illustrées ..... 1 vol.
Lamartine : Œuvres choisies illustrées ..... 7 vol.
Alfred de Musset : Œuvres complètes illustrées ..... 8 vol.
Alfred de Vigny : Œuvres illustrées ..... 7 vol.
Théophile Gautier : Chefs-d'œuvre ..... 5 vol.
Baudelaire : Les Fleurs du Mal et Œuvres choisies ..... 2 vol.
Michelet : Œuvres choisies ..... 6 vol.
Sainte-Beuve : Profils et jugements littéraires ..... 3 vol.
Murger : Scènes de la vie de bohème ..... 1 vol.

Anthologies

Anthologie des écriv. français des XVe et XVIe s. ..... 2 vol.
Anthologie des écrivains français du XVIIe siècle ..... 2 vol.
Anthologie des écrivains français du XVIIIe siècle ..... 2 vol.
Anthologie des écrivains français du XIXe siècle ..... 4 vol.
Anthologie des écrivains français contemporains ..... 2 vol.
Les Chefs-d'œuvre de la langue française ..... 2 vol.

Littératures étrangères

Shakespeare : Œuvres choisies illustrées ..... 5 vol.
Gogol : L'Inspecteur ..... 1 vol.

Les ouvrages de cette collection se vendent aussi en reliure Bradel genre XVIIIe siècle ou en reliure demi-peau, tête et fers dorés (les ouvrages en deux ou trois volumes sont généralement reliés en un seul). Pour toute commande d'au moins 100 fr. le paiement peut être fait par versements mensuels (demander les conditions).

Hors série : **Victor Hugo : Œuvres choisies illustrées.** *Deux volumes* d'environ 550 pages chacun, illustrés de 60 gravures dont 48 hors texte (*Poésie*, 1 vol.; *Prose*, 1 vol.). Chaque vol., couv. rempliée. 25 francs

Littérature

Études, histoire littéraire, etc.

Littérature française illustrée. (Voir plus haut: *Coll. in-4° Larousse.*)

Histoire de la littérature et de la pensée françaises, *des origines à nos jours,* par Daniel MORNET, professeur à la Sorbonne. Un volume illustré de 6 hors-texte (24 portraits), couvert. rempliée. 10 fr. 50

Histoire de la littérature et de la pensée françaises contemporaines, par D. MORNET. Un vol. 4 hors-texte. Couv. rempl. 12 francs

La Littérature française aux XIXe et XXe siècles, par Ch. LE GOFFIC, de l'*Académie française.* Tableau d'ensemble, accompagné de *pages-types. Deux volumes* illustrés de 76 gravures. Chaque vol. 10 fr. 50

Dictionnaire synoptique d'étymologie française, par Henri STAPPERS, donnant la dérivation des mots usuels, classés sous leur racine commune. Un volume in-12 de 960 pages. Relié toile..... 35 francs

Vocabulaire par l'Image de la langue française, par A. PINLOCHE. Attrayante et originale méthode pour arriver à bien posséder le vocabulaire français. Un vol. in-8°, 6000 figures avec légendes.. 35 francs

Dictionnaire méthodique et pratique des rimes françaises, par Ph. MARTINON. Un volume petit in-12 de 300 pages. Cart... 14 francs

Comment on prononce le français, par Ph. MARTINON. Traité complet de prononciation. Un vol. in-12. Broché, 9 fr. 50; relié. 14 francs

Comment on parle en français, par Ph. MARTINON. Une grammaire pratique, basée sur le bon usage et complétant ainsi la grammaire classique. Un volume in-12. Broché, 13 fr.; relié toile..... 16 fr. 50

Beaux-Arts

Les Arts décoratifs modernes — France. Importante documentation iconographique et brefs commentaires. Chaque genre est représenté par un certain nombre d'œuvres reproduites par la photographie. Beau vol. (20 × 27), 800 grav., 2 pl. en coul. Br., 75 fr.; rel... 100 francs

L'Art vivant. Chaque année forme un superbe volume de près de 1000 pages (32 × 25), très richement illustré. Relié toile: *tome I* (1925), 100 fr.; *tome II* (1926), 120 fr.; *tome III* (1927), 120 fr.; *tome IV* (1928), 130 fr.; *tome V* (1929), 130 fr. (V. plus loin : *Périodiques Larousse.*)

Anthologie d'Art français *(Peinture, XIXe et XXe siècles),* en *trois volumes,* par Ch. SAUNIER. 368 reproductions photographiques, avec une étude sur le mouvement artistique. Chaque volume, relié.... 22 fr. 50

Le Musée d'Art. (Voir plus haut : *Collection in-4° Larousse.*)

Rapport général sur l'Exposition des Arts décoratifs en *18 volumes.* Tomes déjà parus : II, *Architecture;* III, *Décoration fixe de l'architecture;* IV, *Mobilier;* V, *Accessoires du mobilier;* VI, *Tissu et Papier;* VII, *Jouets, etc.;* IX, *Parure;* X, *Théâtre, Photographie, Cinéma;* XI, *Rue et Jardin.* Chaque volume..... 100 francs

Histoire et Géographie

Histoire générale des Peuples (v. plus haut : *Coll. in-4° Larousse*).

Histoire de France illustrée (v. plus haut : *Collection in-4° Larousse*).

Histoire de France contemporaine (v. pl. haut : *Coll. in-4° Larousse*).

La France héroïque et ses Alliés (v. plus haut : *Coll. in-4° Larousse*).

Histoire de l'Armée française (v. plus haut : *Coll. in-4° Larousse*).

Toute la France, par E. SAILLENS. Vue d'ensemble très complète : géographie, histoire, vie sociale, intellectuelle, etc. Un vol. (13,5 × 20), 50 gravures, 1 carte en couleurs. Broché, 22 fr. ; relié toile... 30 francs

Georges Clemenceau, sa vie, son œuvre, par Gustave GEFFROY et L. LUMET. Un vol. in-4° (22 × 28), nomb. grav. Br., 30 fr. ; rel. 45 francs

La Marine française pendant la Grande Guerre, par G. CLERC-RAMPAL. Un volume in-8°, 90 gravures et 1 carte..... 10 fr. 50

La Grande Mêlée des Peuples, récits de la Grande Guerre, par M. HOLLEBECQUE. Un volume in-8°, 4 hors-texte. Broché..... 3 fr. 75

Histoire des États-Unis d'Amérique, par DAVID-SAVILLE MUZZEY, traduction de A. DE LAPRADELLE. Une histoire claire et documentée, des origines à l'élection du président Harding. Un volume in-8° de 744 pages, illustré de nombreuses gravures et cartes. Broché, 30 fr. ; relié. 38 francs

Histoire de la Pologne, des origines à 1922, par Henri GRAPPIN. Une histoire complète de la Pologne ; rôle de la question polonaise dans la diplomatie européenne. Un vol. in-8°, 2 cartes. Relié..... 15 francs

Histoire de la Russie, par L. LEGER, membre de l'Institut. Un vol. in-8°, 12 gravure , 2 cartes. Broché, 2 fr. ; relié toile souple.. 3 francs

Nouvel Atlas Larousse (voir plus haut : *Collection in-4° Larousse*).

La France, Géographie illustrée (v. plus haut : *Coll. in-4° Larousse*).

Paris et ses Environs (voir plus haut : *Collection in-4° Larousse*).

Deux Cents vues de Paris, 200 reproductions en héliogravure, choisies et commentées par R. BONFILS. Br., 30 fr. ; rel. toile art. 45 francs

Prague, Ville d'Arts, par J. GUENNE. Beau vol. de 190 pages (19 × 25) sur papier de luxe, illustré de 260 héliogravures d'art. Relié toile. 60 francs

Paysages suisses, par Chr. MEISSER. Recueil de 92 planches d'art en héliogravure. Un vol. (22 × 28), rel. artist. bleu et argent.. 90 francs

Les Mille et une vues de la Suisse, par S.-A. SCHNEEG. Les meilleurs écrivains suisses de ce temps, aidés d'artistes photogr phes, ont collaboré à ce magnifique ouvrage, entièrement illustré en héliogravure. Un volume gr. in-4° (32 × 25). Br., 275 fr. ; reliure amateur. . 350 francs

Cet ouvrage peut être payé en 14 versements mensuels (mêmes pays que ci-dessus) ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 300 fr. ; relié, 375 fr.

Sciences

La Science française. Introduction de L. POINCARÉ, directeur de l'Enseignement supérieur. Exposé de la part que la France a apportée au progrès scientifique. *Deux volumes*. Chaque vol. br., 18 fr. 50; rel. 27 fr. 50

Qu'est-ce que la Science? par LE DANTEC. D'intéressants aperçus sur la science, dus à un savant qui fut un des esprits les plus originaux de notre temps. Un volume in-8°, illustré de 88 gravures. Br.. 5 francs

L'Œuvre de Félix Le Dantec, par J. MOREAU. La méthode scientifique; les lois biologiques; les horizons philosophiques. Un vol. 5 francs

Initiation aux théories d'Einstein, par G. MOCH. La relativité expliquée sans formules. Un volume in-8°, 10 gravures. Br... 5 francs

Ce qu'il faut savoir de l'aviation, exposé simple des problèmes que pose le développement grandissant de l'aviation. Un volumes 115 gravures. Broché..... 10 francs

Pour bien comprendre la T. S. F., par E. DE GEOFFROY. Une explication simple et scientifique des phénomènes de radiophonie, déductions qu'on en tire pour la construction et la conduite des postes récepteurs. Un volume (13,5 × 20), nombreuses gravures. Broché.. 12 francs

Histoire naturelle illustrée (v. plus haut : *Collection in-4° Larousse*).

La Terre, la Mer, le Ciel, l'Air (v. plus haut: *Coll. in-4° Larousse*).

Manuel pratique d'astronomie, par L. RUDAUX. Initiation à l'astronomie en termes très simples et sans formules mathématiques; comment on peut observer les astres à l'aide d'instruments peu coûteux. Un volume in-8° illustré de 160 gravures. Broché..... 12 francs

L'Évolution de l'astronomie moderne, par P. BUSCO. Un vol. (13,5 × 20), 63 gravures dont 16 hors texte. Br., 5 fr. 50; relié. 8 francs

L'Évolution de la physique au XIXe siècle, par M. COSMOVICI. Un volume (13,5 × 20), 8 portraits hors texte. Br., 5 fr. 50; rel. 8 francs

L'Évolution de la chimie au XIXe siècle, par M. OSWALD. Un volume (13,5 × 20), 16 portraits hors texte. Br., 5 fr. 50; relié. 8 francs

Herbier classique, par F. FAIDEAU. 50 plantes caractéristiques des principales familles analysées et décrites. Un vol. in-8°, illustré de 162 gravures. Broché, 6 fr.; relié..... 12 francs

Champignons mortels et dangereux, par F. GUÉGUEN. Moyens de reconnaître les champignons. Un vol. in-8°, 7 pl. en couleurs. 6 francs

La Terre, tableaux de géologie, par Aug. ROBIN. Deux tableaux synoptiques (63 × 80), en coul., avec illustrat. (I. *Les Formations sédimentaires*. — II. *Géologie de la région parisienne*). Chaque tabl. 4 fr. 50

Méthode Montessori : Pédagogie scientifique. Traduction de M.-R. CROMWELL, avec préface de P. LAPIE, Dir^r de l'Enseign. primaire. *Deux volumes* gr. in-8°, illustrés de nombreux hors-texte : — I. *La Maison des Enfants*. Broché, 25 fr. — II. *Education élémentaire*. Broché. 45 francs

Hygiène et Médecine pratique

Larousse médical illustré (v. plus haut : *Dictionnaires Larousse*).

Dictionnaire illustré de Médecine usuelle, par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE. (*Nouvelle édition entièrement refondue et augmentée.*) Ouvrage moins développé que le *Larousse médical*, contenant les notions essentielles en fait d'hygiène et de soins à donner aux malades. Un vol. de 650 pages (20×27), illust. de 991 gr. et 2 pl. en coul. Br., 40 fr ; rel. toile. 50 francs

Les trois âges de la femme, par le Dr Hélina GABORIAU. Étude scientifique et pratique de l'évolution physiologique de la femme ; soins à prendre aux différents âges : enfance, maternité, vieillesse. Br. 10 francs

L'Œil, hygiène, maladies, traitement, par le Dr VALUDE. Un volume (13,5×20), illustré de 54 gravures. Broché . . . . . 6 francs

L'Oreille, hygiène, maladies, traitement, par le Dr M.-A. LEGRAND. Un volume (13,5×20), illustré de 74 gravures. Broché. . . . . 6 francs

Le Nez et la gorge, hygiène, maladies, traitement, par le Dr NEPVEU. Un volume (13,5×20), illustré de 48 gravures. Broché . . . . . 6 francs

La Bouche et les dents, hygiène, maladies, traitement, par le Dr ROSENTHAL. Un volume (13,5×20), 28 gravures. Broché . . 6 francs

La Peau et la chevelure, hygiène, maladies, traitement, par le Dr M.-A. LEGRAND. Un volume (13,5×20), 65 gravures. Br. . . 6 francs

Arthritisme et artériosclérose, par le Dr LAUMONIER. Ce que doivent savoir les arthritiques. Un volume (13,5×20). Broché . . 6 francs

Hernies et Varices, causes, évolution, traitement, etc., par L. et J. RAINAL. Un volume (13,5×20), illustré de 55 gravures. Br.. 4 fr. 50

Chirurgie d'urgence, par le Dr BILLON. Les soins immédiats à donner en cas d'accidents. Un vol. (13,5×20), 46 grav. Br., 6 fr. ; rel. 7 francs

Précis d'alimentation rationnelle, par le Dr PASCAULT. Un vol. (13,5×20). Broché, 6 fr. ; relié toile souple. . . . . 7 francs

La Cuisine hygiénique, par Mme Cl. FAURE. 1 v. (13,5×20). 6 francs

Pour élever les nourrissons, par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE. Un volume (13,5×20), illustré de 71 gravures. Broché . . . . . 6 francs

La Nourriture de l'enfance, par le Dr H. LEGRAND. Quantités, natures d'aliments, préparation. Un volume. Broché, 6 fr. ; relié toile souple . . . . . 7 francs

Livret de santé de l'enfant, par le Dr J. LARAT. Mémento des soins à donner aux enfants, tableaux et graphiques pour suivre leur développement. Cartonné. . . . . 1 fr. 25

Pour vivre cent ans, toute l'hygiène en 22 commandements, par le Dr PASCAULT et G. MOREAU. Livret illustré (13×19). . . . . 3 fr. 50

Livres d'intérêt pratique

Larousse commercial (voir plus haut : *Dictionnaires Larousse*).

Larousse ménager (voir plus haut : *Dictionnaires Larousse*).

Mémento Larousse. Petite encyclopédie de la vie pratique ; toutes les connaissances d'utilité journalière classées méthodiquement : grammaire, histoire, géographie, arithmétique, sciences, droit usuel, hygiène, savoir-vivre, recettes, etc. (*Vingt ouvrages en un seul*). Beau volume de 730 pages (13,5 × 20), 900 gravures, etc. Cartonné, 28 fr. 50 ; relié..... 32 fr. 50

Dictionnaire usuel de droit, par Max Legrand. (*En réimpression.*)

Le parfait Jardinier. Légumes, fruits, fleurs. Guide simple et pratique à l'usage des petits propriétaires. Un volume (11 × 18), 450 pages, 36 gravures. Cartonnage artistique..... 13 fr. 50

La bonne Cuisine de Mme Saint-Ange. 500 menus et 800 recettes choisies, peu coûteuses et d'exécution facile. Un volume (12 × 18), 450 pages, 36 gravures. Cartonnage artistique..... 13 fr. 50

Le Livre de Cuisine de Mme Saint-Ange. Un livre de cuisine très complet : plus de 1 300 recettes, cuisine de famille, entremets, pâtisserie, etc., grande cuisine ; les indications pratiques les plus précises ; les tours de main des professionnels mis à la portée des maîtresses de maison. Un fort volume (13,5 × 20), 1 376 pages, 103 figures. Br., 38 fr. ; relié. 48 francs

Le Livre de la Jeune fille, par M. Dolidon, M. Munié, etc. Mémento des connaissances pratiques nécessaires à la femme. Cart. art.. 15 francs

Le Dessin de l'artisan et de l'ouvrier, par E. Chevrier. Traité pratique de dessin industriel. Un volume (13,5 × 20), illustré. Broché. 5 fr. 50

Peinture usuelle à la maison. Brochure in-8°, 11 grav.. 2 fr. 50

Harmonicolor. Disque d'harmonie des couleurs, permettant même aux non initiés de réaliser des combinaisons agréables. Sous poch.. 7 fr. 50

Menuisier à la maison, au jardin, à la basse-cour, 40 grav. 2 fr. 50

Le Guide mondain, par la Ctesse de Magallon. Art moderne du savoir-vivre. Un volume in-8°. Broché..... 6 francs

La Chasse moderne, encyclopédie du chasseur. Beau volume in-8° de 682 pages (15 × 21), illustré de 488 grav. Br., 30 fr. ; rel. toile. 40 francs

Pour devenir bon chasseur, par P. Gastinne-Renette et G. Vouloquin. Conseils pratiques. Un volume in-8° illustré..... 7 francs

La Pêche moderne, encyclopédie du pêcheur. Beau volume in-8° de 600 pages (15 × 21), ill. de 680 grav. Br., 25 fr. ; relié toile.. 35 francs

Le Chien de garde, de défense et de police, par Joseph Couplet. Un volume in-8° illustré de nombreuses grav. Broché.. 11 fr. 50

La Comptabilité commerciale, industrielle et domestique, par G. Soreth, expert. Un volume in-8°. Broché, 12 fr. 50 ; relié toile. 18 fr. 50

Lettres commerciales en quatre langues (Français-Anglais-Allemand-Espagnol), par M. Potel. Cartonné..... 17 francs

Agriculture

Larousse agricole illustré (voir plus haut : *Dictionnaires Larousse*).

Mémento agricole. Petite encyclopédie de la vie rurale (11 ouvrages en un seul), résumant en cinq cents pages toutes les connaissances utiles en matière d'agriculture, d'élevage et de jardinage; nombreux tableaux formant un vivant enseignement par l'image. Beau volume de 512 pages (format 13,5 × 20), 108 tableaux. Cartonné, 26 fr.; relié toile . 32 francs

Les Ennemis des plantes cultivées *(Maladies — Insectes)*, par G. Truffaut. Moyens de déterminer, d'après l'observation des ravages causés, les ennemis et parasites des plantes; remèdes à apporter. Beau volume in-8°, nombreuses gravures et 53 hors-texte. Broché... 50 francs

L'Arbre dans nos campagnes, par C. Couillault et H. Legrand. Rôle de l'arbre, exploitation, reconstitution des bois, nomenclature des principales espèces, etc. Un volume in-8°, 30 gravures. Broché. 8 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE RURALE

Progrès en agriculture (conseils pratiques), par R. Dumont. Un volume (13,5 × 20), illustré de 92 gravures. Broché..... 6 fr. 50

La Ferme moderne, traité des constructions rurales, par M. Abadie. Un volume (13,5 × 20), 390 gravures et plans..... 12 fr. 50

Rotations et Assolements, par F. Parisot. Un volume (15 × 21). Broché, 9 fr.; relié..... 13 fr. 50

La Culture profonde et les améliorations foncières, par R. Dumont. Un volume (15 × 21), 33 gravures. Broché, 5 fr. 50; relié.... 9 francs

Les Céréales *(Culture raisonnée)*, par R. Dumont. Un volume (13,5 × 20), 116 gravures, 1 planche hors texte. Broché..... 12 fr. 50

Les Plantes sarclées *(Racines et tubercules)*, par R. Dumont. Un volume (13,5 × 20), 86 gravures, 2 planches hors texte. Br.. 12 fr. 50

Les Sols humides, par R. Dumont. Un volume (15 × 21), illustré de 52 gravures. Broché, 8 fr.; relié toile..... 12 fr. 50

La Laiterie moderne, par Wauters et Haentjens. Un volume (13,5 × 20), illustré de 75 gravures. Broché..... 8 fr. 50

La Médecine vétérinaire à la ferme, par le Dr Moussu. Un volume (13,5 × 20), illustré de 85 gravures. Broché..... 12 fr. 50

Toute la Basse-Cour, par Voitellier. 1 v. (13,5 × 20), 59 g. 8 francs

Élevage en grand de la volaille, par Palmer. Un volume (13,5 × 20), 15 gravures. Broché..... 5 fr. 50

L'Arboriculture fruitière en images, par Vercier. Un volume (13,5 × 20), 128 planches avec texte explicatif en regard. Br... 12 fr. 50

Le Pommier à cidre et les meilleurs fruits de pressoir, par E. Fau. Un vol. (15 × 21), 30 grav. et 32 pl. Br., 7 fr. 50; rel. 12 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE RURALE

(Suite)

Le Jardin moderne, par P. BERTRAND. 1 v. (13,5 × 20), 103 g. 7 fr. 50

La Fumure raisonnée, par R. DUMONT. Trois vol. (15 × 21): *Légumes et cultures maraîchères*, 40 gr. Br., 9 fr. — *Arbres fruitiers et vigne*. 11 gr. Br., 9 fr. — *Fleurs et plantes ornementales*, 21 grav. Broché. 7 fr. 50

Apiculture moderne, par CLÉMENT. 1 v. (13,5 × 20), 154 g. 8 francs

Pisciculture pratique, par HUMBERT. Un volume, 125 gravures. Broché 9 fr.; relié..... 13 fr. 50

L'Élevage pratique du gibier, par BLANCHON. Un vol. (15 × 21), illustré de 176 gravures. Broché..... 12 fr. 50

Destruction des insectes et autres animaux nuisibles, par CLÉMENT. Un volume (13,5 × 20), illustré de 400 grav. Broché. 7 fr. 50

L'Eau pure, par LECOINTRE-PATIN. 1 v. (13,5 × 20), 119 g. 11 fr. 50

Le Secrétaire rural, par JULLIEN et LÉPÉE. (13,5 × 20).. 7 fr. 50

BROCHURES LAROUSSE

Traitant de sujets moins généraux que la *Bibliothèque rurale*, les *Brochures Larousse* étudient une à une les spécialités agricoles, qu'il s'agisse de culture, d'élevage, de construction, etc. Succinctes et économiques, elles concernent plus spécialement les petits élevages et petites cultures de rapport. Chaque brochure (12 × 18,5)..... 2 fr. 50

69 brochures illustrées:

1° **Élevages**: Lapin. — Poule. — Poulet et poularde. — Oie. — Dindon. — Pigeon. — Canard. — Abeille. — Escargot. — Cheval de labour. — Bœuf. — Porc. — Vache et Veau. — Mouton. — Chèvre. — Parasites et maladies du bétail. — Pharmacie vétérinaire. — Écrevisse. — Ver à soie. — Chien.

2° **Cultures**: Pomme de terre. — Haricot. — Chou. — Artichaut. — Asperge. — Betterave. — Salades et condiments. — Champignon. — Fraise. — Prunes et pruneaux. — Blé. — Luzerne. — Prés et pâtures. — Bois et boisement. — Plantes médicinales. — Plantes nuisibles. — Semences. — Ravageurs et parasites. — Plantes oléagineuses. — Chanvre et lin. — Racines cultivées. — Avoine et orge.

3° **Constructions**: Ruche et rucher. — Bâtiments ruraux. — Maison. — Matériaux de construction. — Maçonneries et hourdis. — Béton et ciment. — Pisé et clayonnages. — Charpentes et couvertures. — Logement des animaux. — Annexes rurales. — Reconstructions. — L'Arpentage à la portée du cultivateur. — Nivellement.

4° **Industries**: Miel et cire. — Œuf. — Lait. — Beurre. — Fromage. — Conserves. — Boissons hygiéniques. — Vin. — Cidre et Poiré. — Engrais. — Richesses perdues. — Menus.

5° **Économie rurale**: Syndicats et coopératives. — Comptabilité agricole.

Lectures récréatives

Contes et Romans pour tous

Pour tous les âges, des œuvres vraiment littéraires, irréprochables à tous égards, en de jolis volumes reliés d'un prix très modique (*Deux séries.*) Chaque volume relié . . . . . 6 francs

Série beige et or, volumes parus : *La Colombe*, par A. DUMAS. — *Le Naufragé de l'espace*, par G. LE ROUGE. — *Maître Adam le Calabrais*, par A. DUMAS. — *La Belle-Jenny*, par Th. GAUTIER. — *L'Agent secret*, par J. CONRAD. — *L'Astre d'épouvante*, par G. LE ROUGE. — *Dinah Miami*, par P. MAC ORLAN. — *Les joyeuses Aventures d'Aristide Pujol*, par J. LOCKE. — *Les Guetteurs*, par W. MASON. — *Un coup de fortune*, par R. KIPLING. — *Le grand Cataclysme*, par H. ALLORGE. — *Beau geste*, par le Major WREN. — *Les Veillées corses*, par LORENZI DE BRADI.

Série rouge et or (pour la jeunesse), volumes parus : *La Montagne du Silence*, par H. BERNAY. — *Derradji, fils du Désert*, par R. MAUBLANC. — *La Pastille mystérieuse*, par H. BERNAY. — *Le Scolopendre*, par H. BERNAY. — *Un Drame sous la Régence*, par V. BONHOURE. — *On a volé un Transatlantique*, par H. BERNAY. — *La Bête dans les neiges*, par Fr. PARN. — *Le Secret de la Sunbeam Valley*, par BERNAY. — *Pedrito, le petit émigrant*, par J.-D. ROUSTAN. — *L'Homme qui dormit cent ans*, par H. BERNAY. — *Yvonne au pays de Derradji*, par R. MAUBLANC. — *Noëls fantastiques*, par Ch. DICKENS. — *Le Targui au litham vert*, par P. DEMOUSSON. — *La fortune errante*, par H. BERNAY.

Livres pour la jeunesse

Albums en couleurs pour la jeunesse. : *Le Chat botté, Cendrillon, etc.* ; — *Peau-d'Ane, La Belle au Bois dormant.* — *Le Cheval enchanté.* — *Les plus belles Chansons de France.* — *Aventures du Baron de Crac.* — *Le Renard nigaud et la Poule avisée.* — *Aventures de frère Lapin.* — *Nouvelles Chansons.* — *Alphabet en images.* — *Remi en vacances.* Chaque album (9,5 × 27,5) est illustré de compositions en couleurs. Cartonnage artistique . . . . . 9 fr. 50

La Vie des Bêtes. — *Tom et Tim*, etc. Chaque album. . . . . 12 francs

L'Encyclopédie de la jeunesse (Qui? Pourquoi? Comment?). Tout le savoir humain mis à la portée des jeunes intelligences. Six vol. de 720 pages (16 × 25). Ch. vol. relié, 42 fr.; les six pris ensemble. 240 francs

Contes et gestes héroïques. Les grandes œuvres de la littérature universelle mises à la portée de la jeunesse. 13 vol. (15 × 20), illustrés en noir et en couleurs. Chaque volume. Br., 12 fr.; cart., 18 fr. : *Récits des temps bibliques* (2 séries). — *Le Retour d'Ulysse* (d'après l'*Odyssée*). — *Roland, le vaillant paladin.* — *Flore et Blanchefleur, Berthe au grand pied.* — *Ogier le Danois.* — *Huon de Bordeaux.* — *Les Infants de Lara.* — *Le Cid Campeador.* — *Guillaume le Conquérant.* — *Macbeth.* — *Jeanne, la bonne Lorraine.* — *Rabelais pour la jeunesse*, en trois volumes.

Publications périodiques

Larousse mensuel illustré. Le *Larousse de l'actualité :* enregistre chaque mois dans l'ordre *alphabétique*, sous une forme documentaire, toutes les manifestations de la vie contemporaine; tient au courant de tout, forme la *mise à jour* indéfinie de toutes les encyclopédies. Le numéro, illustré (format 32 × 25) [paraît le 1er samedi du mois]. 4 francs
Abonnement, un an (France et Colonies) . . . . . 44 francs

La Collection du *Larousse mensuel* forme un volume tous les trois ans. Déjà parus : *Tomes I à VII*, avec une *Table générale* des articles. (*Demander le prospectus détaillé.*)

Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques. Le meilleur marché et le plus intéressant des périodiques littéraires. Inédits, questions d'actualité, études critiques, enquêtes et interviews, chronique scientifique, artistique, dramatique, musicale, etc. Le numéro, format d'un quotidien à 6 colonnes (paraît tous les samedis) . . . . . 0 fr. 75
Abonnement, un an (France et Colonies) . . . . . 37 francs

L'Art vivant. Revue de tous les Arts à notre époque sans distinction d'écoles : peinture, sculpture, architecture, arts décoratifs et appliqués, arts de la femme, etc. (32 × 25), illustrée en héliogravure (paraît le 1er et le 15 du mois). Le numéro . . . . . 6 francs
Abonnements : (France et Colonies), *un an*, 130 fr. — *Six mois.* 70 francs
(En vente : tomes I, II, III, IV, V. — Voir « Beaux-Arts ».)

Voyages... à travers l'actualité mondiale : A travers le monde, les sciences, les sports, la vie sociale, les lettres, les arts, les films, les théâtres, la mode. Le plus beau magazine de la vie active à notre époque : voyages, explorations, merveilles et curiosités de la nature, découvertes scientifiques, grandes réalisations industrielles, sports, romans d'aventures signés des maîtres du genre, etc., etc. Le numéro (21 × 30), illustré en héliogravure. (Paraît le 1er et le 15 du mois.) . . . . 2 francs
Abonnements, un an (France et Colonies), 45 fr.; *Six mois* . . . 23 fr. 50

L'Age heureux. Pour la jeunesse de 10 à 15 ans, garçons et filles. Romans, nouvelles, saynètes, poésies, articles sur les sports, les arts, les sciences, les travaux manuels. Concours et jeux d'esprit, etc. Le numéro, 32 pages (format 18 × 25), abondamment illustré en noir et en couleurs (paraît le 1er et le 3e jeudi de chaque mois), 1 fr. 20. *Abonnements* (France et Colonies), *un an*, 30 fr.; *six mois* . . . . . 16 francs
En vente : I, II, III, IV, V, VII, VIII, IX, X, XI. (Années 1925-1930.)
Chaque volume, contenant un semestre, reliure rouge et or. . 20 francs

Les Livres roses pour la jeunesse. Pour les enfants de six à treize ans : contes, légendes, récits de la vie moderne, adaptations littéraires, vulgarisation scientifique, etc., illust. en couleurs. Deux vol. par mois (1er et 3e samedi), le vol. 0 fr. 50 ; *un an* (France et Colonies) . . 13 francs
En *volumes reliés*. 12 volumes parus, contenant chacun huit numéros. Chaque volume, reliure rouge, artistement décorée . . . . . 6 fr. 75

Imp. LAROUSSE, 1 à 9, rue d'Arcueil, Montrouge (Seine). — 630-10-30.

PQ
2081
A1
1911
t.1

Voltaire, François Marie
Arouet de
Romans

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY